THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

M784.8
C459
v.1

MUSIC LIB.

This **BOOK** may be kept out **TWO WEEKS ONLY**, and is subject to a fine of **FIVE CENTS** a day thereafter. It is **DUE** on the **DAY** indicated below:

30 Jul '65 MG		

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://www.archive.org/details/chantsetchansons01dume

CHANTS

ET CHANSONS

POPULAIRES

DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES

DESSINS DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL, STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

★

CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES.

CHANSONS BACHIQUES.

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, PÉRISTYLE MONTPENSIER

ET RUE RICHELIEU, 10

1848

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LISTE DES CHANTS ET CHANSONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA MARSEILLAISE. Paroles et Musique de Rouget de Lisle.

TE SOUVIENS-TU? E. Debraux.

MANON LA COUTURIÈRE. Vadé.

MALGRÉ LA BATAILLE. Mangenot.

FANCHON.

LE ROI D'YVETOT. Béranger.

PLUS ON EST DE FOUS. Gouffé. Musique de Fasquel.

LE CHANT DU DÉPART. J. Chénier. Musique de Méhul.

LE DÉPART DU CONSCRIT.

LE RETOUR DU CONSCRIT.

LE DÉPART DU GRENADIER.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE. Scribe et Poisson. Musique de Despinois.

RELANTAMPLAN. Favart.

FANFAN LA TULIPE. E. Debraux.

PARIS A 5 HEURES DU MATIN. Désaugiers.

PARIS A 5 HEURES DU SOIR. Désaugiers.

ÉLOGE DU VIN. Cantara. Musique de Doche père.

ÉLOGE DE L'EAU. Armand Gouffé.

LE CABARET.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

VERSEZ DONC, MES AMIS. Fabien Pillet.

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE. Maître Adam.

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE. Comte de Bonneval.

CHANSON DE ROLAND. Alex. Duval. Musique de Méhul.

VIVE HENRI IV. 3e et 4e couplets. Collé.

CHARMANTE GABRIELLE. Attribuée à Henri IV. Musique de Ducaurroy.

VIENS AURORE. Attribuée à Henri IV.

MANON.

DANS LES GARDES FRANÇAISES. Vadé.

LA BELLE BOURBONNAISE.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

LA MACHINE INFERNALE. D***

LE RÉVEIL DU PEUPLE. Sourigière de Saint-Marc. Musique de Gaveaux.

PÈRE DE L'UNIVERS. Desorgues. Musique de Gossec.

PROPHÉTIE TURGOTINE. Chr de Lisle.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

GRACE A LA MODE. Despréaux.

TONTAINE TONTON. Marion Dumersan.

M 784.2

CHANSONS POPULAIRES
DE LA
FRANCE

INTRODUCTION.

Il a chanté jadis, il veut chanter encor,
Il chantera toujours.

La collection des chansons publiées dans ce recueil, dont nous présentons au public une nouvelle édition, offre la piquante variété d'un genre cultivé en France par tant d'ingénieux esprits, genre dans lequel la fécondité et le mérite des productions nous ont laissé sans rivaux ; dans ces trois volumes sont venus se joindre aux chefs-d'œuvre lyriques de Pannard, Béranger, Désaugiers, Moncrif, Favart, Marsollier, Émile Debraux, Hoffmann, ces touchantes romances de Châteaubriand, Fabre d'Églantine, Florian, La Harpe, Favart, Gentil-Bernard, etc., et ces naïves complaintes du bon vieux temps. Aux accents guerriers et patriotiques de Rouget de Lisle (*la Marseillaise*), de Chénier (*le Chant du Départ*), ont succédé les refrains joyeux de la tente et de la caserne dans *Fanchon*, dans *Fanfan la Tulipe*, dans les couplets remplis de verve de *Malgré la bataille*, etc.

Aux amateurs de la chanson bachique et grivoise nous avons donné *le Cabaret*, *Plus on est de fous, plus on rit*, et tant d'autres.

Les chansons épigrammatiques, les tableaux de mœurs, ceux qui peignent certaines époques, se retrouvent dans *les Portraits à la mode*, *le Relantamplan*, *la Prophétie turgotine*, *la Gamelle patriotique*, *la Nuit de la garde nationale*.

Le genre bouffon n'a pas été oublié : Vadé nous a fourni sa *Manon la couturière;* l'abbé de Latteignant, *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

La parodie et le genre burlesque ont apporté leur contingent dans la romance d'*Héloïse et d'Abailard* et dans la *Complainte de Fualdès*, *la Vestale*, etc.

Nous nous sommes élevés jusqu'à la hauteur de l'hymne, en donnant cette belle composition qui, pour être née dans une circonstance politique

qui rappelle de tristes souvenirs, n'en est pas moins pleine d'élévation et de poésie, et a mérité de survivre à son époque. Nous voulons parler de l'*Hymne à l'Être suprême*, dont les paroles ont surpassé en noblesse et en énergie celles de Chénier, dont la musique, due à la lyre de Gossec, se chante encore aujourd'hui dans nos temples catholiques, et dont la mélodie embellit les cantiques religieux.

La musique, dans notre recueil, est aussi agréablement variée que les paroles : si l'on y trouve de simples chansonnettes, des ponts-neufs, des airs faciles et naïfs, on y rencontre encore les chants délicieux de Grétry, de Dalayrac, de Della Maria, de Gaveaux, Méhul, J.-J. Rousseau, Boïeldieu, Monsigny, Pergolèze, Amédée de Beauplan, Gossec, Solié, Doche père, Pradher, etc.

A ces esprits graves et positifs qui veulent trouver partout un but d'utilité, qu'il nous soit permis de faire observer qu'il aura bien aussi son utilité, ce recueil où la Chanson a pris sur le fait les mœurs, les usages, les opinions, les travers de chaque époque, cette histoire chantée de la vie guerrière et civile, publique et privée des Français. *Le Comte Ory* vous dira la licence des temps féodaux ; *le Juif-Errant* et *l'Enfant prodigue* la foi du peuple des siècles de croyance ; *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle* vous rappelleront la popularité et les tendres faiblesses du bon roi. Ici le pacha Bonnevai, dans ses couplets (*Nous n'avons qu'un Temps à vivre*), va résumer tout l'insouciant épicuréisme de la Régence ; là, deux Chansons satiriques de Lamotte et de Pannard (*Va-t'en voir s'ils viennent*, *Jean*, et *Jadis et Aujourd'hui*) vous prouveront que déjà chez *nos bons aïeux* on regrettait *le Bon vieux Temps*. L'avènement de Louis XVI a-t-il ramené un instant des mœurs plus pures, on en retrouve le reflet dans les gracieuses pastorales du chantre d'Estelle et dans *la Bergère* de Fabre *menant ses blancs moutons*. Plus tard, *Monsieur et Madame Denis* vous retraceront dans leurs *souvenirs nocturnes* les mœurs et les antiques amours de la vieille bourgeoisie. Enfin, notre époque moderne vous offrira pour son tribut les malignes critiques du *Roi d'Yvetot*, le tableau si ingénieux et si vrai du *Ménage de Garçon*, de *Paris à cinq heures du matin et cinq heures du soir*.

Les *Notices* placées en tête de chaque Livraison complètent ce cours historique sans prétention. Ces Notices ont été confiées à la plume d'écrivains qui n'ont point épargné les recherches pour semer l'instruction dans des matières en apparence si frivoles. Les noms de MM. de Lamartine, Lacroix (Bibliophile Jacob), Leroux de Lincy, Du Mersan et Ourry, connus par des travaux sérieux et par leurs succès dans divers genres de littérature, sont une garantie des soins apportés à ces commentaires et de l'intérêt qu'ils offrent.

La collection de nos Gravures fournit aussi d'utiles et curieux renseignements. La physionomie morale de chaque époque n'est pas la seule que nous ayons saisie : tout ce qui constitue les formes et l'extérieur, les costumes, vêtements, atours, armes, etc., en usage aux diverses époques, passent tour à

tour sous les yeux de nos lecteurs dans les nombreuses vignettes qui encadrent les Chansons. Dans ce *Musée Pittoresque*, vous retrouverez près des pesantes armures du moyen-âge l'ample uniforme des soldats de Louis XIV, la tenue raide et poudrée des gardes-françaises sous Louis XV, et le *très-léger* habillement des volontaires de la République ; après la fraise gaufrée de *Gabrielle*, les prétentieuses modes Pompadour, les costumes un peu hasardés du Directoire et les parures de nos élégantes contemporaines. MM. Trimolet, Steinheil, Daubigny, Meissonier, Pascal, E. Giraud, Staal, E. de Beaumont, auxquels nous devons ces dessins, ont non-seulement donné tous leurs soins à reproduire fidèlement les situations et les époques ; mais leur crayon spirituel et fécond a su ajouter souvent aux textes des détails d'une piquante folie ou d'ingénieuse malice.

Nous croyons avoir observé une juste mesure dans le choix des couplets qui se rattachent au genre *hasardé*, tranchons le mot, au genre grivois si goûté de nos bons aïeux. La Chanson ne doit point être cynique, mais elle ne doit pas non plus affecter la pruderie. Et au surplus, quoique nous ayons exclu toute pièce qui aurait dépassé les limites convenables, nous rappellerons que, pour ménager toutes les susceptibilités, et malgré le soin que nous avons pris dans cette nouvelle édition de former un volume de chansons choisies qui donnât à la jeunesse, en lui rappelant ses jeux, les paroles et l'air noté de ces chansons qui ont bercé son enfance, nous avons laissé au public liberté complète de choix et d'exclusion, en rendant nos livraisons indépendantes l'une de l'autre et en supprimant toute pagination.

Cette nouvelle édition a été l'objet de tous nos soins : nous avons rejeté celles des chansons qui, par leur mauvaise exécution, nuisaient à l'harmonie de ce recueil ; nous avons voulu qu'elle surpassât les éditions précédentes par la perfection et l'achèvement des gravures. *La Marseillaise*, depuis si longtemps demandée par les souscripteurs, reprend la place qu'elle devait avoir dans cette collection : elle forme la 1re livraison. Cet immortel chant de gloire est accompagné d'une notice de M. de Lamartine.

Le succès populaire obtenu par nos Chansons se continuera. Notre espoir s'appuie sur la popularité même de ce recueil. Et c'est ce qui nous a encouragé à faire avec autant de soin cette nouvelle édition, que nous offrons avec confiance au public.

LA MARSEILLAISE

Paroles et Musique

PAR ROUGET DE LISLE

DESSINS PAR M. STAAL

GRAVURES PAR M. NARGEOT

Musique arrangée avec Accompagnement de Piano

PAR M. JULIEN NARGEOT

CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

NOTICE

La Marseillaise conserve un retentissement de chant de gloire et de cri de mort; glorieuse comme l'un, funèbre comme l'autre, elle rassure la patrie et fait pâlir les citoyens. Voici son origine.

Il y avait un jeune officier du génie en garnison à Strasbourg. Son nom était Rouget de Lisle. Il était né à Lons-le-Saulnier, dans le Jura, pays de rêverie et d'énergie, comme le sont toujours les montagnes. Ce jeune homme aimait la guerre comme soldat, la révolution comme penseur; il charmait par les vers et par la musique la lente impatience de la garnison. Recherché pour son double talent de musicien et de poëte, il fréquentait familièrement la maison du baron de Dietrich, noble Alsacien du parti constitutionnel, ami de Lafayette et maire de Strasbourg. La femme du baron de Dietrich, ses jeunes amies partageaient l'enthousiasme du patriotisme et de la révolution, qui palpitait surtout aux frontières, comme les crispations du corps menacé sont plus sensibles aux extrémités. Elles aimaient le jeune officier, elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique; elles exécutaient les premières ses pensées à peine écloses, confidentes des balbutiements de son génie.

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich, opulente au commencement de la révolution, mais épuisée de sacrifices nécessités par les calamités du temps, s'était appauvrie. Sa table frugale était hospitalière pour Rouget de Lisle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de la famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins; mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes » civiques et le courage aux cœurs de nos soldats! J'ai encore une dernière bouteille de vin du Rhin dans » mon cellier. Qu'on l'apporte, » dit-il, « et buvons à la liberté et à la patrie! Strasbourg doit avoir « bientôt une cérémonie patriotique; il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes « qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli. » Les jeunes femmes applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée. Il était tard; la nuit était froide. De Lisle était rêveur, son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit. Il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration tantôt dans la

palpitation de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée, qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit, la tête sur son instrument, et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, hachant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas encore levée. Dietrich l'éveilla. Il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique et capables d'exécuter la composition de de Lisle. Une des jeunes filles accompagnait. Rouget chanta. A la première strophe les visages pâlirent, à la seconde les larmes coulèrent. Aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. Dietrich, sa femme, le jeune officier se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres; l'hymne de la patrie était trouvé! Hélas! il devait être aussi l'hymne de la terreur. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, au son de ces notes nées à son foyer du cœur de son ami et de la voix de sa femme.

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de **Marseillaise**. La vieille mère de de Lisle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait : « Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde de « brigands qui traverse la France et auquel on mêle notre nom? » De Lisle lui-même, proscrit en qualité de fédéraliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles en fuyant dans les sentiers du Jura. « Comment appelle-t-on cet hymne? » demanda-t-il à son guide. — « **La Marseil-** « **laise,** » lui répondit le paysan. C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage. Il était poursuivi par l'enthousiasme qu'il avait semé derrière lui. Il échappa à peine à la mort. L'arme se retourne contre la main qui l'a forgée. La révolution en démence ne reconnaissait plus sa propre voix.

La Marseillaise, c'était l'eau de feu de la Révolution qui distillait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat. Les notes de cet air ruisselaient comme un drapeau trempé de sang encore chaud, sur un champ de bataille. Elles faisaient frémir; mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Elles donnaient l'élan, elles doublaient les forces, elles voilaient la mort.

Tous les peuples entendent, à de certains moments, jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. Tous les sens veulent porter leur tribut au patriotisme et s'encourager mutuellement. Le pied marche, le geste anime, la voix enivre l'oreille, l'oreille remue le cœur. L'homme tout entier se monte comme un instrument d'enthousiasme. L'art devient saint, la danse héroïque, la musique martiale, la poésie populaire. L'hymne qui s'élance à ce moment de toutes les bouches ne périt plus. On ne le profane pas dans les occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on n'en sort qu'à certains jours, on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie. Le nôtre reçut des circonstances où il jaillit un caractère particulier qui le rend à la fois plus solennel et plus sinistre : la gloire et le crime, la victoire et la mort semblent entrelacés dans ses refrains. Il fut le chant du patriotisme, mais il fut aussi l'imprécation de la fureur. Il conduisit nos soldats à la frontière, mais il accompagna nos victimes à l'échafaud. Le même fer défend le cœur du pays dans la main du soldat et égorge les victimes dans la main du bourreau (*).

A. DE LAMARTINE.

(*) Cette belle page sur Rouget de Lisle a été extraite de l'Histoire des Girondins, d'après l'autorisation spéciale de MM. Furne et Coquebert, éditeurs de ce grand ouvrage de M. de Lamartine.

LA MARSEILLAISE.

I.

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé, (bis)
Entendez-vous dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes !...

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

II.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de Rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès lonôtemps prépares ? (bis.)
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

III.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (bis.)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

IV.

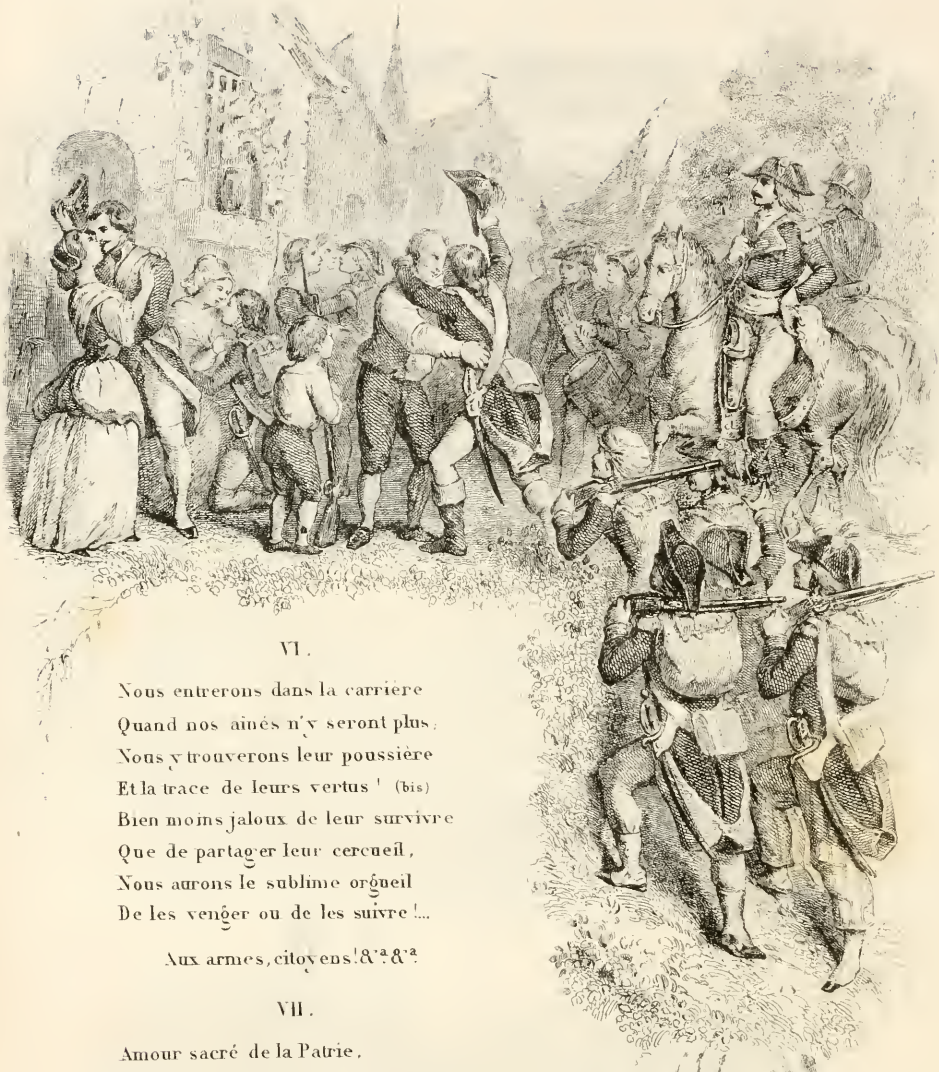
Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (bis)
Tout est soldat pour vous combattre;
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!...

Aux armes, citoyens! &c.a &c.a

V.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous; (bis)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitie
Déchirent le sein de leurs mères!..

Aux armes, citoyens! &c.a &c.a



VI.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus ! (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !...

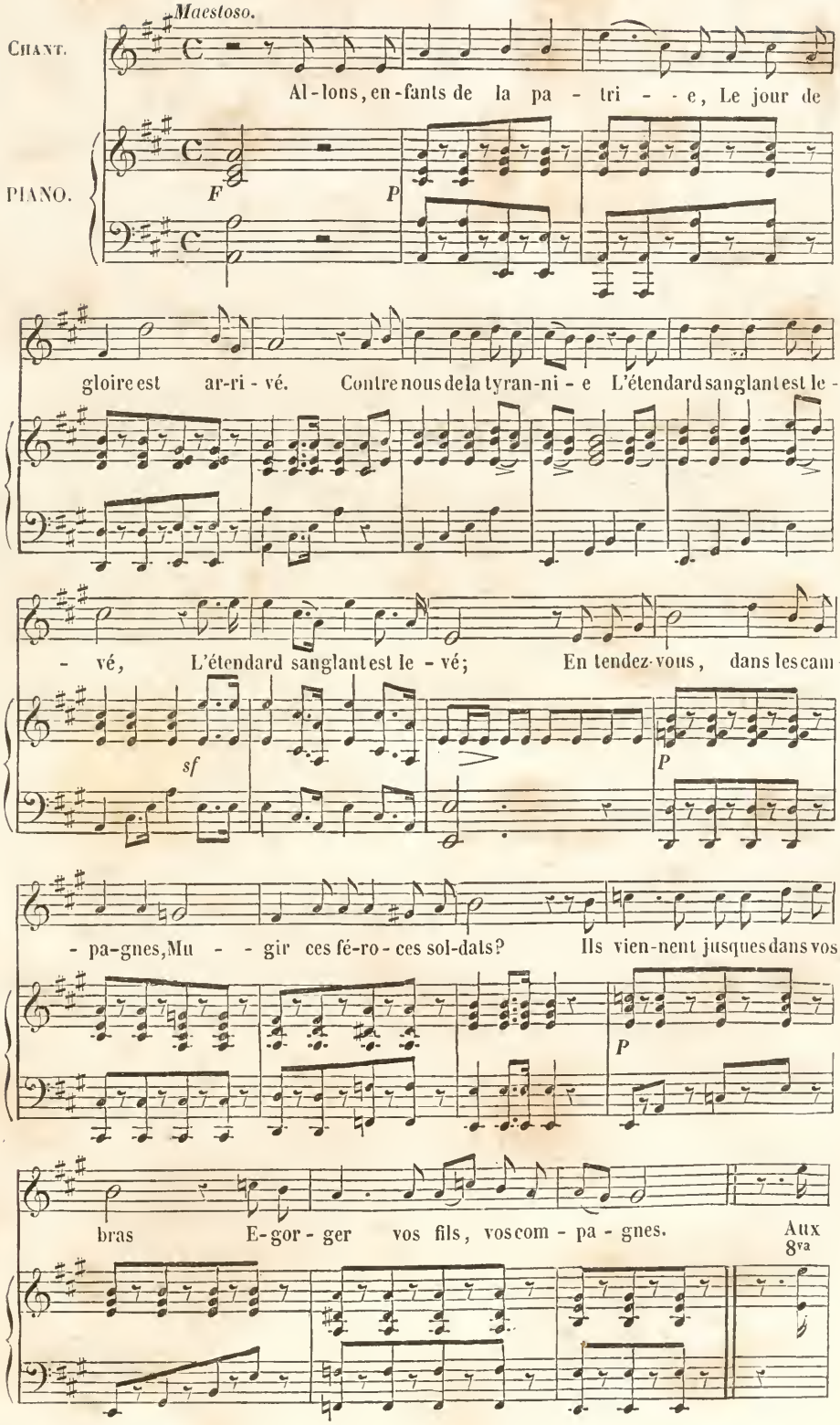
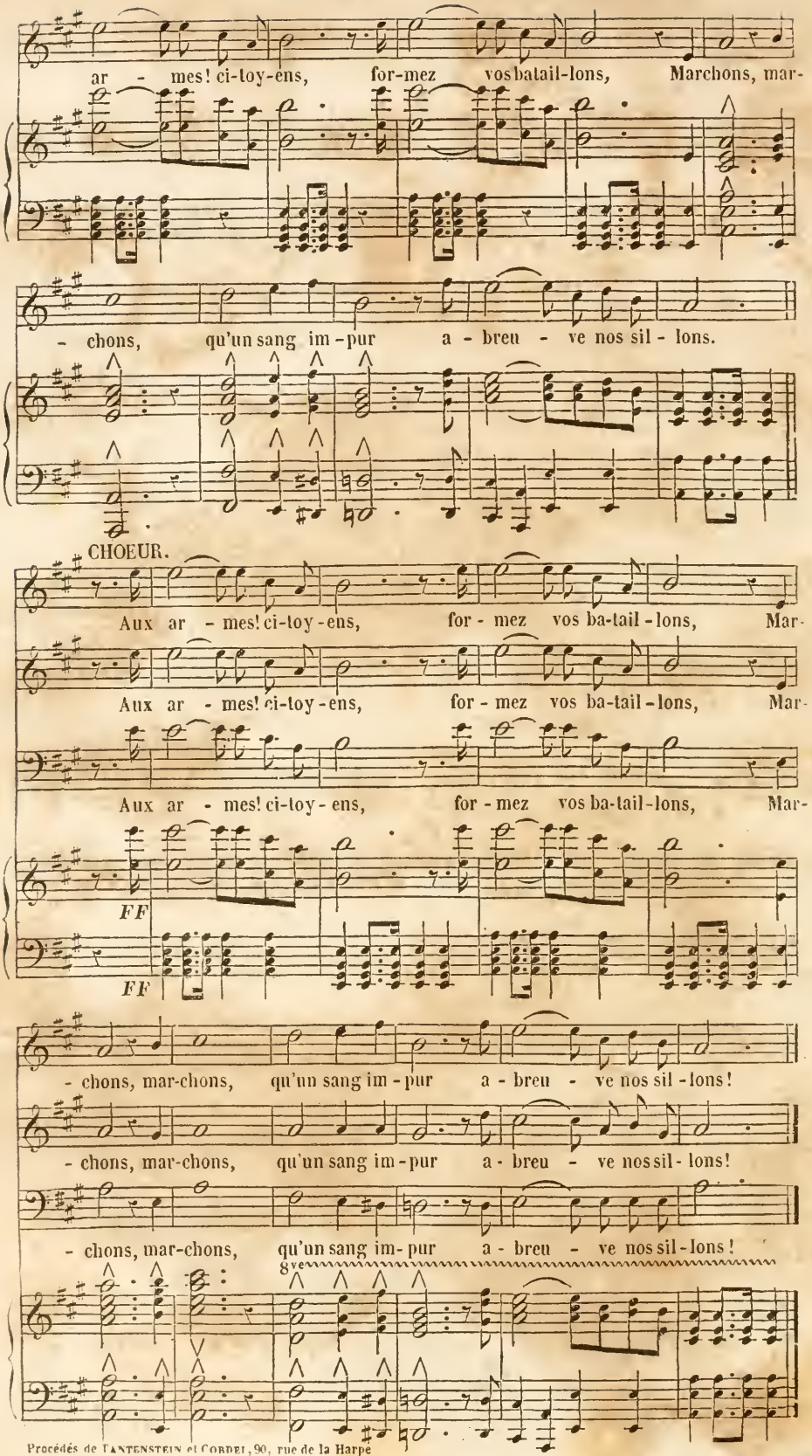
Aux armes, citoyens ! &c. &c.

VII.

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (bis)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !...

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

FIN.

LA MARSEILLAISE

Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe

Imprimerie de PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

TE SOUVIENS-TU?

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE,

PAR ÉMILE DEBRAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. BOILLY. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Air de Doche père, avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Chansons qui naissent avec la circonstance meurent souvent avec elle. Rien n'est en France plus fugitif que l'enthousiasme. La mode, l'esprit de parti, le besoin de critiquer, font éclore chaque jour des productions que l'on porte aux nues; puis une mode nouvelle arrive, un nouveau pouvoir s'élève, de nouveaux succès amènent de nouvelles critiques, et la Renommée, avec ses cent bouches et ses cent trompettes, n'a ni assez de voix ni assez de fanfares pour suffire à la consommation de vers et de chansons qui la poursuivent dans son vol rapide.

L'opposition est le stimulant le plus fort pour éveiller l'esprit public : elle s'adresse à la malignité, au mécontentement, elle entoure les souvenirs d'une auréole brillante.

La plus belle ode, dans les temps de victoire et de prospérité, passe inaperçue : on trouve à son encens un parfum de flatterie, à ses couleurs un vernis de servilité. La Henriade eût été honnie du vivant d'Henri IV. On reprochait à Louis XIV les prologues d'opéra qui chantaient ses victoires. Lorsque Napoléon était sur le trône, et maître de l'Europe, on glissa entre les odes des poètes louangeurs et le Triomphe de Trajan, les refrains du Roi Dagobert et du Roi d'Yvetot.

La Restauration survint, et la France qui avait eu l'air d'être lasse de gloire, se prit à en avoir la passion. Elle s'attendrit avec les Messéniennes, et elle alla gémir au pied de la Colonne, qu'elle avait vue s'élever avec une sorte d'insouciance; puis après s'être enroué à chanter le retour des lys et Bon, bon, bon, vive un Bourbon, l'on s'amusa de Roule ta bosse, roi Coitillon; et de toutes sortes de gentillesses de même nature. Tant il est vrai qu'on n'apprécie les choses que quand on les a perdues, et qu'on ne les aime souvent que quand il faut les regretter. Qu'il nous vienne quelque jour un prince guerrier, nous entendrons bientôt l'éloge de la paix, dont il semble aujourd'hui que l'on ne jouisse qu'avec résignation.

Quoi qu'il en soit, les sentiments généreux et ce qu'ils produisent, survivent aux époques qui les ont fait naître. Emile Debraux ne fut pas un faux enthousiaste, ni un spéculateur d'opposition. Élève du Lycée impérial, il y puisa cet esprit de patriotisme qu'on y inculquait à la jeunesse. En 1815, lorsque la trahison eut livré la France à l'étranger, il fut, comme tant d'autres, indigné des humiliations dont on accablait notre vieille armée, et le sentiment profond de la gloire qui s'attachait aux exploits de nos soldats, lui inspira des chants dans lesquels il fit revivre tous les souvenirs propres à réveiller l'orgueil national.

Déjà une main amie a tracé dans une précédente Notice (sur Fanfan la Tulipe, 11e Livraison), quelques lignes sur Émile Debraux, et a rendu justice à son talent, avec quelques restrictions sur les négligences de sa poésie; mais il faut convenir que si, dans les sujets peu élevés, l'auteur a été simple et familier, dans ceux qui demandaient de la noblesse et de l'inspiration, il s'est montré plein d'ame, de verve et de poésie.

Sa chanson intitulée **Te souviens-tu** est une de celles qui a eu le plus de popularité; on y trouve le sentiment et la noblesse de l'expression, elle s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de l'ode. Elle fut chantée dans les carrefours, dans les mansardes, dans les villages, dans les guinguettes des faubourgs, dans les dîners de corps, partout enfin où l'on chantait.

Aujourd'hui qu'au lieu de chanter on fume, qu'au lieu de s'enthousiasmer on raille (pour ne pas employer un mot trivial, qui du langage du peuple a passé dans celui du beau monde), aujourd'hui, dis-je, on appelle les poésies militaires ou nationales du **chauvinisme**, expression néologique employée par les feuilletonistes pour flétrir par le ridicule des souvenirs qui ont cependant quelque chose d'honorable! Il n'y a plus assez de dérision pour les exilés de la Loire, ni assez de dédain pour les **Soldats laboureurs**; mais en revanche, on apothéose **Robert-Macaire**!

On est prêt à dire, comme Ménage à Chapelain, en sortant de la comédie des **Précieuses ridicules**: "Nous avons eu la faiblesse d'applaudir à ces sottises-là. Il faut brûler ce que nous avons adoré.

Revenons à Émile Debraux, dont la réputation fut populaire, et qui se contenta pendant sa vie d'une célébrité qui ne dépassait point la région des ateliers et de la petite propriété. Il eût pu s'élever plus haut, si son caractère indépendant ne l'avait entraîné jusqu'à l'insouciance. Il quitta jeune encore un emploi qu'il avait à la bibliothèque de l'École de Médecine, pour n'être plus que libre et Chansonnier. Il se crut apôtre, et oublia en chantant la misère présente et celle qui menaçait son avenir. Béranger a peint ainsi sa situation:

Il avait donc des rentes?
Eh! non, Messieurs, il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver, le bois manquait à l'âtre,
La vitre au nord étincelait de fleurs,
Il grelottait; mais sa muse folâtre,
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.
La voix d'Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos!...

Échos stériles dont l'enivrement dure peu! Debraux se contenta de ces succès, entonna refrains sur refrains, devint l'âme des réunions lyriques et des goguettes chantantes. Nous n'élèvons point notre esprit quand nous ne choisissons pour admirateurs que ceux qui en ont moins que nous. La pauvreté et ses habitudes énervent le goût et détruisent l'énergie. Béranger l'a dit encore:

Ah! le besoin, du talent est l'écueil.

Debraux n'avait que trente-trois ans, lorsqu'en février 1831 une maladie chronique le conduisit au tombeau. Il n'a laissé qu'un Recueil de Chansons, dont quelques unes seulement lui survivront.

Avec son caractère, s'il eût vécut plus longtemps, qu'aurait-il laissé? Il n'y avait, pour lui, plus rien à chanter: les gloires sont oubliées, les regrets sont éteints. L'oubli eût suivi sa misère, et quelque ami eût fait son épitaphe, comme Gilbert fit celle d'un autre poète malheureux:

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré!

Quand nous mourons, nous autres, pauvres poètes, on dit un jour: c'est dommage! et le lendemain, on ne dit plus rien.

Mais les chansons d'Émile Debraux seront toujours une page de notre histoire, et l'histoire en chansons vaut mieux que l'histoire en romans, comme on la fait bien souvent.

Que de scènes déguisées, passées sous silence, oubliées exprès, dont on pourrait dire à ceux qui en furent ou les témoins ou même les acteurs, TE SOUVIENS-TU?.... DU MERSAN.

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu;
Je m'en souviens, car je te dois la vie :
Mais, toi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souviens tu de ces jours trop rapides,
Où le français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides,
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde.
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souriens-ta que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souriens-ta que les preux d'Iberie
Devant nos chefs ont phéles q'eneux ?
Te souriens-ta qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne ;
Dis-moi, soldat, dis-moi,
t'en souriens-ta?

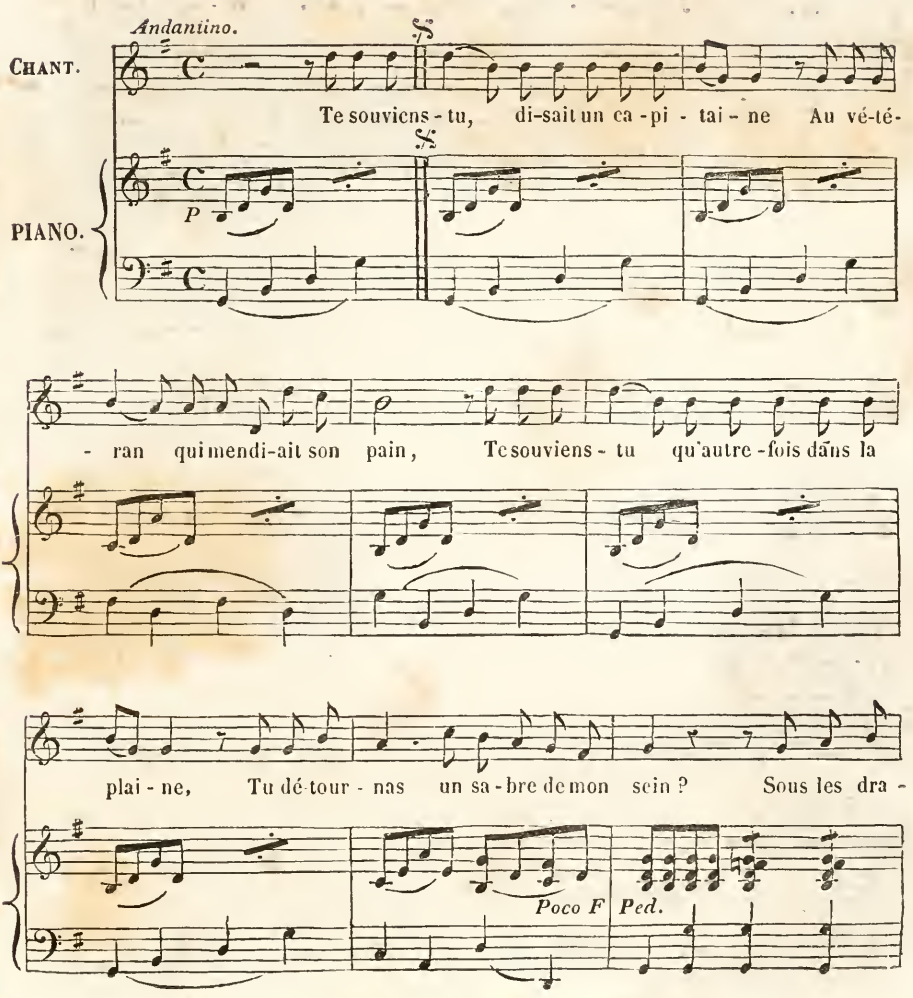
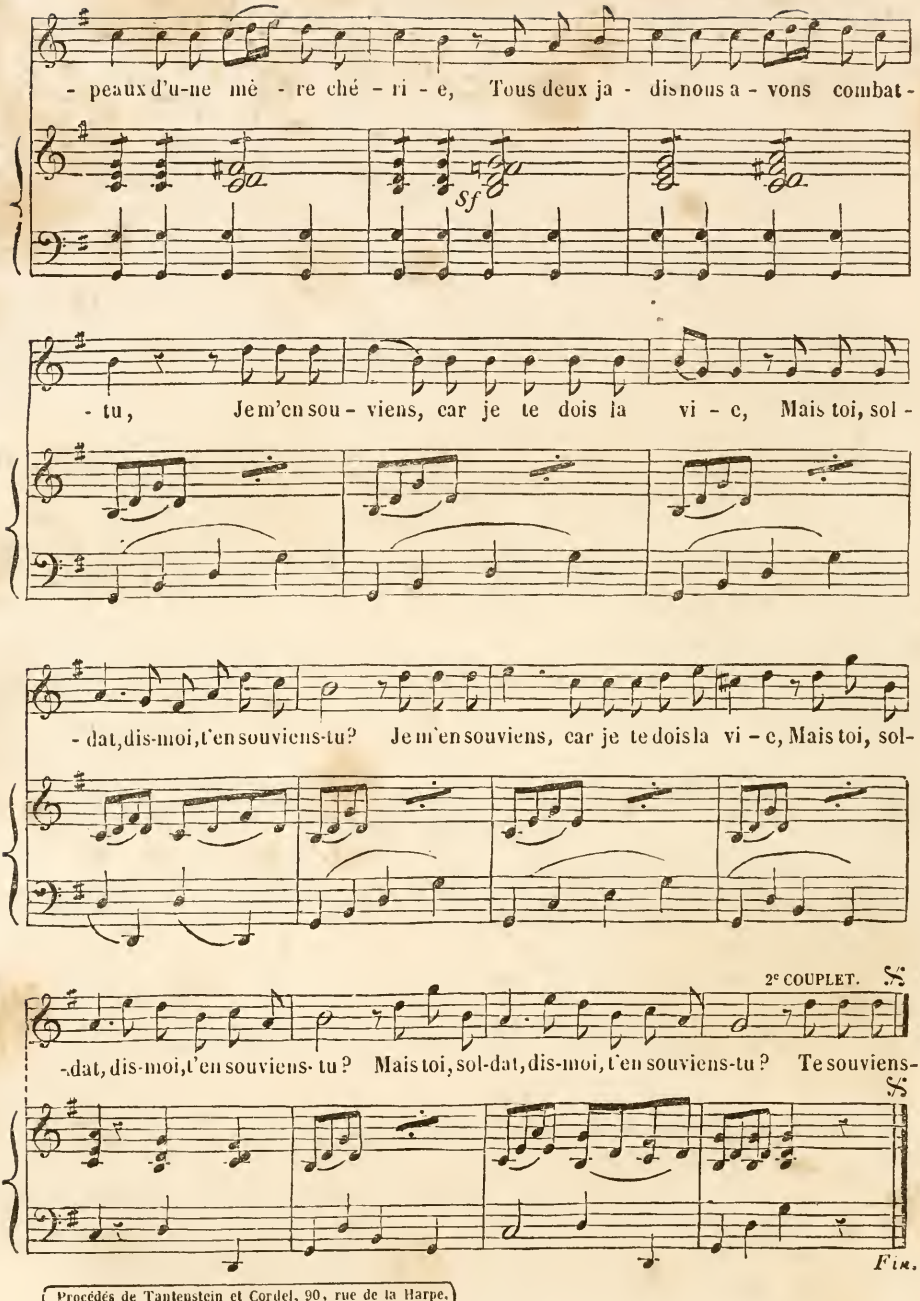
Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes:
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit, dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu?*

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir.
Viens-t'en l'ami, nous pleurerons ensemble
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant: Soldat, *t'en souviens-tu?*

TE SOUVIENS-TU?

AIR DE DOCHE PÈRE

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de FILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

MANON LA COUTURIÈRE,

CHANSON PAR VADÉ.

DESSINS PAR M. MESSONIER. — GRAVURES PAR M. HARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Vadé pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
De ce costume agreste, ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans muse et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Etait-il au village, il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour les mieux peindre, avec des racoleurs,
Et changeant chaque jour de ton et de palette,
Crayonnait sur un port Jérome et Fanchonnette.

C'est ainsi que Dorat, dans son poème de la déclamation, a tracé le genre de Vadé, qui fut à la mode et eut un moment de vogue, grace à la gaité, à l'originalité des productions burlesques de ce poète, qui fut proclamé l'inventeur du genre poissard.

Vadé dut en grande partie sa réputation à des circonstances qui n'existent plus, et dont la classe inférieure de la société ne conserve heureusement qu'une faible tradition. Les femmes de la halle s'étaient arrogé autrefois le singulier privilège d'injurier impunément les acheteurs et même les passants. J'ai dit injurier, mais je risquerai le mot technique : enguenler. Je puis me permettre cette licence, aujourd'hui qu'on imprime jusqu'à l'argot des voleurs. On appelait poissard leur idiôme grossier, et la bonne compagnie avait quelquefois la curiosité d'aller aux halles entendre ces femmes débiter, avec une amusante volubilité, toutes les richesses de leur vocabulaire sottisier.

Vadé s'imagina le premier d'en faire usage dans des pièces de vers, dans des chansons, et particulièrement dans un poème burlesque intitulé la **Pipe cassée**. Il allait étudier sur place l'esprit et le langage du peuple, se plut à imiter les scènes dont il avait été le témoin et à les jouer lui-même dans les salons, où il fut admis comme plaisant de profession. Les gens riches payaient ses facéties par de bons dîners, il se livra malheureusement à des excès qui ne lui permirent pas de fournir une longue carrière; il mourut dès l'âge de 37 ans, le 4 juillet 1757. Du reste, Vadé était doux, poli, jovial, obligeant, et ce n'était pas seulement comme un homme facétieux, mais à cause de ses qualités et de son esprit, qu'il était recherché dans le monde. Beaucoup de ses opéras-comiques eurent un grand succès, et on trouve dans ses poésies beaucoup de morceaux qui prouvent qu'il avait du goût quand il le voulait.

L'historiette ou chanson de **Manon la Couturière** est un petit chef-d'œuvre de naïveté et même de sentiment. Ma vieille bonne, qui me la chantait dans mon enfance, ne pouvait s'empêcher de s'attendrir à certains passages. Elle admirait surtout la bonté du Roi, qui sans s'offenser de la familiarité de Manon qui

s'était jetée au cou de M. Villeroy, qu'elle avait pris pour lui, fait donner mille écus à la jeune fille et lui rend son amant, en répondant aux offres de Manon :

Qu'il ne voulait rien pour ça.

Mais ce qui est à remarquer, comme un contraste avec nos mœurs actuelles, c'est la facilité avec laquelle on abordait le monarque. Ne chante-t-on pas dans la prière du déserteur :

Le roi passait, et le tambour
Battait aux champs. Une fille bien faite
Perce la file, elle crie, elle court,
Tombe à genoux, en pleurs, le roi s'arrête,
Le roi l'écoute.....

Le peuple est heureux lorsqu'une méfiance, malheureusement devenue nécessaire, ne met point de barrière entre lui et le souverain.

Vadé, parmi ses chansons grivoises, en a fait de fort jolies sur les évènements du temps, et le langage poissard donnait beaucoup de sel à la louange, qui devenait bientôt populaire.

Voltaire a fait au nom de Vadé l'honneur de le prendre pour pseudonyme dans plusieurs de ses facéties. Il publia en 1764 un volume intitulé : **Contes de Guillaume Vadé**, c'était sept ans après la mort de l'auteur de la **Pipe cassée**. Voltaire ne changea que les prénoms, et mit Guillaume au lieu de Jean-Joseph. Il fait dire à Catherine Vadé dans la préface : **Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda comme le sait tout l'Univers, il y a quelques années. — Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéras-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur.**

Dans une lettre que Voltaire écrivait à madame du Deffant, le 7 de septembre 1774, il lui dit : **Savez-vous que ce fut ce polisson de Vadé, auteur de quelques opéras de la foire, qui, dans un cabaret, à la Courtille, donna au feu roi le titre de Bien Aimé, et qui en parfuma tous les Almanachs et toutes les affiches?** Voltaire se trompait, ce fut **Pannard**, qui mit dans les fêtes sincères, en 1744, lors de la convalescence de Louis XV :

Vive Louis le Bien Aimé,
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.

Et Voisenon dit, dans ses anecdotes littéraires :

C'est Pannard qui, dans un opéra comique, nomma le premier le roi le Bien Aimé. Ce trait seul aurait dû lui valoir quelque grace de la cour, pour secourir son indigence. Ce qu'il y a d'assez singulier dans l'épithète dont Voltaire flétrit ce pauvre Vadé, c'est que Pannard fait dire, dans sa pièce, au personnage qui annonce les couplets du chanteur public :

La beauté du sujet a fait sa confiance :
Daignez écouter sa chanson;
Elle n'est point d'un style polisson!

Tout le monde connait la chanson épigrammatique :

Le Bien Aimé de l'Almanach
N'est point le Bien Aimé de France.

Vous voyez à présent, dit encore Voltaire, **la mémoire du roi Bien Aimé poursuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dresser des autels!**

Que de choses on peut remarquer à propos d'une chanson!

DU MERSAN

HISTOIRE DE Mlle MANON.

Qui veut savoir l'histoire entière,
De Manselle Manon la couturière.
Et de Monsieux son cher zamant.
Qui l'aimait zamicablement

Ce jeune homme-cy, t'un beau Dimanche,
Qu'il buvait son d'mistier à la croix blanche,
Fut accueilli par des farauds,
Qui raccollent zen magner de crocs.

L'un deux ly dit : Voulez-vous boire
A la santé du Roi couvert de gloire?
A sa santé ? dit-il, zoui-dà;
Il mérite ben c't'honneur-là

On n'eut pas plutôt dit la chose,
Qu'un raccolleur ly dit & ly propose,
En lui disant en abrégé,
Qu'avec eux t-il est zengagé.

Oh! c'nest pas comm'ça qu'on z'engage
Répond le jeun' garçon, faisant tapage.
Yan guet! Yau guet! Yau guet! Yau guet!
Le guet vient pour savoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire
Le guet les mèn' tretous chez l'Commissaire
Qui condamne l'jeune garçon,
D'aller faire un tour t'en prison.

Ah! voyez-t-un peu l'injustice
De ces Messieurs les gens de la justice!
Ils vous jugeont sans jugement,
Sans savoir l'queul qu'est l'innocent.

Sachant cela, Manon z'habile,
S'en va tout droit de cheux M. d Marville,
Pour lui raconter z'en pleurant,
Le malheur de son accident.

Monsieur l'Lieutenant de Police,
Soit par raison d'Etat ou par malice:
Dit: Man'sell', quoiqu'vous parlez bien.
Vot' serviteur; vous n'aurez rien.

Là-d'ssus, ste pauvre chère amante
Pleure encor un p'tit brin, pour qu'ça le tente,
Mais voyant qu'ça n'opérait pas,
Pour la Cour all' part de ce pas.

A Fontainebleau zelle arrive,
Quasi presque toute aussi morte que vive,
S'jette au cou de M. d'Villeroi.
Qu'alle prit d'abord pour le Roi.

Monsieux, vot' sarvante J'suis l'vôtre :
C'n'est pas moi qu'est l'Roi, dit-y, c'est un autre.
Mon enfant, t'nez, l'v'là tout là-bas ..
Ah! Monsieux, je l'vois, n' bougez pas.

Sire, excusez si j'vous dérange ;
Mais c'est que je ne dors, ne bois, ni ne mange,
Du depuis que l'amant que j'ai,
Sur vot' respect, est zengagé.

On zy a forcé sa signature,
De signer un papier plein d'écriture ;
Il ne serait point zenrôlé,
Si y on ne l'avait pas violé.

Le Roi, qu'est la justice même,
Dit : vous méritez qu'vote amant vous aime ;
Puis lui fit donner mill' zécus,
Et le congé par là-dessus.

Ah! dit-elle, Roi trop propice,
S'il y avait queuqu'chose pour vot' sarvice,
Je pourrions nous employer, dà....
L'Roi dit qu'il n'voulait rien pour ça.

De Paris regagnant la ville,
Elle reva de cheux M. d'Marville, .
M'faut mon amant, rendez-le moi :
T'nez, lisez, v'là l'ordre du Roi.

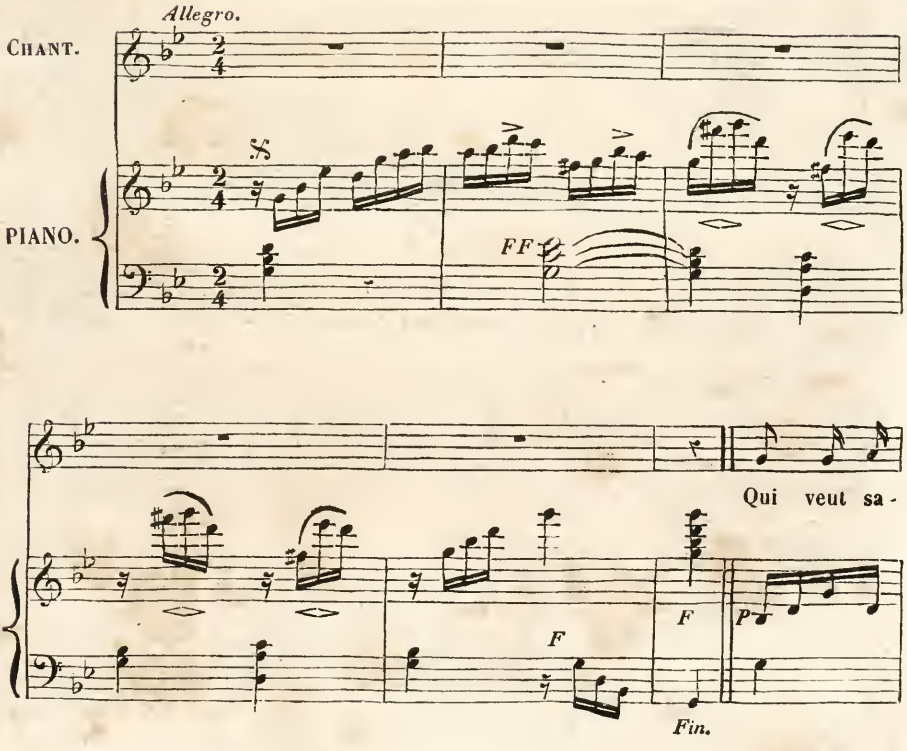
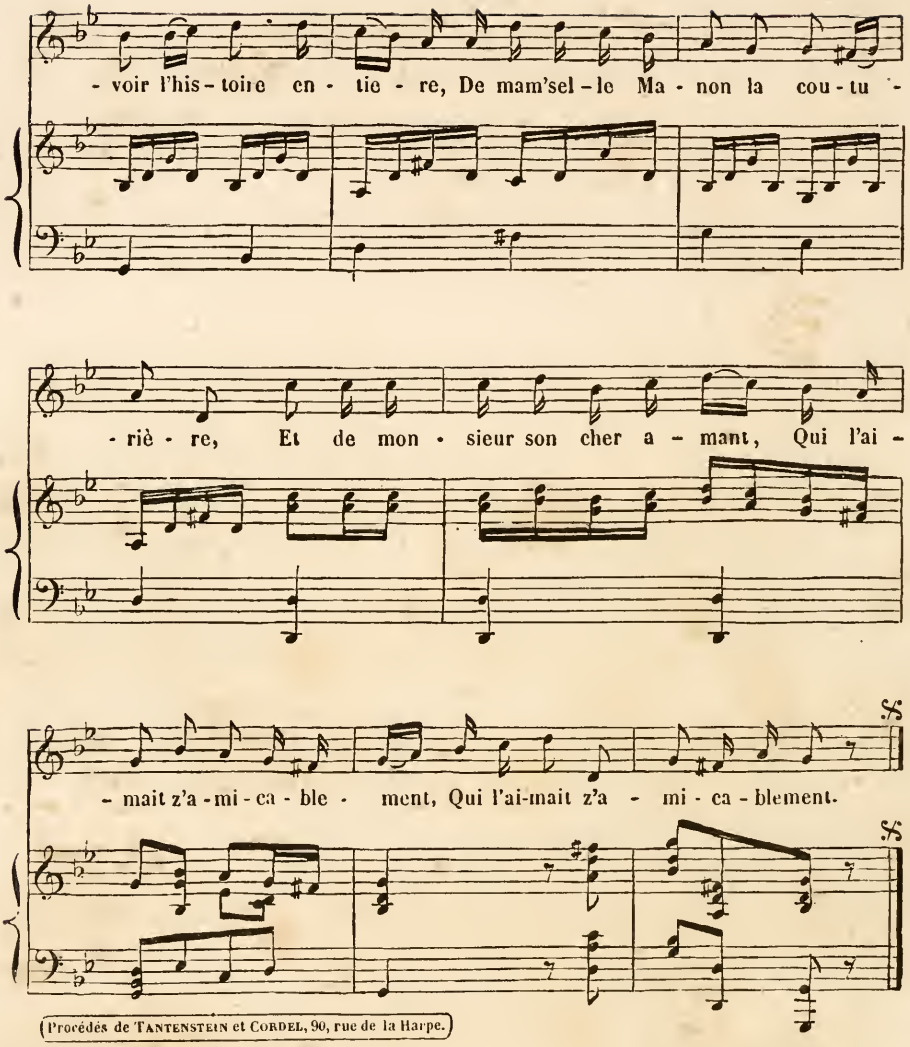
Il est trop tard, Mademoiselle,
Quand il serait encor plus tard, lui dit-elle,
M'faut mon amant, je l'veut avoir,
Non pas demain, mais drès ce soir.

L'Magistrat, voyant bien que c't'ordre
Allait lui donner du fil à retordre
Fit venir le jeune garçon,
Et puis le remit à Manon

Vous jugez comme ils s'embrassirent,
Et puis ensuite comme ils s'épousirent,
Et l'on entend dire en tout lieu
Que c'est un p'tit ménage de Dieu.

Filles qui faites les fringantes,
Parmi vous trouve-t-on de telles amantes ?
Profitez de cette leçon;
Vous aurez le sort de Manon.

MANON LA COUTURIÈRE,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

MALGRÉ LA BATAILLE,

PAROLES DE MANGENOT.

FANCHON.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES DE M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Voici deux Chansons militaires et grivoises toutes deux, et qui, toutefois, ont entre elles des différences assez marquées.

Malgré la Bataille, œuvre pleine de verve, d'originalité et dont les troupiers du temps (règne de Louis XV) auront pu dire aussi, comme ceux de 1792 au sujet de la production de Rouget de l'Isle. "En voilà une qui a des moustaches!"

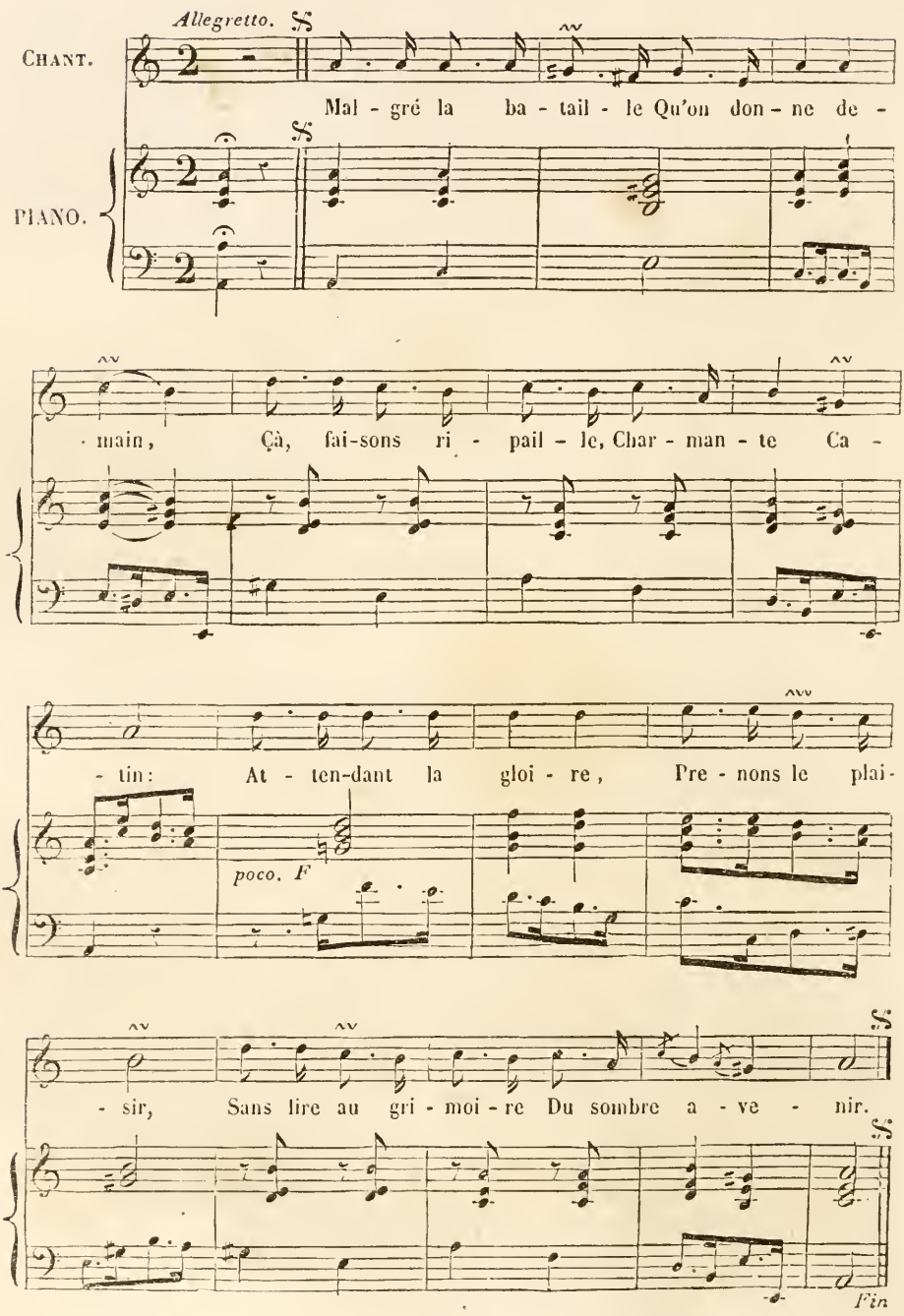
Cette Chanson guerrière se rattache du reste à une campagne glorieuse, à celle de 1745, où Raucoux et Fontenoy illustrèrent à la fois nos armées, et le grand général qui les commandait. Le Maréchal de Saxe, qui faisait annoncer la victoire du lendemain par des couplets que Favart traçait la veille, dut certainement sourire à ceux-ci, qui peignaient si bien l'insouciant courage et la gaîté *quand même* du soldat français.

La vogue de cette Chanson fut si grande qu'on lui fit l'honneur insigne de l'attribuer à Voltaire. Elle est, ou du moins elle porte le nom de Mangenot, commissaire des guerres dans l'armée du Maréchal; mais la chronique du temps prétendit que le véritable auteur était son frère, l'abbé Mangenot, connu par de jolies églogues et quelques autres poésies du genre sérieux, mais qui dut faire passer sous l'uniforme de son frère ce qui eût paru un peu trop profane sous la soutane de l'abbé.

La *Fanchon*, dont le *mérite* et la *gloire* sont joyeusement célébrés dans la seconde Chanson, n'est point cette héroïne du boulevart, érigée en grande dame et transformée en vertu par feu M. Bouilly. Notre *Fanchon* est une de ces *luronnes* qui ont vu le feu, qui, comme on dit vulgairement, n'ont pas les mains dans leurs poches, et donnent au besoin un baiser et quatre soufflets.

La nuance principale entre ces deux pièces, c'est que la première semble née sous la tente, la seconde dans la garnison. Il y a plus du soldat dans l'une, du *loustic* dans l'autre, et *Fanchon* a bien les franches allures d'une improvisation faite entre deux bouteilles. C'est depuis longtemps l'une des chansons les plus répandues dans nos régiments, mais son trop modeste auteur est resté inconnu.

OURRY, membre du Caveau moderne.

MALGRÉ LA BATAILLE

LES ADIEUX DE LA TULIPE

Paroles de Mangenot

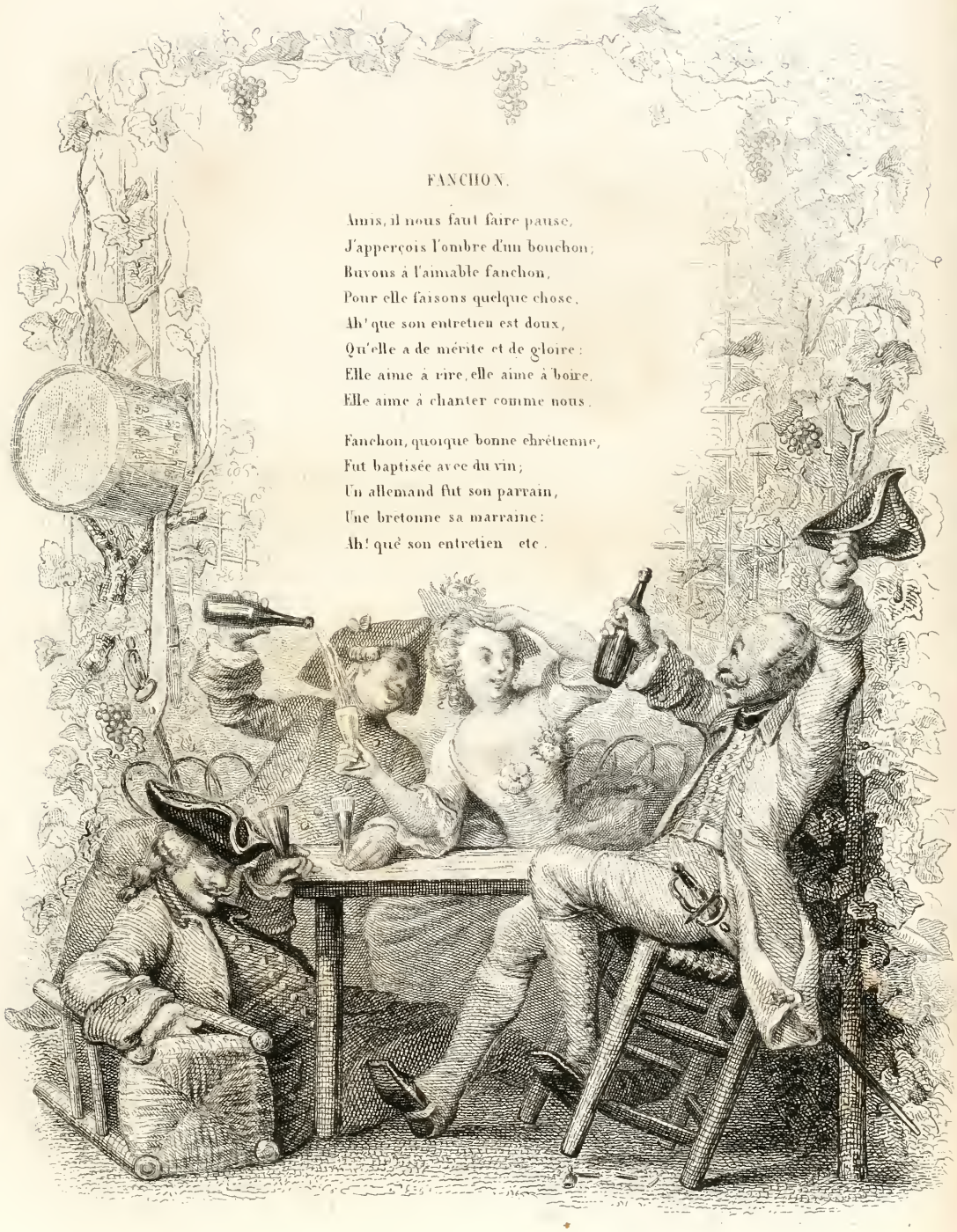
Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Ça, faisons ripaille,
Charmante Catin;
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps-de-garde
Je te fais planter,
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blonque à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux,
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet,
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher Z'amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes....
Achève ton vin.
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours!



FANCHON.

Amis, il nous faut faire pause,
J'apperçois l'ombre d'un bouchon;
Buvons à l'aimable fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire:
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

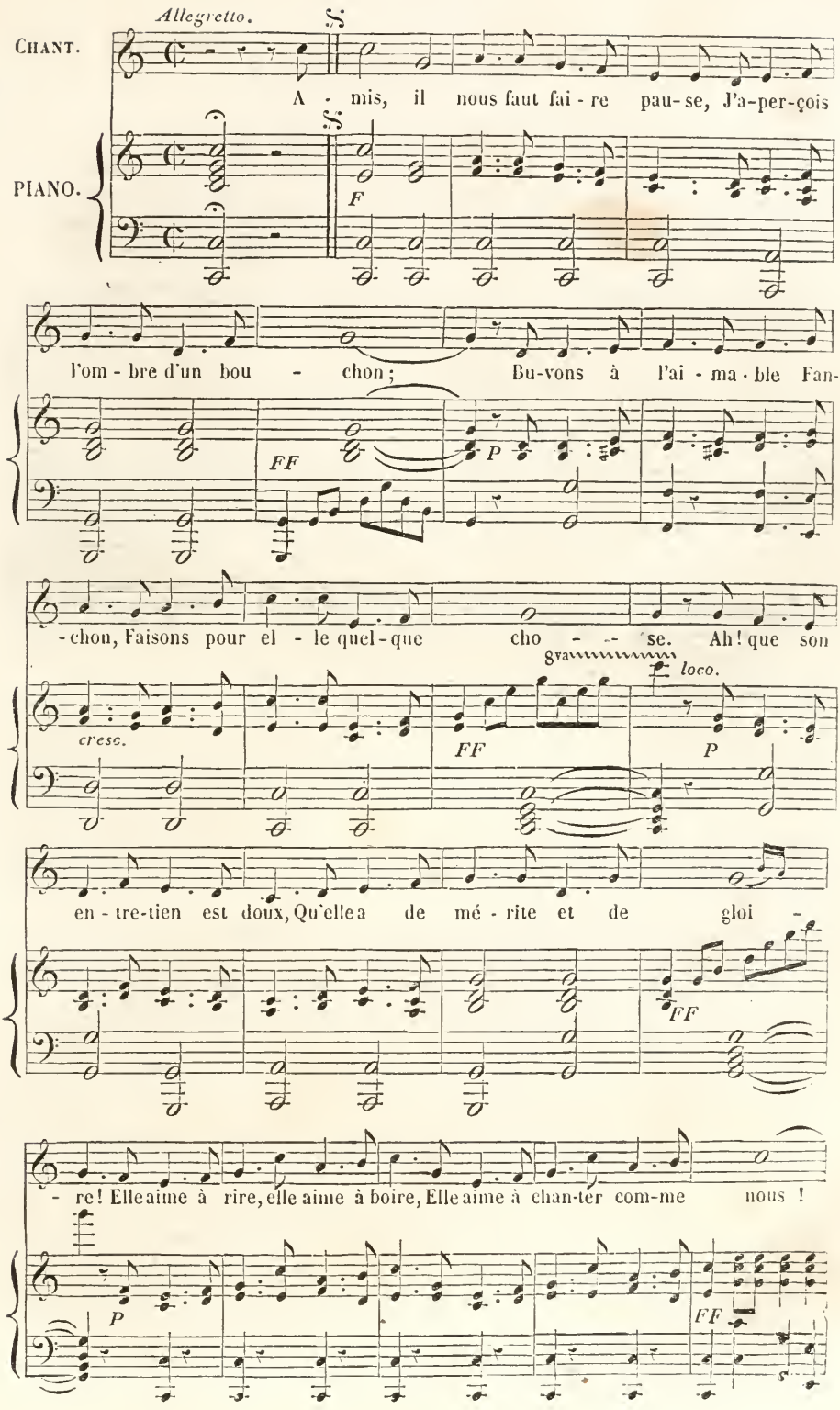
Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin;
Un allemand fut son parrain,
Une bretonne sa marraine:
Ah! que son entretien etc.

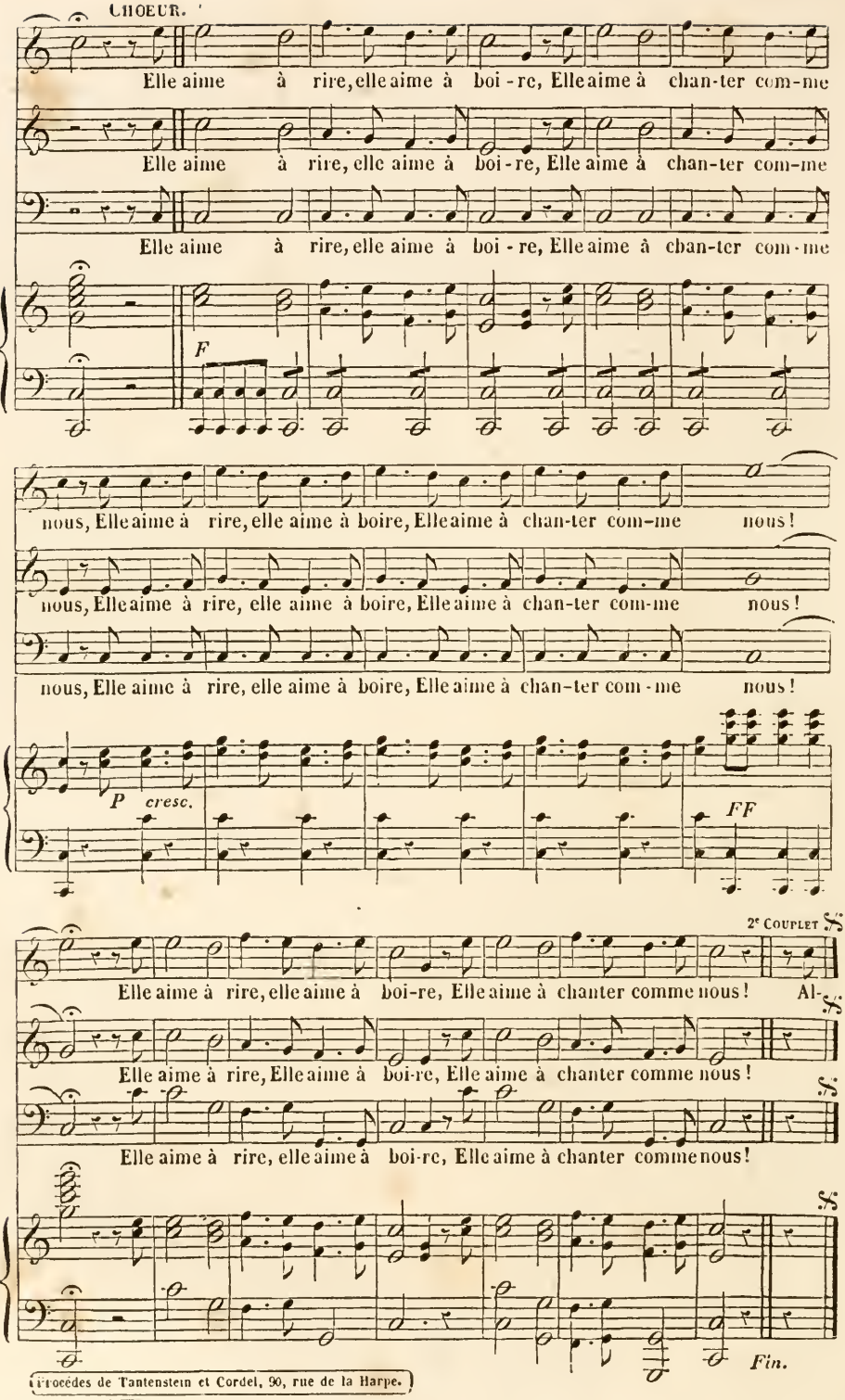
Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat,
Quand on lui verse une rasade:
Ah! que son entretien etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle:
Ah! que son entretien etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset,
Elle riposte d'un soufflet
Sur le museau du camarade:
Ah! que son entretien etc.

Impr.ie Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris

FANCHON

Cet air s'écrit aussi dans la mesure à 6/8. Les deux chants sont à peu près les mêmes, sauf quelques très-petits changements de la 11e à la 15e mesure, et le chœur qui finit à la 6e mesure dans l'air à 6/8. Le chant que nous donnons est plus usité que l'autre.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LE ROI D'YVETOT

PAR P.-J. DE BÉRANGER.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. TORLET,
2e et 3e planche, par M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Saluez, lecteurs!.... ce n'est point ici une de ces royautés imaginaires de Garbe, de Taprobane, des Iles-Vertes, Bleues, etc., créées par nos conteurs et nos romanciers. Oui, vingt témoignages de l'histoire attestent ce fait; il a existé des Rois d'Yvetot, rois légitimes, s'il en fût jamais, puisque cette royauté en miniature était une émanation, et, en quelque sorte, une fille de la grande monarchie française.

Il faut bien en convenir, son berceau est entouré de quelque obscurité; c'est encore un rapport qu'elle a avec sa mère. Voici, toutefois, comment plusieurs de nos vieux chroniqueurs racontent l'origine de ce royaume normand.

Gauthier, qui n'était encore que Seigneur d'Yvetot, exerçait les fonctions de Camérier (de nos jours on dirait Grand Chambellan), à la cour de Clotaire I; tombé dans sa disgrâce, il alla combattre les Infidèles; puis, de retour en Europe, muni de la bénédiction et de lettres du pape Agapet, il revint à Soissons, se présenter aux regards de Clotaire, dans l'église, le Vendredi-Saint, et au moment de la messe. Ces rois de la première race étaient, comme on sait, d'humeur assez dévote, mais encore plus brutale. Dans son premier mouvement de colère, le roi tirant son épée, en perça Gauthier sur les marches même de l'autel. Puis, vu toutes ces circonstances aggravantes, menacé par le Pape d'excommunication, pour appaiser son courroux par une grande expiation, il érigea en royaume la terre d'Yvetot, pour les héritiers et la postérité du malheureux Gauthier.

Si le pyrrhonisme historique de notre temps veut douter de cette tragique aventure, pourra-t-il également contester des actes authentiques formant les titres du royaume d'Yvetot; cet arrêt de 1392, conservé dans les archives du Parlement de Rouen; ces lettres-patentes de Louis XI, roi fort peu disposé à laisser empiéter sur ses droits; et cette lettre autographe de François I, où il traite de Reine la dame de ce lieu; car il

paraît que le royaume d'Yvetot pouvait tomber en quenouille, en attendant qu'il tombât en sous-préfecture.

La décadence de cet empire de deux ou trois lieues de tour commença sous le règne de Henri II, qui, tout en confirmant les privilèges royaux de cette Seigneurie, s'en réserva toutefois la souveraineté en dernier ressort. Aussi, lorsque quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV vint avec ses troupes camper dans la plaine voisine de cette capitale: " Ventre saint-gris! s'écria-t-il, si je perds la couronne de France, je veux au moins être roi d'Yvetot! " Hélas! de nos jours, les rois mis à la retraite n'en trouvent pas toujours une pareille.

Plus tard, Isabeau Chenu apporta pour dot cette couronne amoindrie à la maison Du Bellay. Puis, dans le dernier siècle, Françoise de Crevant, par son mariage, fit passer dans la famille d'Albon, ce royaume qui n'était plus qu'une principauté, et qui redevint même une simple seigneurie, en attendant cette révolution qui allait balayer si rudement rois, princes et seigneurs.

Mais à quoi bon rassembler ici ces témoignages constants de la réalité du petit royaume décédé? Oui, certes, il était, ou plutôt,

Il existe un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,

mais fort connu dans les annales de la chanson, bon petit roi, couronné par Jeanneton, sacré et immortalisé par Béranger. Cette piquante et maligne biographie lyrique fut composée au commencement de 1813, et ne se chanta d'abord qu'à demi-voix, car c'était une leçon indirecte au conquérant infatigable que ces deux vers entre autres :

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode.

Eh bien, voyez comme la malice française sait, en toute occasion, trouver des aliments. Napoléon tombe d'un trône sur lequel on apporte Louis XVIII, et voilà maintenant qu'on veut trouver en ce prince le roi d'Yvetot,

Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.

Il n'est pas jusqu'à Jeanneton qu'on ne prétende avoir reconnue sous les falbalas d'une grande dame.

Le fait est que, toute allusion à part, le Roi d'Yvetot passera à la postérité comme un des chefs-d'œuvre de Béranger, comme un monument de haute philosophie déguisée sous la plus spirituelle gaîté. Voilà un Roi à l'épreuve des révolutions, et qu'aucune d'elles ne détrônera jamais!

N.....

Nous avons obtenu de l'obligeance de M. PERROTIN, éditeur des *Œuvres de Béranger*, l'autorisation spéciale de publier cette pièce dans notre collection.

LE ROI D'YVETOT.

Couplets de Béranger

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire.
Se levant tard, se couchant tot,
Dormant fort bien sans gloire.
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

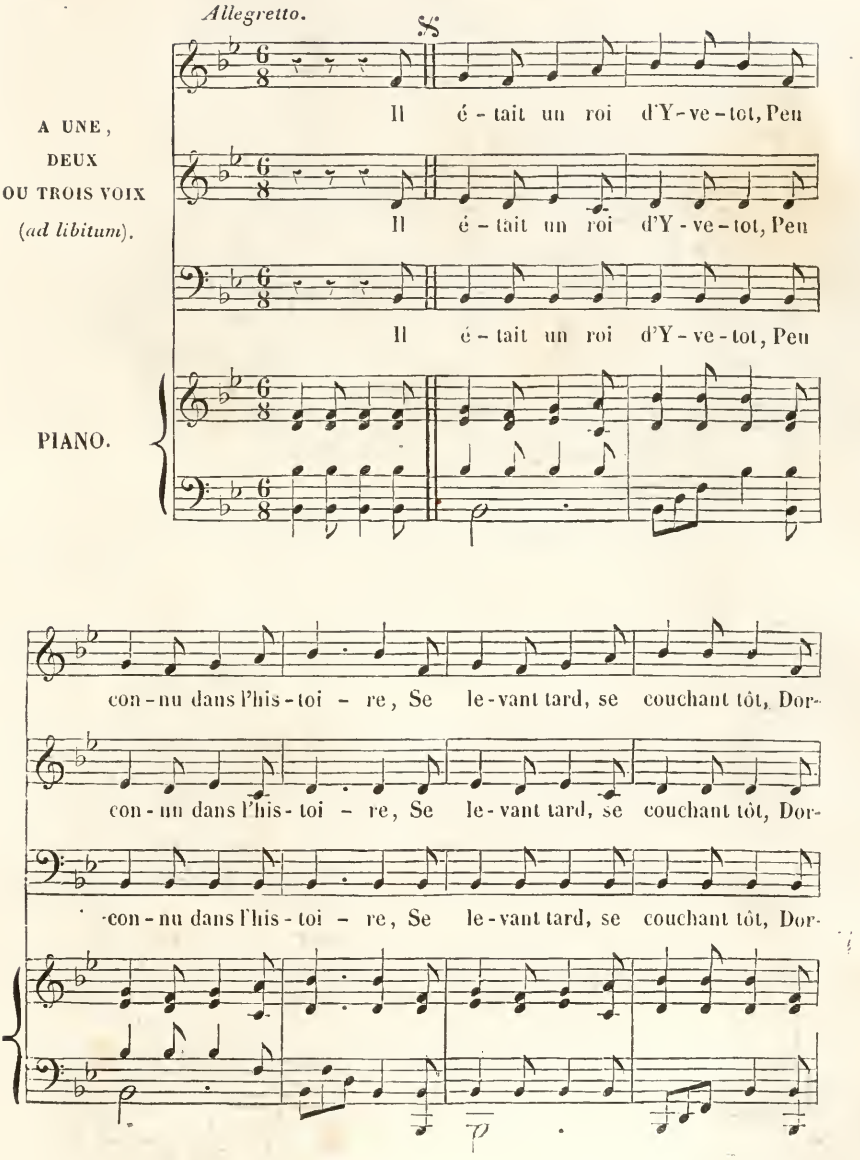
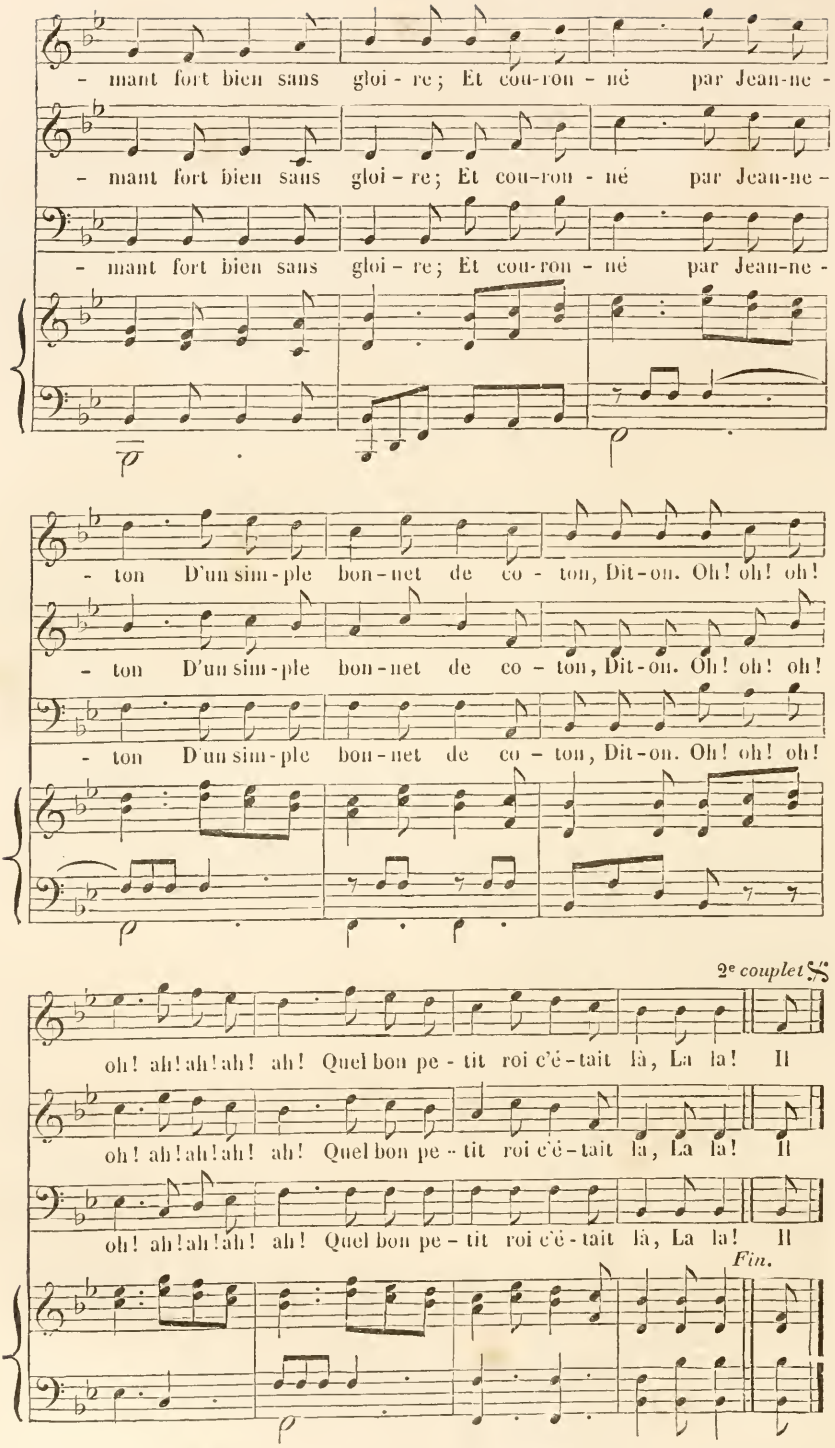
Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Impʳ. de Chardon aîné et fils, r. Hautefeuille Paris

LE ROI D'YVETOT

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT,

CHANSONNETTE BACCHIQUE

PAR M. ARMAND GOUFFÉ,

MUSIQUE DE M. FASQUEL.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ. – GRAVURES PAR M. NARGEOT,

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Vers sont enfants de la Lyre
Il faut les chanter, non les lire.
LA MOTTE.

Beaucoup de chansons qui paraissent charmantes lorsqu'on les chante, perdraient beaucoup à la lecture. D'autres qui sont très jolies le paraissent moins lorsqu'elles sont chantées par des profanes, j'entends par ce mot les gens qui ne sont pas initiés à l'art de faire valoir le couplet. Aussi quelqu'un à qui on proposait d'entendre une chanson, demandait qu'on lui donnât le chansonnier avec. Ce n'est pas que tous les auteurs de chansons aient le talent de les bien chanter, talent que possédaient Désaugiers et Brazier, Désaugiers surtout. De même certains auteurs de vers et de comédies lisent déplorablement leurs ouvrages, témoin Corneille, à qui Boileau disait : **J'ai trouvé votre pièce bonne, quoique vous l'ayez lue vous-même.**

Tout ce préambule vient à propos de la chanson d'Armand Gouffé, qui ne chantait pas aussi gaiment et aussi agréablement qu'il écrivait, et qui ayant composé sa chanson sur l'air **Tenez, moi, je suis un bon homme**, la chanta au **Caveau moderne**, où elle produisit peu d'effet.

Cette chanson avait été faite au sujet de l'admission de plusieurs nouveaux convives aux **Dîners de la Société épicurienne.**

Quelques mois après, à un dîner auquel avaient été invités divers artistes, M. Fasquel, professeur de harpe, demanda la permission de faire entendre un air qu'il avait composé sur la chanson d'Armand Gouffé. Cet air était entraînant, il produisit le plus grand effet, il fut chanté, rechanté, la chanson parut délicieuse, délirante; elle eut bientôt une grande vogue, et le refrain chanté en chœur, lui donna l'allure bacchique qui convient à une chanson de table.

La chanson n'était ni plus ni moins jolie que lorsque le poète l'avait composée : mais la musique donnait aux paroles leur véritable expression, et voilà justement comme le meilleur opéra-comique réussit ou tombe, selon qu'il sort des mains d'un bon ou d'un mauvais compositeur. Voilà ce qui explique les succès de Sédaine et Grétry, de Marsollier avec Dalayrac, d'Etienne avec Nicolo, de Scribe avec Auber.

La musique est la coquetterie de la chanson. La plus jolie femme en négligé, n'a pas autant de ressources

pour plaire, que lorsqu'une parure élégante et bien assortie aux qualités qu'elle possède, en fait valoir tous les avantages.

Nous avons déjà parlé de M. Armand Gouffé, à propos de sa chanson intitulée l'**Eloge de l'Eau**, dans notre 47e livraison, et de celle de la **Fin du Jour**, qui se trouve dans la 67e. M. Armand Gouffé a composé sa chanson en 1807, elle est dans le **Journal des Gourmands et des Belles** du mois de décembre de cette année, qui était la seconde de la résurrection du **Caveau**, sous le titre de **Société épicurienne**.

On a étrangement abusé de ce mot, **Epicurien**. Beaucoup de gens croient qu'Epicure était un matérialiste, un gourmand, un buveur, adonné aux plaisirs des sens, et cela peut-être à cause du passage d'Horace (Liv. 1, ép. 4, v. 16), où ce poète, qui professait la philosophie d'Epicure, plaisante en écrivant à Tibule :

Me pinguem ac nitidum bene curatâ cute vises,
Cum ridere voles Epicuri de grege porcum.

« Quand vous voudrez rire, venez me voir gras, brillant de santé, le teint fleuri, vrai pourceau du troupeau d'Epicure. »

Mais Epicure fut calomnié comme le sont tous les hommes d'un grand mérite. Les stoïciens cherchèrent à donner de mauvaises interprétations à ses sentiments, et en tirèrent de pernicieuses conséquences. Il est si facile de dénaturer et de souiller les choses les plus pures.

Epicure enseignait à ses disciples que le bonheur de l'homme est dans la volupté, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu. Il tâchait de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la modération dans la dispute, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes et le mépris de la vie.

A toutes les calomnies forgées contre lui par l'imposture, il n'opposa que le silence et une vie exemplaire.

L'épicurisme négligé ou ignoré dans les siècles de barbarie qui suivirent la décadence de l'empire romain, ne sortit de l'oubli que dans le dernier siècle, par les soins du célèbre Gassendi, qui, interprétant les sentiments d'Epicure d'une manière favorable, illustra la doctrine du philosophe grec par ses écrits et par ses mœurs. Il eut pour disciples, Molière, Chapelle et Bernier, dont les exemples et les leçons soumirent à la philosophie d'Epicure plusieurs hommes distingués, qui formèrent parmi nous différentes écoles d'épicurisme moral ou littéraire. La plus ancienne tenait ses assemblées chez la fameuse Ninon de Lenclos : c'est là que venait s'inspirer tout ce que la cour et la ville avaient d'hommes polis et voluptueux, et particulièrement Saint-Evremond, qui fit pour le portrait de Ninon, ces vers :

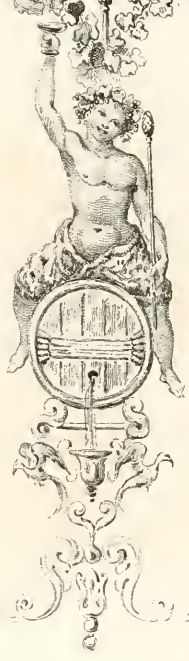
L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Platon.

Puis vint la **Société du Temple**, où brillèrent Chaulieu, La Fare, J.-B. Rousseau, Palaprat, le duc de Nevers, le maréchal de Catinat et d'autres noms célèbres. L'**Ecole de Sceaux**, chez la duchesse du Maine, plus décente que celle du Temple, compta La Motte, Fontenelle, Voltaire, etc. Enfin la petite **Société épicurienne du Caveau**, réunit les plaisirs du Parnasse et de la table, elle était composée des deux Crebillon, de Gresset, Piron, Gentil-Bernard, Saurin, Collé et Gallet. Laujon, qui en était le plus jeune, se trouva le doyen du **Caveau moderne**, et fit la transition entre les deux **Sociétés Epicuriennes**, dont Armand Gouffé fut un des plus aimables soutiens, avec Désaugiers, Béranger et..... mais la nomenclature serait trop longue. Toutefois, si, d'après le proverbe qu'Armand Gouffé a pris pour refrain : **Plus on est de fous, plus on rit**, on doit bien rire dans le monde, où, comme le dit un proverbe encore plus ancien, celui de Salomon, **Stultorum numerus est infinitus** : le nombre de fous est infini !

DU MERSAN.

PLUS ON EST DE FOUS,

Des frélons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'épicure
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs, que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire....
Plus on est de fous, plus on rit.

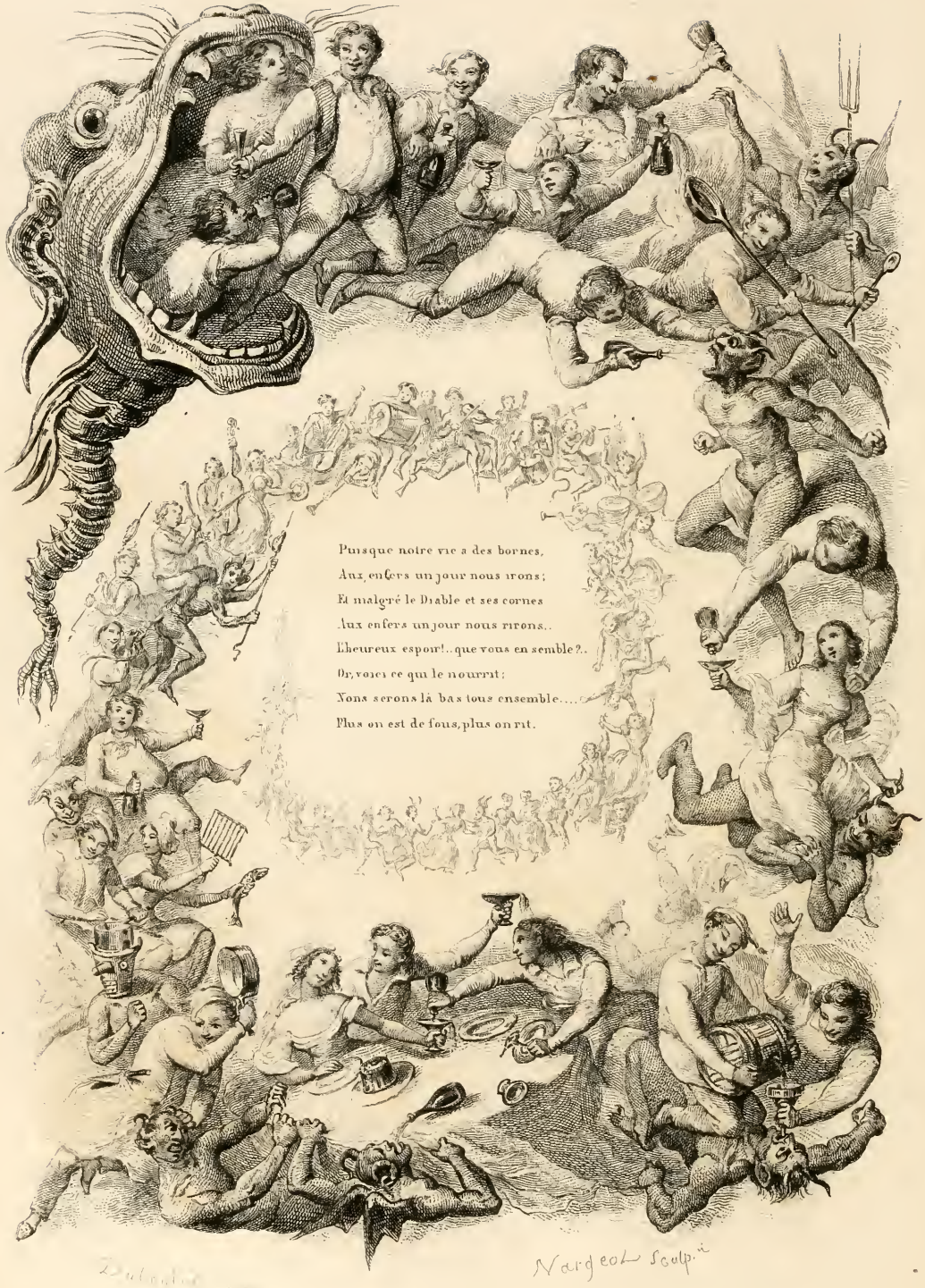


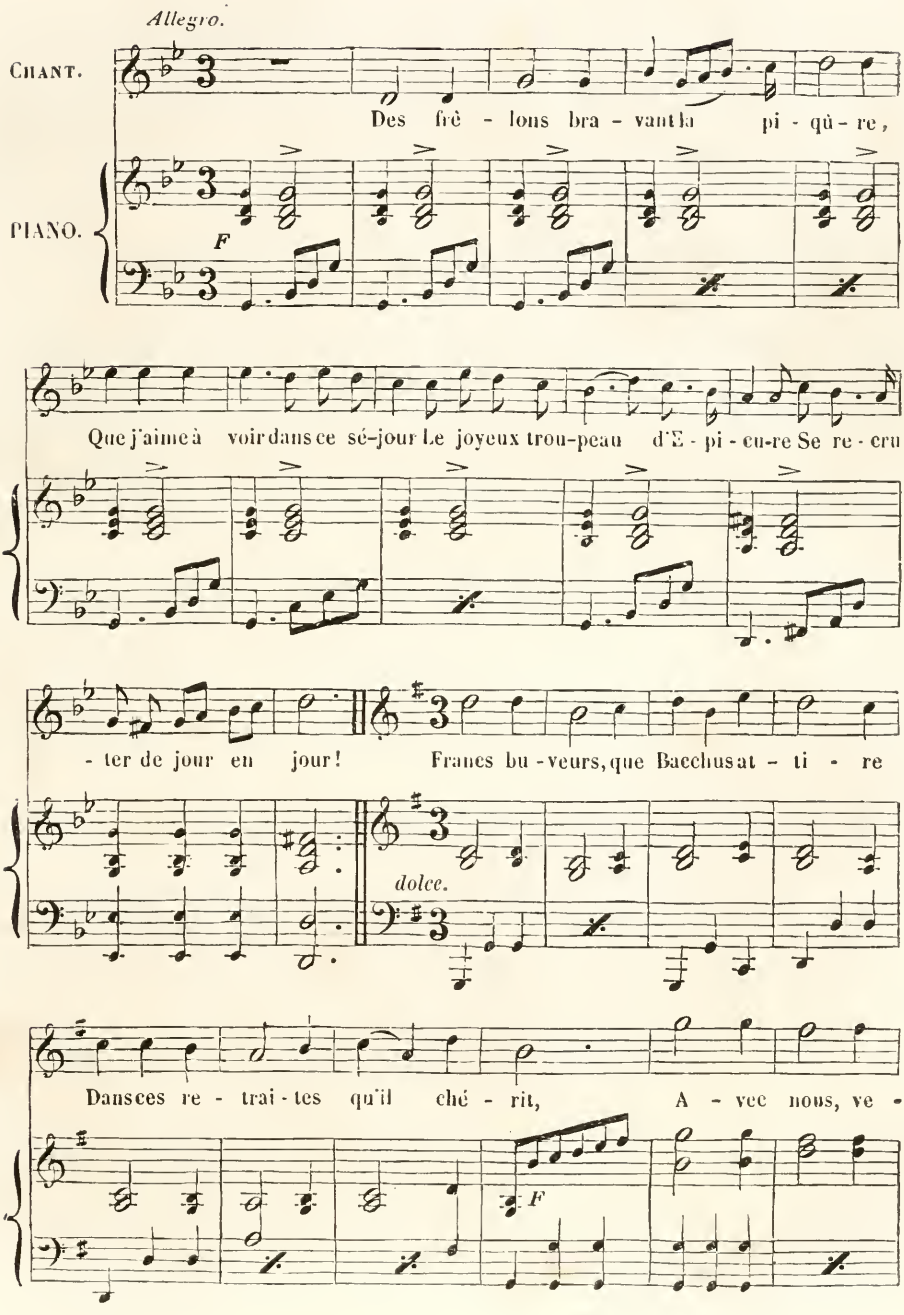
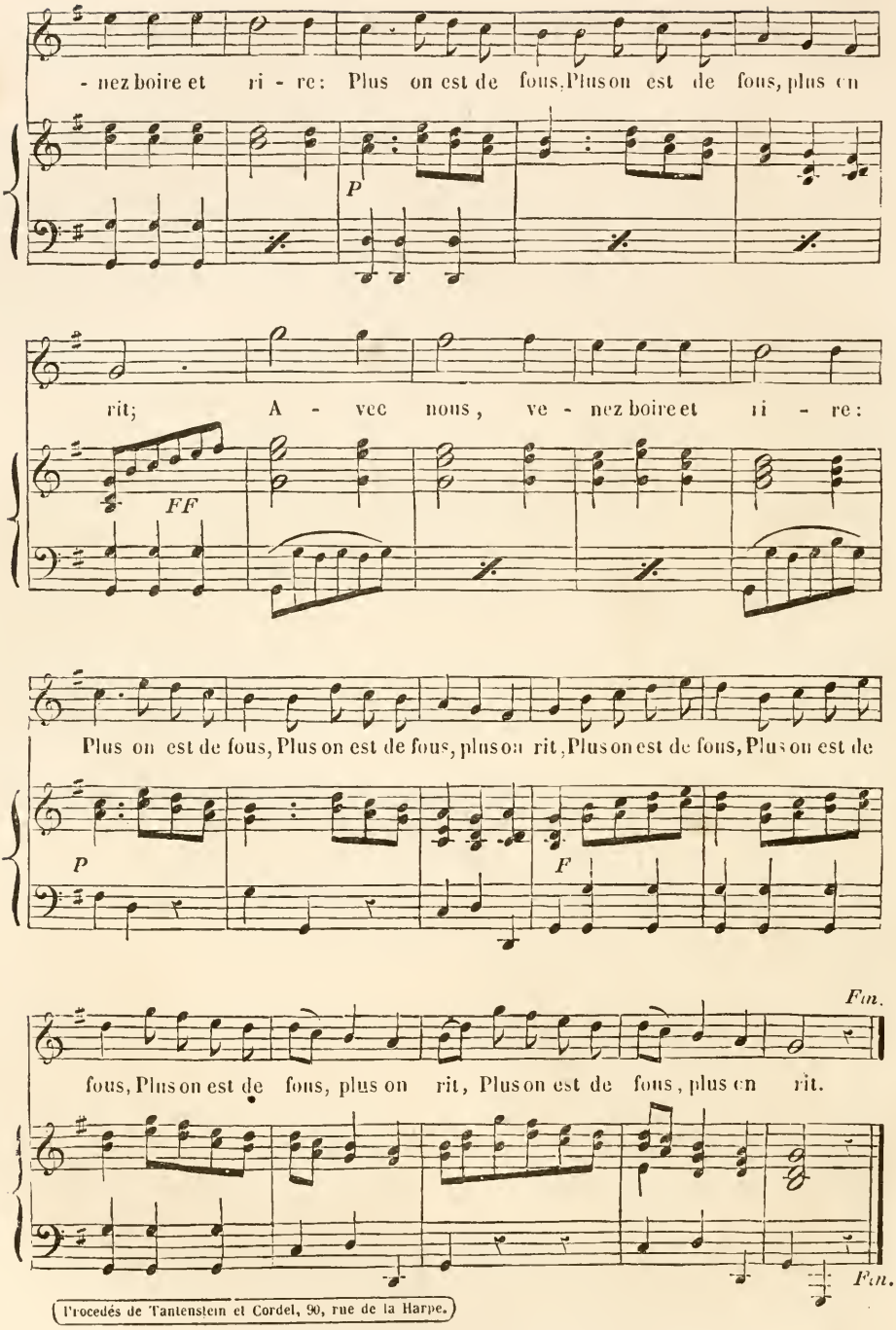
PLUS ON RIT

Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savans.
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivans!
Plus je bois, plus leur nombre augmente;
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze j'en vois trente!..
Plus on est de fous, plus on rit.

Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
" Entrez, enfants de la folie .....
" Plus on est de fous, plus on rit.

" Entrez, soutiens de la sagesse,
" Apôtres de l'humanité;
" Entrez, amis de la richesse;
" Entrez, amants de la beauté;
" Entrez, fillettes dégourdies,
Vieilles qui riez à l'esprit;
Entrez, auteurs de tragédies ....
" Plus on est de fous, plus on rit. "


Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers un jour nous irons;
Et malgré le Diable et ses cornes
Aux enfers un jour nous rirons..
Heureux espoir!..que vous en semble?..
Or, voici ce qui le nourrit:
Nous serons là bas tous ensemble....
Plus on est de fous, plus on rit.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT



Procedés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de Pillet fils aîné, 7, rue des Grands-Augustins.

LE CHANT DU DÉPART

HYMNE GUERRIER

Paroles de M. - J CHENIER, musique de MEHUL.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. GARNIER. — 2e et 3e planche, par M. BOILLY.

NOTICE.

Après l'Hymne des Marseillais * au-dessus duquel il n'y a rien, en ce genre, soit chez les anciens, soit chez les nations modernes, la seconde place appartient incontestablement au Chant du Départ. Chénier (Marie-Joseph), cet autre Tyrtée des guerres de la Révolution, le composa en 1794, pour l'anniversaire du 14 Juillet. En faisant la part de l'exaltation républicaine du temps qui ne permettait d'exprimer modérément ni ses affections, ni ses haines; en n'examinant pas à la loupe d'un purisme vétilleux quelques expressions peu harmonieuses, introduites dans un petit nombre de vers par le langage obligé de l'époque, on reconnaîtra toujours dans ce chant guerrier une brillante et poétique inspiration. La magnifique strophe qui en forme le début est à la hauteur des chefs-d'œuvre de nos deux grands lyriques français.

Dans l'une des strophes de ce chant l'auteur rendit un juste hommage à deux jeunes héros, on peut dire à deux héros-enfants, dont l'histoire impartiale signalera aussi les noms et le dévouement.

Joseph Barra, entré, comme tambour, avant sa douzième année, dans les rangs de l'armée républicaine de l'intérieur, était aussi bon fils que soldat intrépide. Envoyant chaque mois à sa mère sa modique solde tout entière, il s'était toujours fait remarquer par son ardeur dans le combat. Cerné un jour par un nombreux parti de Vendéens, vingt baïonnettes sont levées sur lui. — "Crie Vive Louis XVII, lui dit-on, ou tu es mort. — "Vive la République!" s'écrie ce jeune o Assas de douze ans, et il tombe percé de coups!

La Convention vota une fête à sa mémoire, une pension à sa mère; Chénier et Collin d'Harleville lui offrirent, dans leurs vers, le tribut de l'admiration nationale.

Le second exemple de ce dévouement précoce n'est pas moins héroïque. Les insurgés marseillais allaient traverser la Durance, et écraser par la supériorité du nombre une faible troupe de soldats républicains. Un seul moyen de salut restait à ces derniers, c'était d'aller couper, sous le feu de l'ennemi, les câbles du ponton déjà tombé en son pouvoir; mais une si périlleuse entreprise fait hésiter les plus braves..... Soudain un enfant de treize ans s'élance : c'est Joseph-Agricole Vialla, qui saute sur une hache, vole aux bords du fleuve, et frappe sur le câble à coups redoublés. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui : il continue à frapper avec ardeur..... Enfin, atteint d'une balle et mortellement blessé, "Je meurs, mais c'est pour la Liberté!" telles sont ses dernières paroles. La mère de ce jeune Spartiate se montra digne de lui avoir donné le jour. En apprenant cette perte cruelle, sa douleur fut profonde; mais quand on lui eut raconté l'admirable dévouement de son fils. — "Oui, dit-elle, il est mort pour la patrie!" et ses larmes cessèrent de couler.

En regrettant que ces deux traits n'aient pas eu lieu dans une lutte contre l'étranger, la France doit s'enorgueillir de pareils enfants, et savoir gré à la lyre qui a célébré leur courage.

Le Musicien ne resta pas au-dessous du Poète. Exalté par cette belle composition, Méhul en doubla le prix par ses énergiques accords. Ajoutons, comme une circonstance mémorable, qu'ils furent tracés en quelques instants, sur le coin d'une cheminée, et au milieu des causeries d'un salon.

Ainsi, trois des plus remarquables productions lyriques de nos jours sont nées d'improvisations du génie. le **Chant du Départ**, comme on vient de le dire; l'air **O Patrie!** du **Tancredi**, nommé en italie l'**Aria dei Rizzi**, parce que Rossini le composa pendant qu'on apprêtait le riz de son repas; enfin, la **Marseillaise**, qui, nouvelle Pallas, en quelques moments d'une nuit déjà très avancée sortit tout armée du cerveau enflammé de Rouget de l'Isle.

Exécuté d'abord par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire de musique, dans la fête nationale de 1794 qui célébrait le souvenir de la prise de la Bastille, le **Chant du Départ** devint promptement populaire; il fut accueilli avec transport par nos armées, qui le baptisèrent du nom honorable de **Frère de la Marseillaise.** Il est, en effet, aussi beau de majesté et d'énergie que l'autre de verve et d'enthousiasme. Ces deux Chants belliqueux entraînèrent des légions de volontaires à la défense de nos frontières menacées, et décidèrent souvent la victoire. Leur souvenir restera toujours inséparable dans les glorieuses annales des guerres de l'indépendance nationale. N. ...

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière;
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil.
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes:
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie:
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie!
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

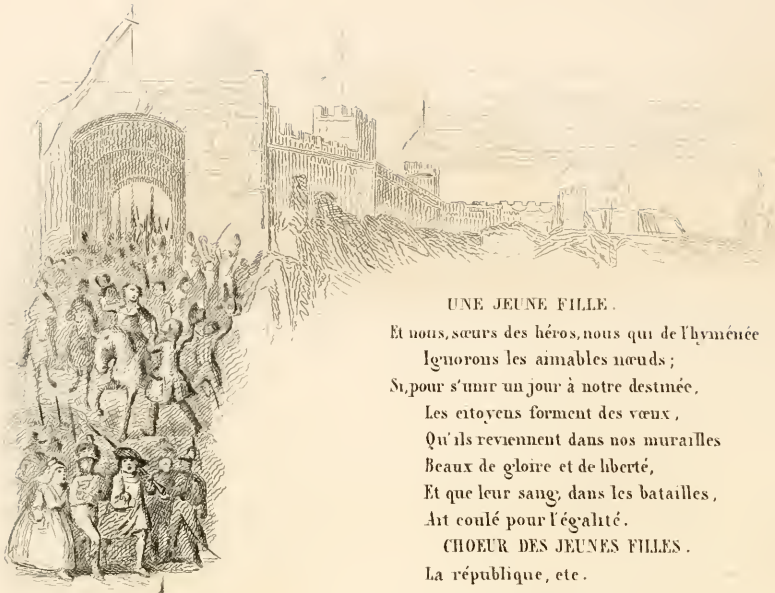
La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux ; les combats sont vos fêtes ;
Partez, modèles des guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes :
Nos mains tresseront vos lauriers,
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.



UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds ;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

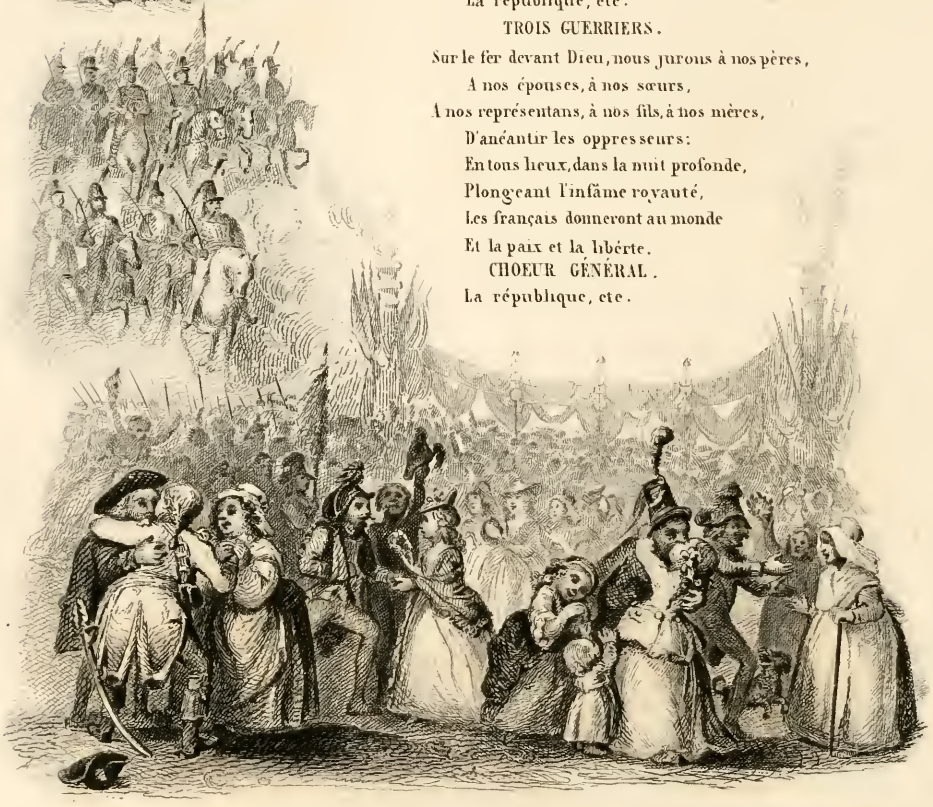
La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

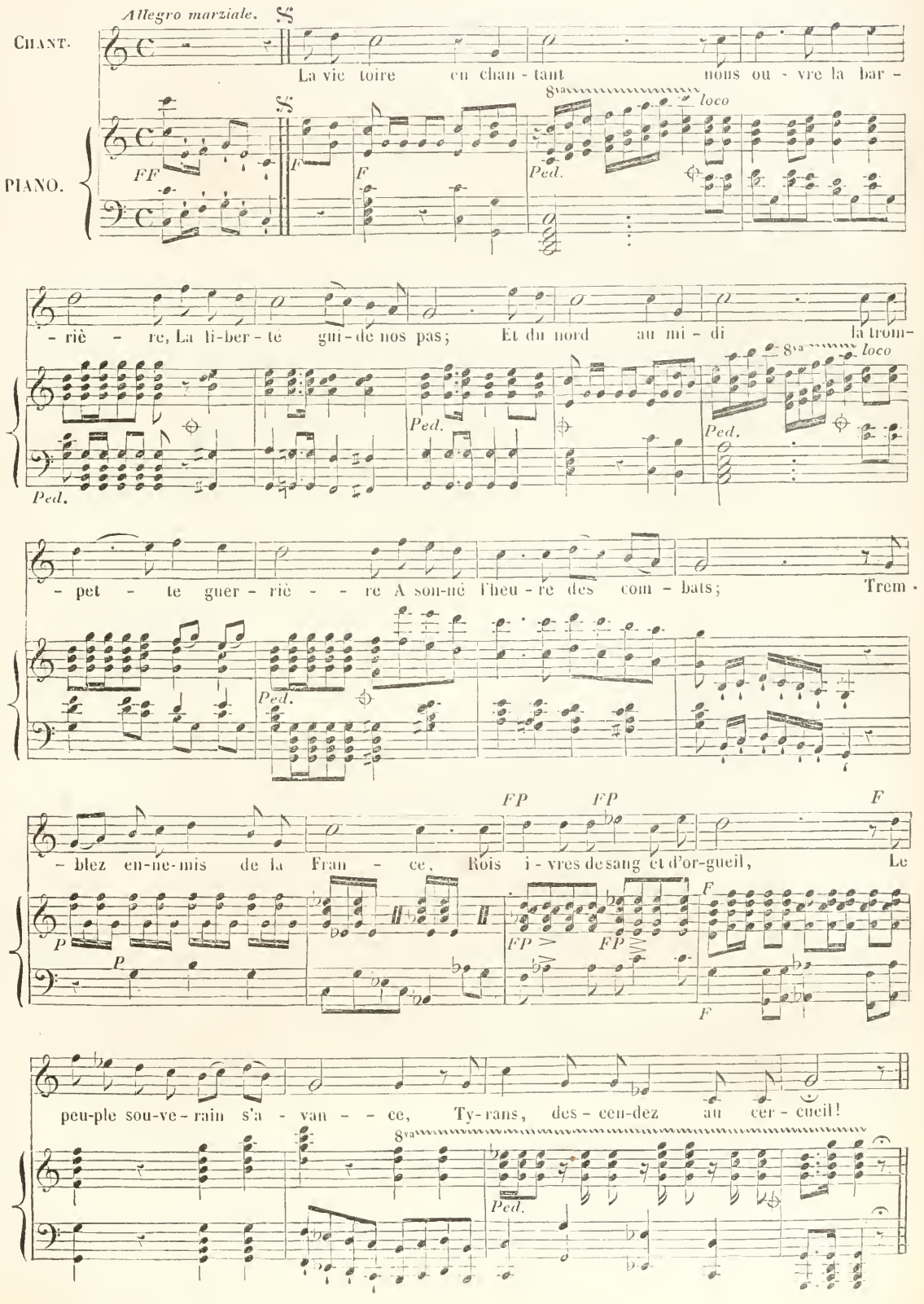
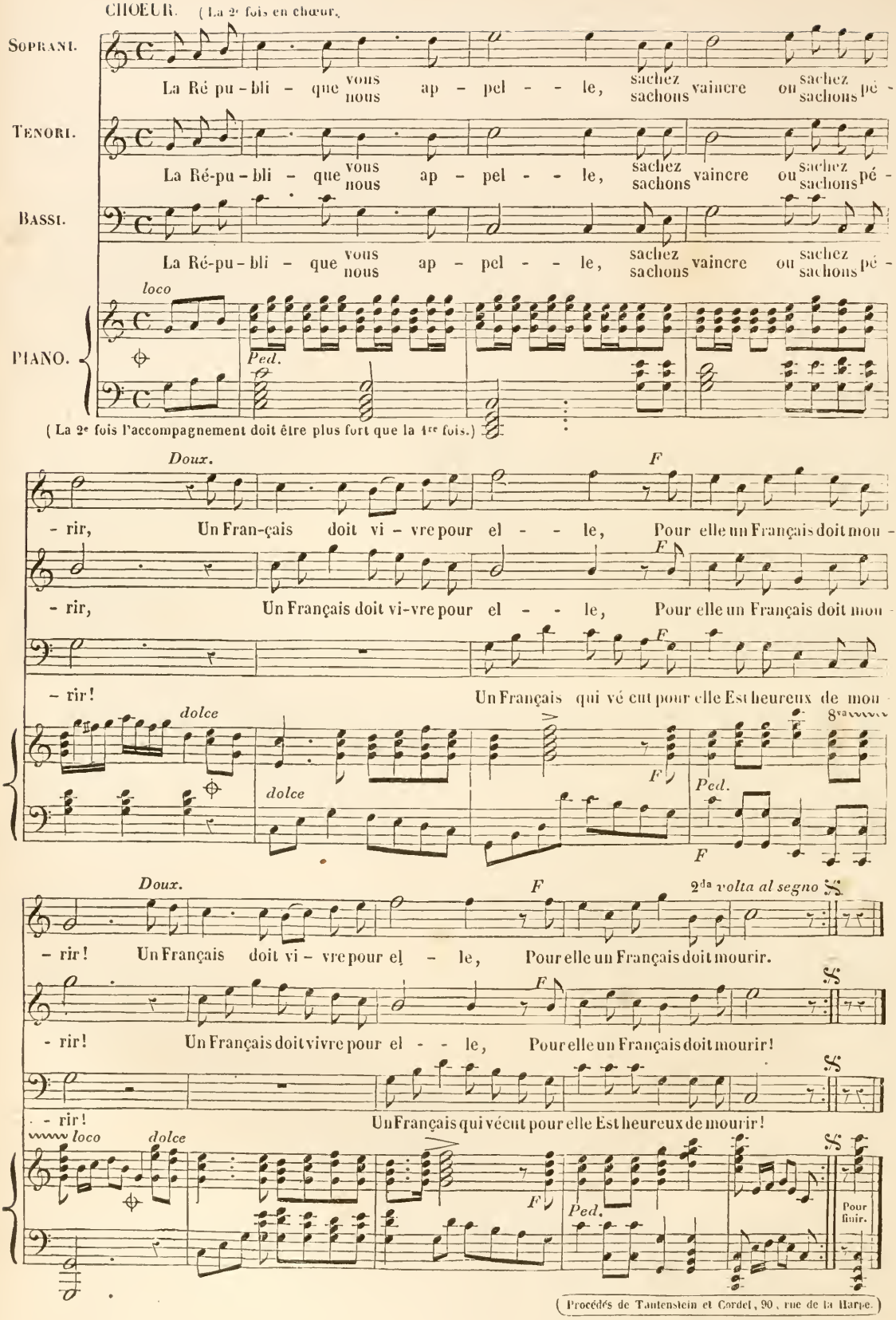
Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république, etc.



LE CHANT DU DÉPART

Accompagnement de piano par M. COLET.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LE DÉPART DU CONSCRIT ❀ LE RETOUR DU CONSCRIT

LE DÉPART DU GRENADIER.

DESSINS DE M. PASCAL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. ALÈS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. TORLET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les trois chansons que nous avons réunies dans cette livraison, font une sorte de trilogie qui comprend les trois phases de la vie du militaire, et retrace la marche ascendante du jeune soldat.

On le voit conscrit, s'arrachant avec regret du sein de sa famille éplorée. Il revient au pays quelques années après, soldat dégoisé pour faire la moisson et revoir sa promise. Enfin il devient troupier fini, le beau grenadier pour lequel la cuisinière émérite réserve toujours le premier bouillon, et dont au départ elle garnit le sac de chemises, paires de bas, mouchoirs, etc.

La Chanson du **Départ du Conscrit** qui date de plus d'un quart de siècle, est sans doute le texte original de celle du **Conscrit de Corbeil**, qui n'en est qu'une imitation. La rime du premier couplet

Faut quitter le Languedô,
Avec le sac sur le dos:

prouve évidemment que l'auteur était Languedocien. J'aurais dû dire les auteurs: car le dernier couplet annonce une association poétique de trois rimeurs, dans le genre de nos vaudevillistes qui se mettent en trois, et souvent en quatre, pour composer un acte.

La Chanson du **Retour du Conscrit** est encore une composition qui n'eût point été faite avec autant de simplicité et de graces naturelles par des auteurs de vaudeville; ceux du **Soldat Laboureur** eurent le bon esprit de la demander textuellement à une petite Normande, de qui ODRY l'apprit avec la manière de la chanter, ce qu'il fit avec grand succès dans son rôle de **Faucille**, qu'il joua avec un comique parfait.

Quant à la Romance **Guernadier, que tu m'affliges**, elle eut une telle vogue, à l'époque où FLORE la chanta dans la comédie des **Cuisinières**, qu'en peu de temps elle courut dans les quatre parties du monde. Un voyageur qui revenait du Brésil, m'apprit qu'il l'avait entendu chanter sur les bords de la rivière des **Amazones**, et au pied du **Chimboraco**. Je doute cependant qu'elle y fut chantée d'une façon aussi originale, qu'elle l'était au Théâtre des Variétés par cette excellente Flore, à qui, sans contredit, elle dut son succès. Toutefois, la modestie de l'auteur est forcée de convenir que la pièce partagea la vogue de la chanson, que dans plusieurs châteaux, les duchesses et les marquises s'amusèrent beaucoup à se travestir en cuisinières, et que c'était à qui jouerait le rôle de Victoire, pour chanter **Guernadier, que tu m'affliges.** Cette romance fut longtemps sur tous les pianos. Elle n'était que l'imitation d'une chanson de village, copiée sous la dictée d'une paysanne, et dans laquelle on trouvait ce couplet remarquable :

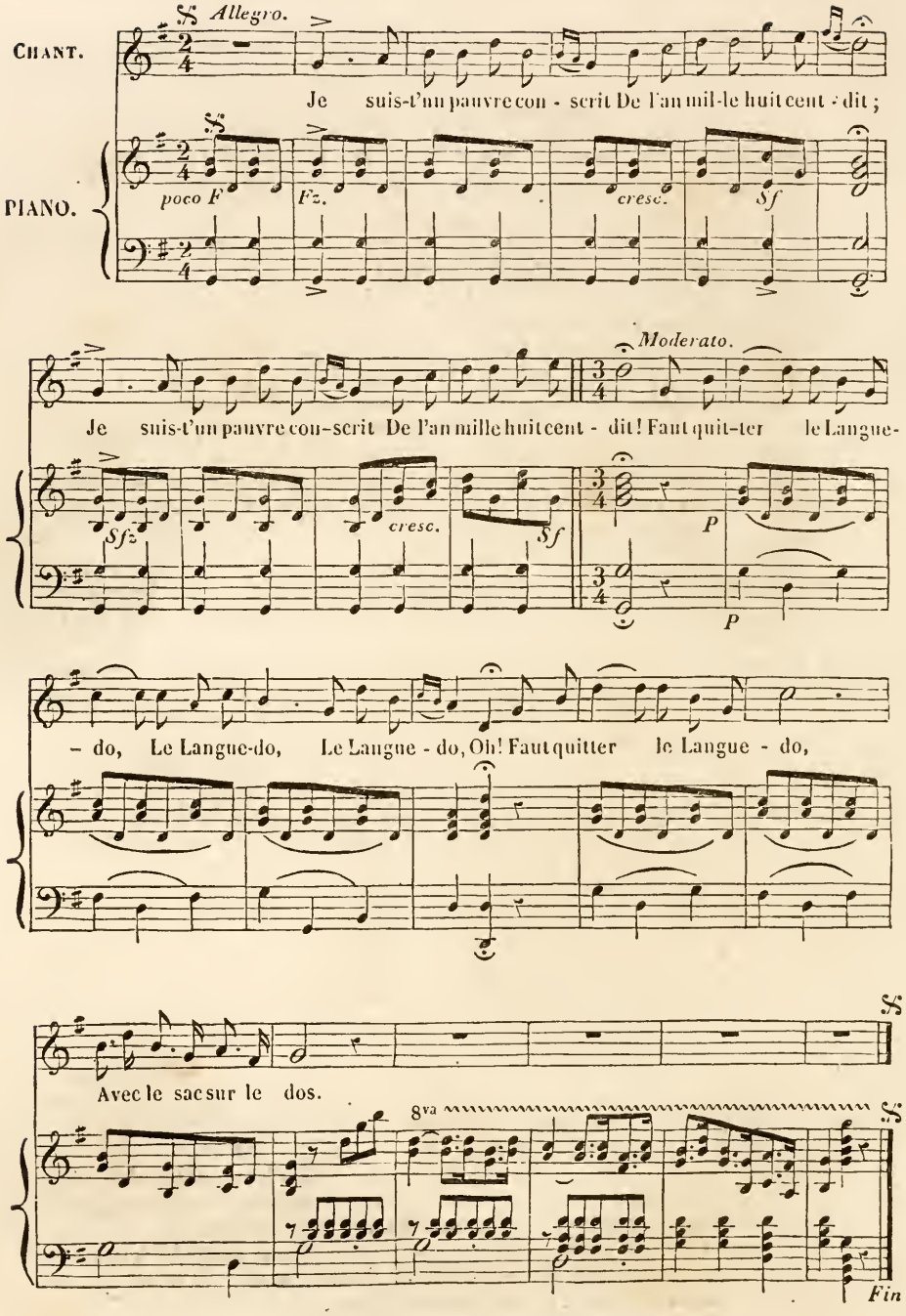
Ah! dis-moi, militaire de guerre,
As-tu ton sagne bien garni?
Tien voilà quatre chemises
Qu'ils sont faites de ma main.
Et une bourse bien garnise,
Pour boire dans ton chemin.

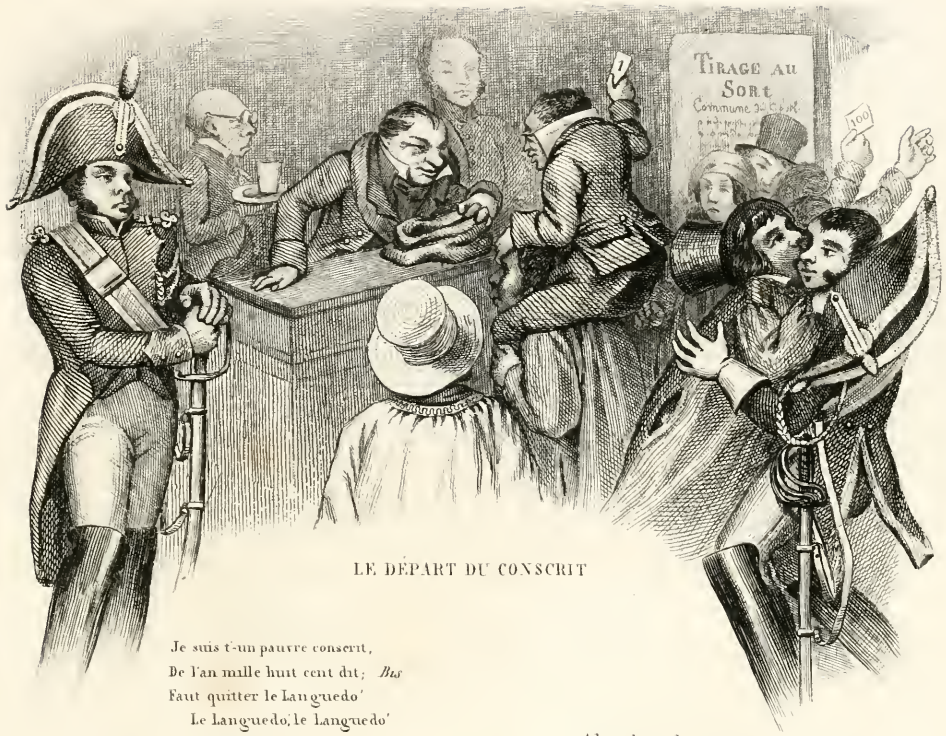
Les airs de nos trois Chansons ont été écrits fidèlement sous la dictée de celles qui ont fourni les paroles, excepté celui de la Chanson **Guernadier, que tu m'affliges**, auquel un jeune musicien amateur, a fait subir quelques modifications pour l'ajuster à la manière dont il a été chanté au théâtre.

On ne regrettera pas de trouver réunies ces œuvres de quelques Tyrtées de village, dont la musette a soupiré les **Amours** des conscrits, le **Chagrin** du départ, et l'**Espoir**, au retour, de voir les myrtes de Vénus se joindre aux lauriers de Mars, pour les couronner doublement.

DU MERSAN.

LE DÉPART DU CONSCRIT



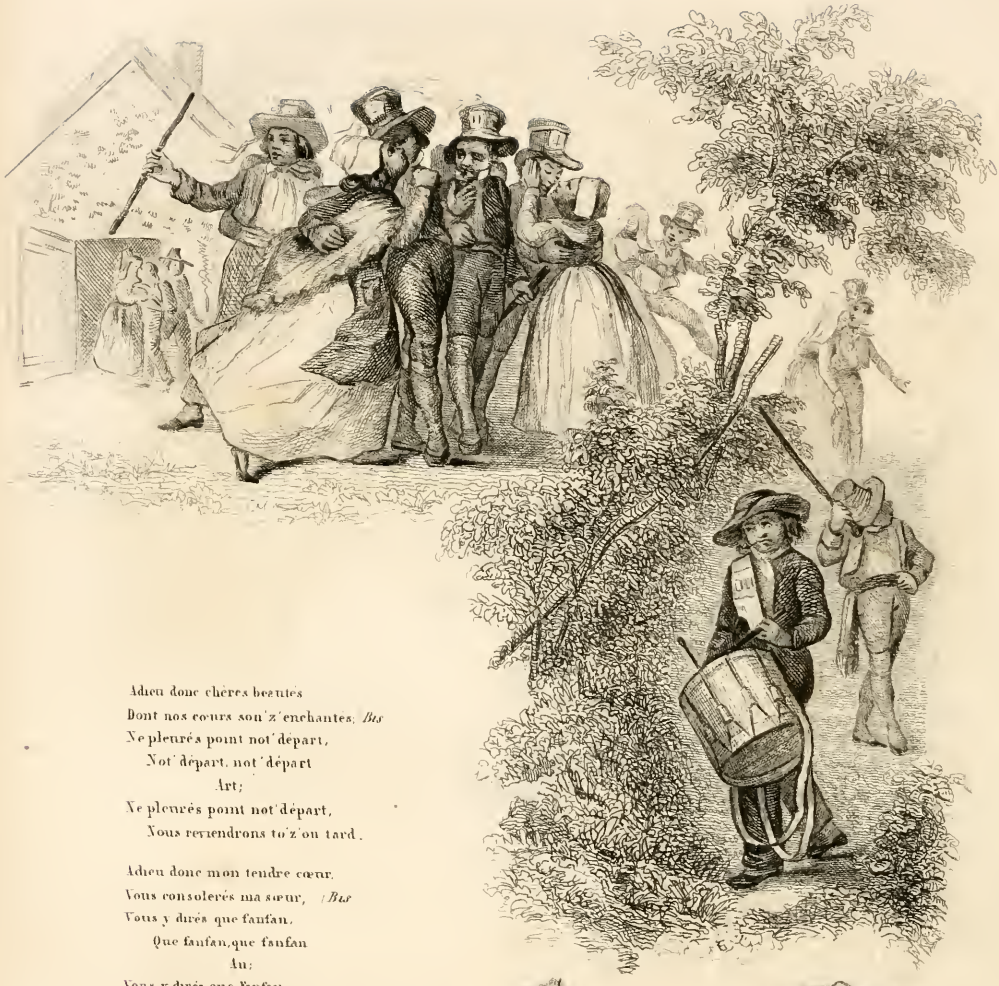


LE DÉPART DU CONSCRIT

Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille huit cent dit; *Bis*
Faut quitter le Languedo'
Le Languedo, le Languedo'
Oh!
Faut quitter le Languedo'
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets; *Bis*
Ils nous font tiré z'-au sort,
Tiré z'-au sort, tiré z'-au sort,
Ort;
Ils nous font tiré z'-au sort,
Pour nous conduir' z'à la mort.

Adieu donc chers parents,
N'oublies pas votre enfant, *Bis*
Crivés li de temps en temps,
De temps, en temps, de temps en temps,
En;
Crivés li de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.



Adieu donc chères beautes
Dont nos cœurs son'z'enchantes; *Bis*
Ne pleurés point not'départ,
Not'départ, not'départ
Art;
Ne pleurés point not'départ,
Nous reviendrons to'z'on tard.

Adieu donc mon tendre cœur,
Vous consolerés ma sœur, *Bis*
Vous y dirés que fanfan,
Que fanfan, que fanfan
An;
Vous y dirés que fanfan
Il est mort z'en combattant.

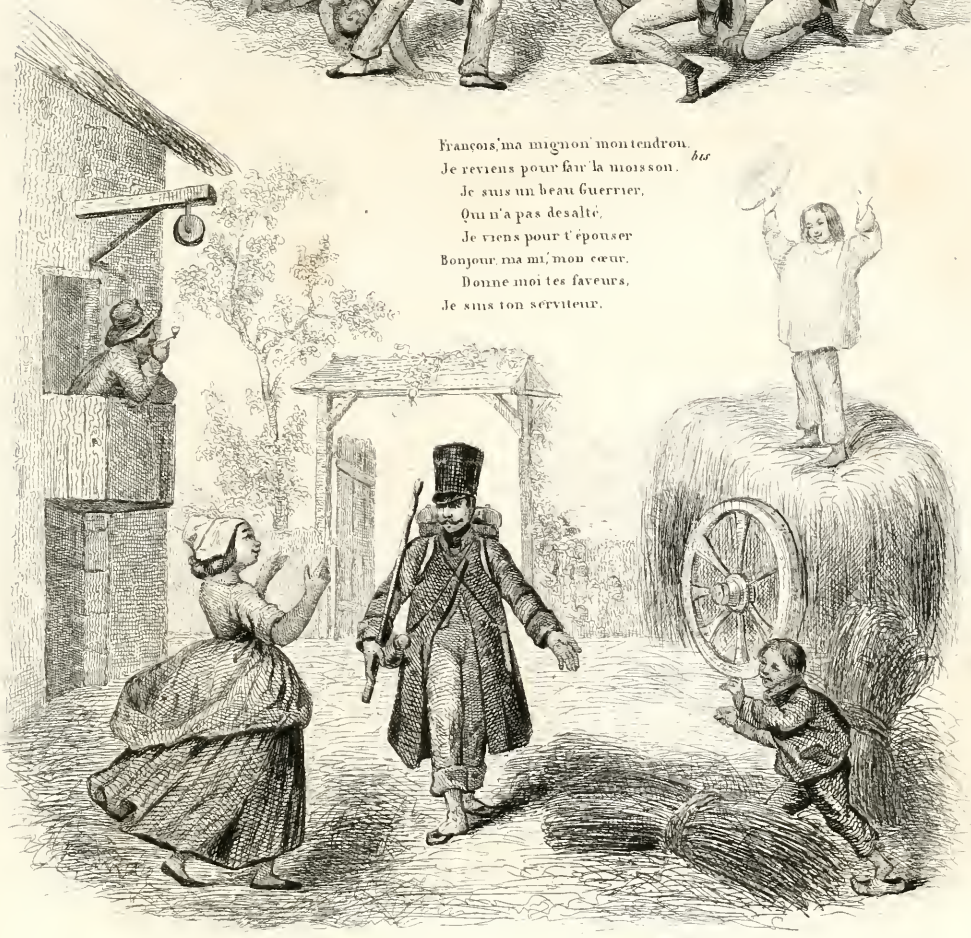
Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons: *Bis*
Ils etiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas.
Ah;
Ils étiont faiseux de bas,
Et a c't'heure ils sont soldats.

LE RETOUR DU CONSCRIT

Ah! que je suis donc chagrinée
Que mon amant s'est engagé. *bis*
Je pleur toutes les soir
Que je peux pas savoir
Quand je vas le revoir.
Y a deux ans qu'il est parti,
Avec son beau fusil,
Pour tuer les ennemis.

Ah! bah! la bell' ne pleurez pu. *bis*
Que votre amant est revenu.
J vous r'connais, en partant,
Vous étiez paysan,
A présent, changement.
Comm' tu est' habille!
Te voila retapé,
Comme un vrai Grenadier.

François, ma mignon' mon tendron *bis*
Je reviens pour fair' la moisson.
Je suis un beau Guerrier,
Qui n'a pas desalté,
Je viens pour t'épouser
Bonjour ma mi, mon cœur.
Donne moi tes faveurs,
Je suis ton serviteur.



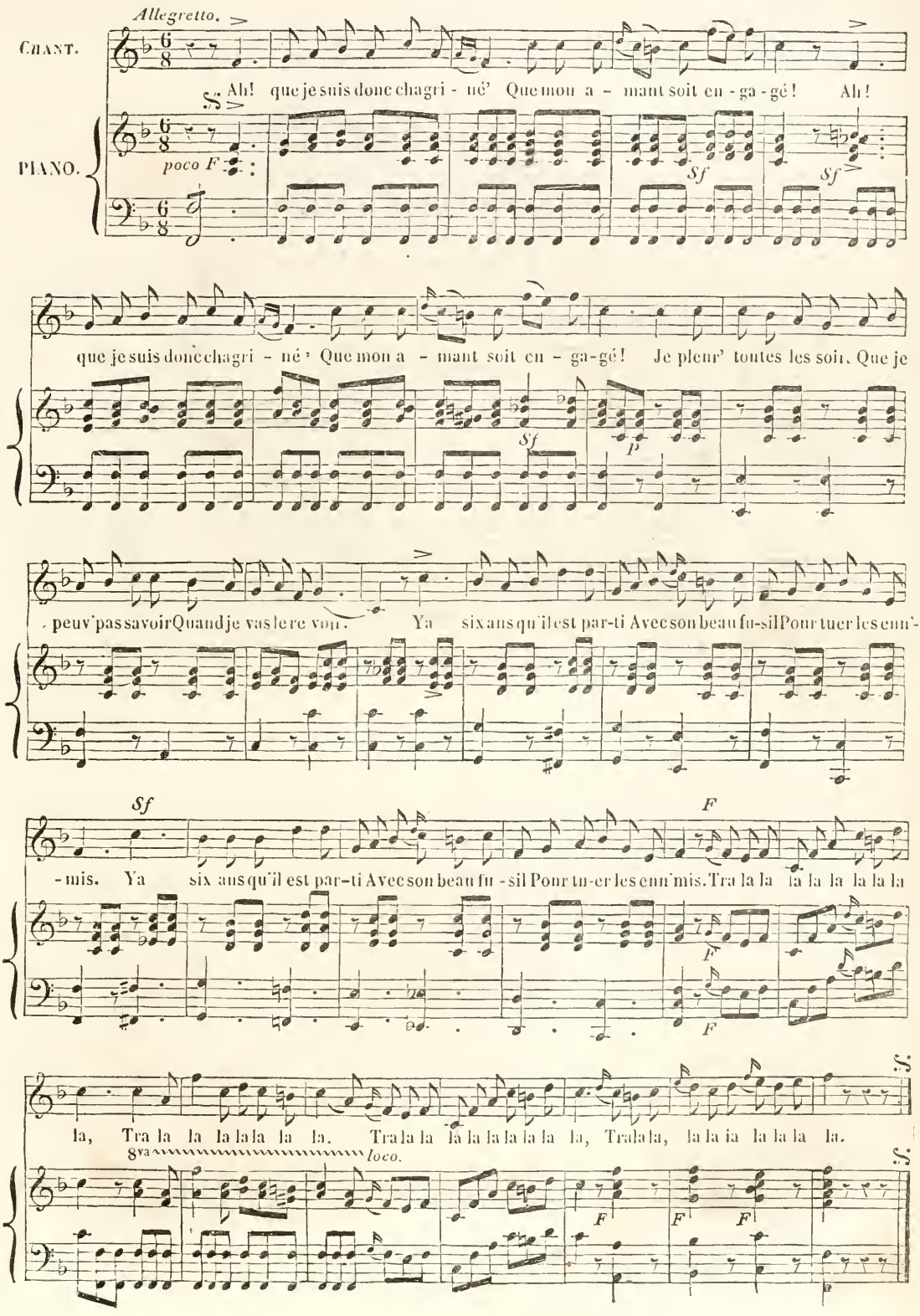
LE DÉPART

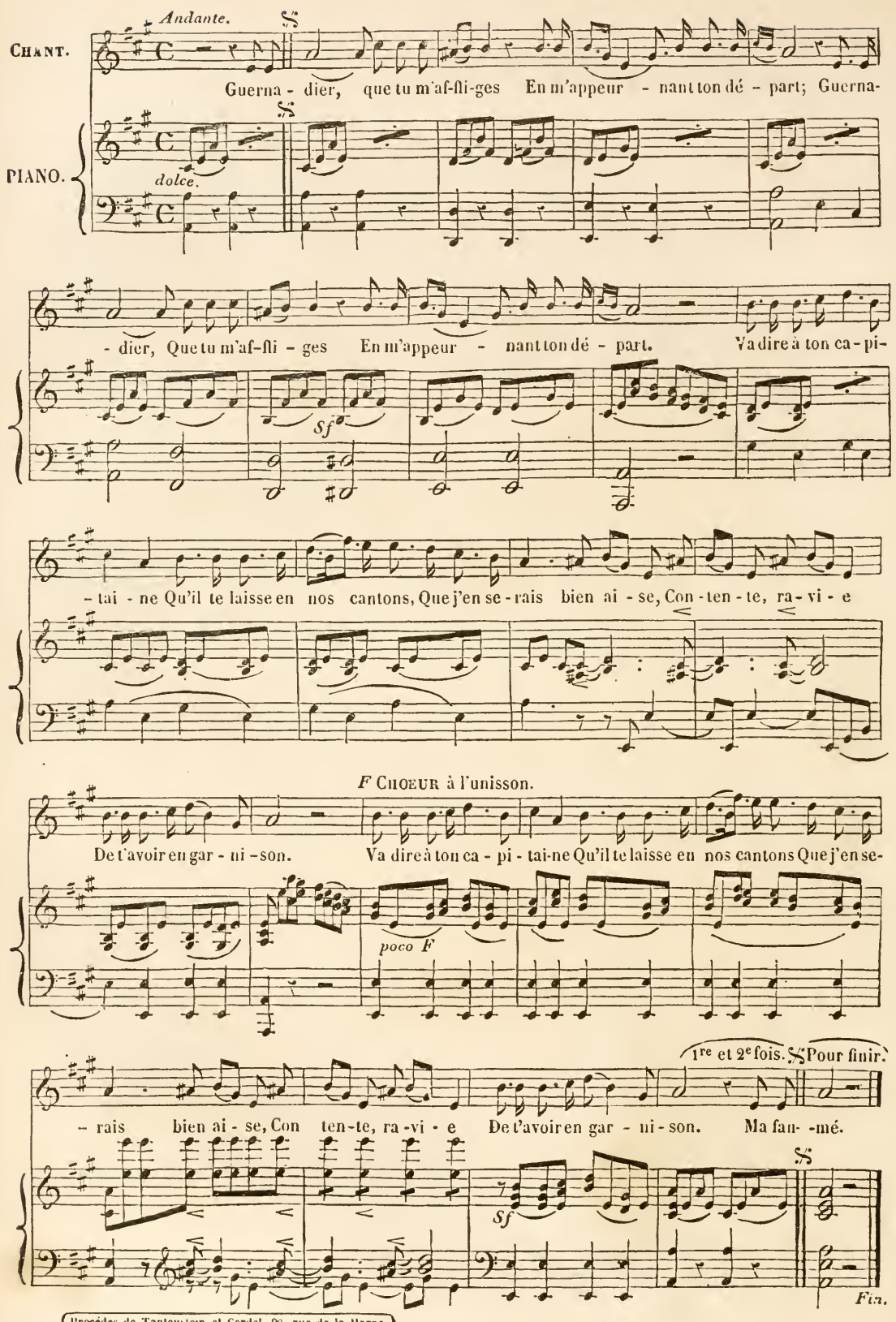
Guernadier que tu m'affliges
En m'appeurnant ton départ,
Va dire à ton Capitaine,
Qu'il te laisse en nos cantons
Que j'en serai
Bien aise, contente, ravie,
De t'y voir en garnison.

DU GRENADIER

Ma Fanchon, sois en ben sure,
Je ne t'oublierai jamais;
C'est ton amant qui te l'jure
Et crois bien qu'il n'aura pas
Le cœur assez capable,
Barbare, perfide,
D'oublier tous tes attraits.

- Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon, ta bonne amie;
Tiens, voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un pair de bas,
Sois moi toujours fidèle
Constant, sincère.
Je ne t'oublierai jamais.

LE RETOUR DU CONSCRIT

LE DÉPART DU GRENADIER



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LE RÉCIT DU CAPORAL

DANS UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE,

VAUDEVILLE DE MM. SCRIBE ET POIRSON,

MUSIQUE DE FEU DESPINOIS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONNIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR Mlle GOUJON.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

En 1815, on ne pouvait faire un pas sans entendre fredonner à son oreille :

Je pars,
Déjà de toutes parts.....

C'était un couplet de facture fort piquant, à l'époque où dans les vaudevilles on mettait encore des couplets de facture, et où les vaudevillistes savaient faire des couplets. M. Scribe était au Havre, dans la famille de son ami Casimir Delavigne, il entendit jouer sur le piano un air de valse que venait de composer le maître de musique des jeunes personnes, homme de talent, qui avait reçu des leçons de Gluck, et il fit son couplet sur cet air qui lui dut l'honneur de devenir populaire. M. Scribe débutait alors dans la carrière du vaudeville, qu'il a suivie avec tant de bonheur et de talent. Un modeste incognito cachait encore son nom maintenant célèbre, car l'un ne marche pas sans l'autre, et il ne livrait au public que son prénom d'Eugène.

La pièce d'une Nuit de la garde nationale eut un grand succès, un succès de vogue, et ce ne fut pas seulement le sujet, neuf alors, qui motiva ce succès : mais la manière dont il était traité; car on donna à la même époque aux Variétés une pièce du même genre qui tomba tout à plat.

Il faut dire que la pièce était merveilleusement jouée, que Minette fut charmante dans le petit tambour, qu'Hippolyte fut très original dans le personnage de M. Pigeon qui est devenu un type, et que l'on voit encore sur une enseigne de la rue de Seine, et qu'Isambert chanta délicieusement le couplet de facture. Déjà dans ce petit tableau, M. Scribe avait joint au comique, une de ces intrigues légères et gracieuses, quelques uns de ces agencements de goût, qui décélaient l'auteur de bonne compagnie, en qui annonçaient le continuateur de Marivaux.

Que l'on ne prenne pas pour une épigramme ce point de ressemblance, car ce qu'on est convenu

d'appeler ironiquement le Marivaudage, prouve que ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas Marivaux, et ne l'ont pas étudié : qu'ils ne l'ont même peut-être pas lu. Tout ce qu'a écrit Marivaux est semé de traits fins et délicats, d'aperçus où les secrets du cœur sont cherchés jusque dans les moindres replis, et de mots heureux auxquels il ne manque pour être entendus que d'être bien dits : comme les disait encore il y a peu de temps mademoiselle Mars. Une langue pour être bien comprise, doit être bien parlée.

Mais, dira-t-on, le langage de Marivaux dans un corps de garde ! Pourquoi pas? Il y a corps de garde et corps de garde ; et selon la légion et la compagnie qui le compose, il ressemble tantôt à un estaminet, tantôt à un club, tantôt à un salon de la Chaussée-d'Antin.

Quant à la localité, le corps de garde est ordinairement une salle basse, dont les murs seraient nus, s'ils n'étaient ornés d'arabesques et d'inscriptions de toutes sortes de styles. Le désœuvrement guide la main de celui qui y trace des sentences burlesques ou morales. Le charbon du poêle sert de crayon à l'artiste qui improvise sur les murailles un hussard à cheval, un grenadier la pipe à la bouche, un cœur enflammé, ou quelques hiéroglyphes plus ou moins réjouissants.

Il y a dans un corps de garde, les dormeurs, les joueurs, l'orateur et le farceur. Chacun y joue son rôle sans s'inquiéter s'il gêne les autres. Le lit de camp, quelques bancs, un bidon de ferblanc, un poêle dégradé, complètent l'ameublement, avec le ratelier pour les fusils, et la planche à mettre les schakos. C'est dans ce lieu, souvent enfumé, éclairé par des lampes dont la lumière s'échappe à regret, que se réunissent pour vingt-quatre heures les citoyens zélés qui passent par dessus les petites considérations de paresse, d'égoïsme, de plaisirs, et ceux qui ne craignent pas le ridicule dont on stigmatise chez nous l'homme qui a la bonhomie de faire son devoir.

Cette réunion improvisée a un caractère tout français. L'avocat, le bon bourgeois, le dandy, l'homme de lettres, l'agent de change, l'employé, le notaire, l'artisan et le fils du pair de France, sont d'abord alignés par rang de taille. Les premiers numéros sont pour les plus grands, les derniers souvent pour l'homme de mérite : c'est à peu près comme dans le monde.

L'homme de lettres commande le poste, le notaire est sergent, le banquier est caporal : Le marquis est simple soldat : mais il paye le punch, et il établit ainsi sa supériorité morale. Un écarté commence, l'agent de change et le banquier gagnent en considération ce qu'ils perdent en pièces de vingt francs.

La conversation s'anime, et de particulière devient générale, surtout quand cette teinte d'actualité qui colore tout aujourd'hui, la fait palpiter de son puissant intérêt. On parle de modes, de commerce, de l'Opéra, des feuilletons; mais aussi on parle politique et bientôt on ne s'entend plus. De la politique on tombe sur la littérature : Je pourrais dire on tombe avec elle.

Le corps de garde est une lanterne magique, un panorama où passent tour à tour les trois quarts des citoyens, les uns de gré, les autres de force. Mais tel qui se plaint de l'invention de la garde nationale, ne la croit pas d'origine aussi ancienne qu'elle l'est en France. Dès 1358, le Prévôt des marchands, Marcel, rassembla sur la place Saint-Eloi trois mille Parisiens armés qui firent trembler le dauphin. A l'époque de la ligue la garde bourgeoise s'organisa par compagnies que commandaient des quarteniers. En 1789, par un mouvement spontané, se forma la garde nationale parisienne, qu'une commotion électrique organisa presque aussitôt dans toute la France. Licenciée sous la Restauration, elle reparut en juillet 1830, et la chanson de M. Scribe faite en 1815 est encore l'histoire de la garde nationale d'aujourd'hui.

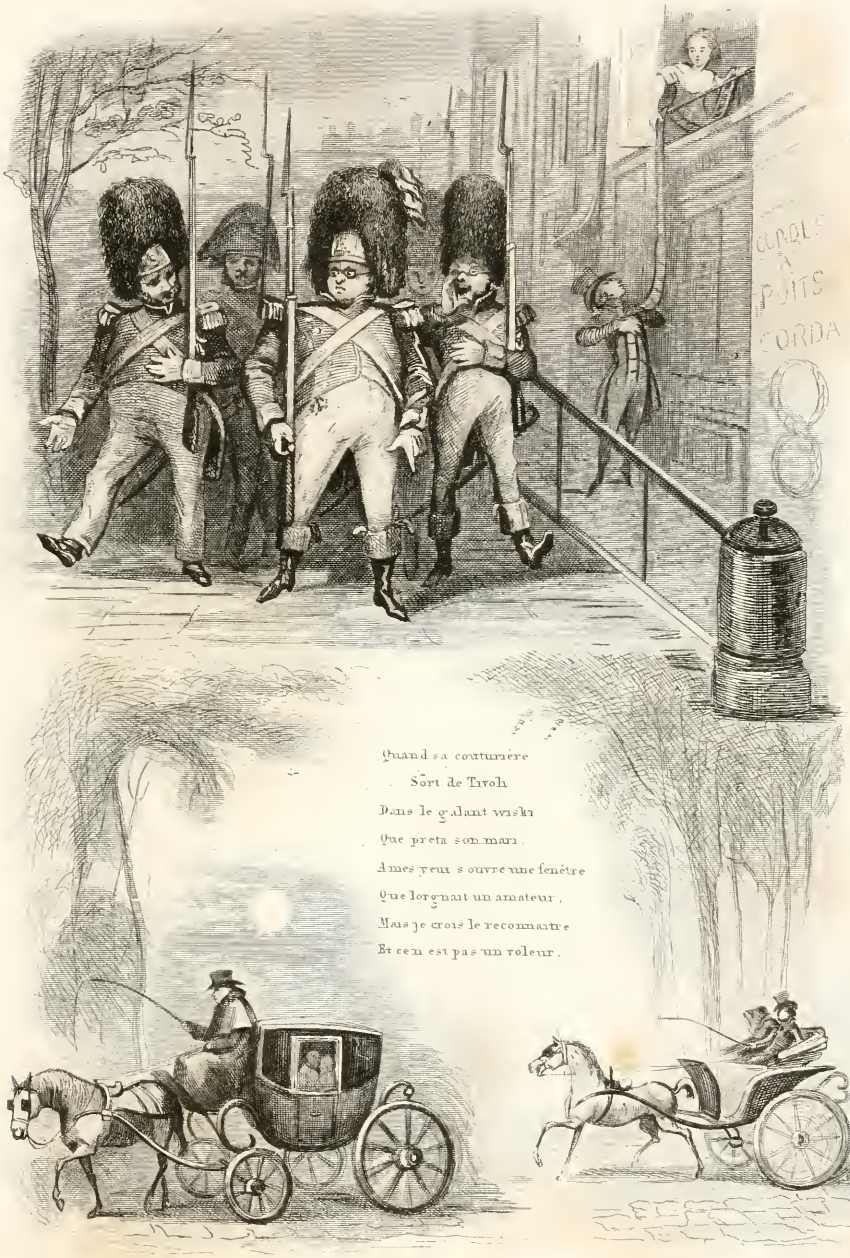
DE MERSAN.

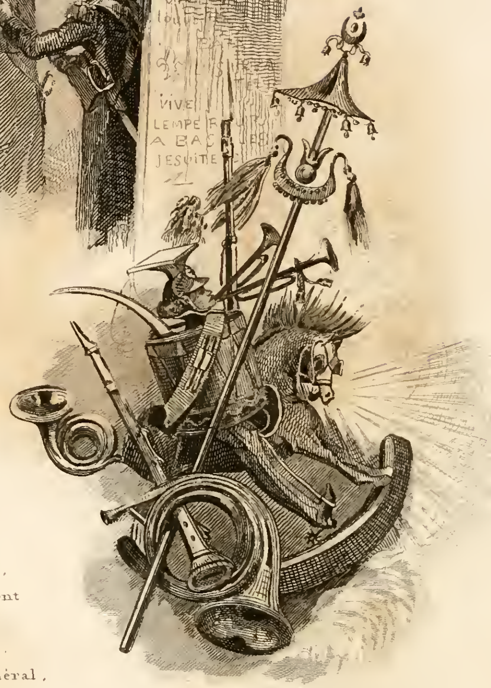
UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE

Parole d'Scribe.

Je pars,
Déjà de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Etend son ombre,
Sombre;
Chez vous,
Dormez époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.
Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint,
Qui comptait sur la lune.

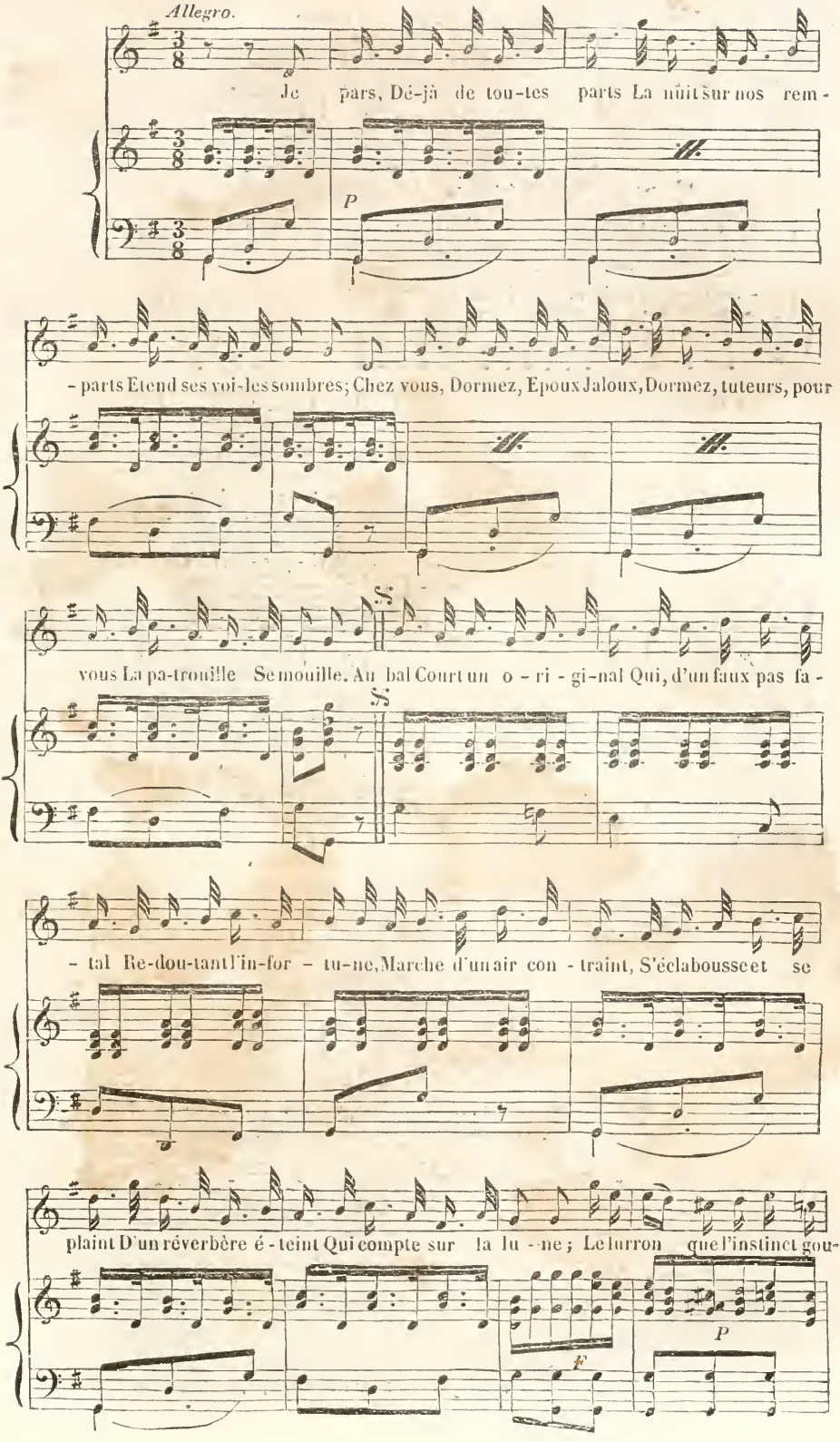
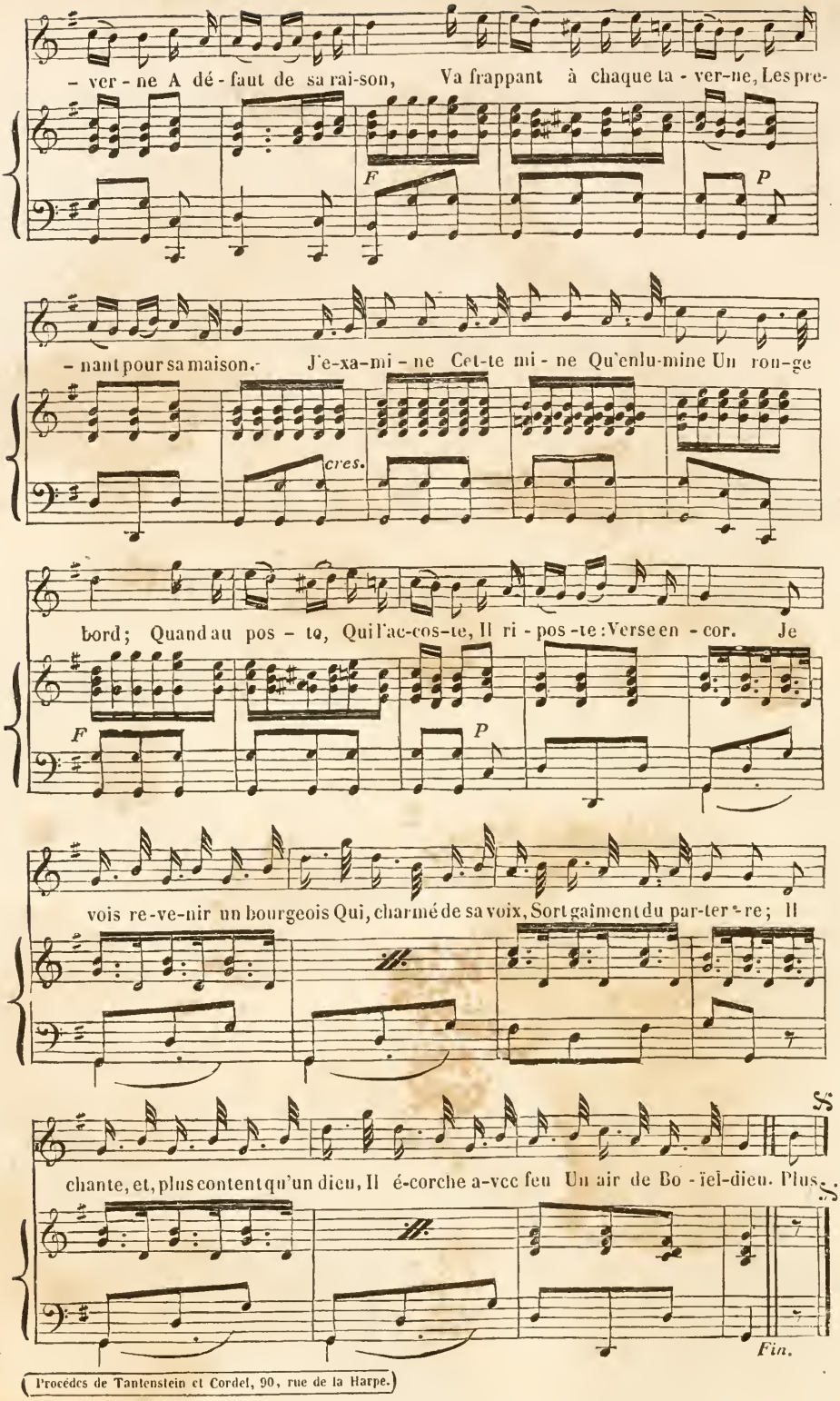
Un luron
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison!
Va frappant à chaque taverne
Les prenant pour sa maison.
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.
Je vois
Revenir un bourgeois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaiment du parterre ;
Il chante, et plus content qu'un Dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière ;


Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant waskh
Que preta son mari.
Ames yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître
Et ce n'est pas un voleur.



Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant ;
A voix basse
Car la belle,
Peu cruelle,
Etait celle
Du sergent,
Jugeant
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille.
Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

Impr. de Chardon aîné et fils, 3, r. Hautefeuille Paris.

LE RÉCIT DU CAPORAL

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LE RELANTAMPLAN TAMBOUR BATTANT,

VAUDEVILLE DE LA SOIRÉE DES BOULEVARTS, PAR FAVART.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. BOSREDON.

Musique arrangée pour le piano par M. L. Colet.

NOTICE.

Les Boulevarts et surtout le Boulevart du Temple, étaient, il y a quatre-vingts ans, la promenade à la mode. C'était là que la noblesse et la bourgeoisie, que les petits-maîtres de robe et d'épée, les femmes du plus haut rang et les filles de spectacles, donnaient leurs rendez-vous, étalaient leur luxe, et animaient ce lieu de plaisir par les contrastes les plus piquants.

Voltaire fait dire à son **Pauvre Diable**, enrichi par un immense héritage :

> Je conduisais ma Laïs triomphante,
> Les soirs d'été, dans la Lice éclatante
> De ce rempart, asile des Amours,
> Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Outrequin était l'entrepreneur de l'arrosement. Le rempart ou boulevart était bordé de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de toutes sortes d'amusements. Il y avait aussi des traiteurs, dont les salons servaient aux repas fins et aux parties de plaisir. Bancelin était le plus célèbre de ces traiteurs.

Voltaire a écrit sa satyre du **Pauvre Diable** en 1758, la même année que Favart donna la **Soirée des Boulevarts**. Les théâtres de Nicolet et d'Audinot n'étaient pas encore établis, ce ne fut qu'en 1760 que Nicolet fit bâtir le sien, le plus ancien de tous.

La pièce de Favart, à laquelle la Chanson dont le refrain est **relantamplan** sert de vaudeville, était une peinture fidèle, piquante et spirituelle du spectacle que présentait alors cette promenade, dont la physionomie a complètement changé.

Avant la Révolution de 1790, c'est à dire trente ans après la pièce de Favart, le Boulevart était encore à peu près tel que cet auteur l'a représenté. Pendant une vingtaine d'années, il a encore gardé un aspect original et amusant; mais ceux qui le voient aujourd'hui, ne peuvent plus avoir une idée de ce qu'il était alors. Les façades des théâtres, élevées, sévères, n'ont plus ce grand balcon sur lequel on faisait la parade, qui était quelquefois aussi amusante que les pièces de l'intérieur. Les cafés n'ont plus ces larges auvents, sous lesquels les consommateurs jouissaient de la vue des promeneurs, et leur servaient eux-mêmes de spectacle. On ne voit plus à la porte de Bancelin ces vieilleuses coquettes, coiffées de la marmotte, et portant leur vielle suspendue à un large ruban bleu, qui ont donné à Pain et Bouilly l'idée de leur pièce intitulée : **Lanchon la Vieilleuse**, qui eut en 1800 un si prodigieux succès.

Maintenant, de hautes maisons d'un côté, de l'autre une longue rangée de marchandes d'oranges, de pommes, de sucre d'orge, de tisane, de punch et de glaces à un sou le verre, telles sont les limites entre lesquelles se promènent quelques bourgeois du Marais, et au milieu desquelles fourmillent des gens du peuple, et une multitude de gamins vêtus de la blouse inévitable, coiffés de la casquette obligée, et fumant le cigarre de rigueur.

Le bonnes d'enfants, même, ne dépassent plus la frontière du boulevart du Château-d'Eau.

C'est ainsi que Paris perd tous les jours une partie de sa physionomie pittoresque. Assurément nous ne regrettons pas, comme certains amateurs, les zigzags, les rues tortueuses et boueuses, les toits pointus et autres monstruosités de l'ancien temps; nous ne craignons pas que l'alignement des rues fasse de Paris un damier. Nous sommes heureux de voir embellir, assainir et régulariser la Capitale, de voir disparaître les labyrinthes

de la Cité, abattre les masures qui servent de repaires aux malfaiteurs, et qui enlaidissent encore la misère qui les habite ; mais nous pouvons nous plaindre de la monotonie à laquelle on condamne nos yeux.

Plus de saltimbanques, de joueurs de gobelets, de chanteurs ni de musiciens ambulants, de montreurs de marionnettes et de curiosités, plus même la marmotte en vie, non plus que de chiens dansants et d'ânes savants, si ce n'est dans des endroits que la politesse nous défend de désigner. Et cependant on laisse vaguer de tristes enfants déguenillés, traînant au bout d'une ficelle quelque quadrupède méconnaissable. On nous laisse écorcher les oreilles par l'insupportable orgue, dit de Barbarie. Et pour compensation aux bouffonneries amusantes, dont la civilisation progressive nous a privés, on nous accorde des myriades de crieurs d'allumettes chimiques !

Favart ne ferait pas aujourd'hui la Soirée des Boulevarts ; il est temps de revenir à lui. Favart a pris tous ses personnages dans la classe bourgeoise et dans le peuple, qui sont beaucoup plus gais que les gens à étiquette. Molière a si bien connu cette vérité, que sur ses trente pièces, il n'en a fait que six avec des sujets au-dessus de la bourgeoisie, et encore a-t-il eu le soin d'y mêler des personnages comiques.

Parmi ceux qui paraissaient dans la pièce de Favart, il y en eut un qui produisit le plus grand effet, quoique son rôle ne fût composé que de sept répliques. C'était celui de M. Gobemouche, joué par l'inimitable CARLIN, cet acteur si spirituel, dont la pantomime était si expressive que le célèbre Garrick disait de lui : que son dos jouait la comédie. Il avait saisi la marche, le maintien, le ton, le geste des originaux qu'il traduisait sur la scène. Il représentait un nouvelliste qui n'avait à dire que : Hé ! mais..... — Messieurs.... — Hé, hé..... — Entendons-nous, Messieurs. — A dire la vérité. — Cela parle tout seul. — Entendons-nous. Chaque phrase, chaque mot excitait le rire.

La pièce avait paru dans un moment où nos troupes avaient remporté de grands avantages sur les Anglais, avec lesquels la France était en guerre depuis deux ans. La paix ne se fit cependant que cinq ans après, en 1763, et l'on se rendit de part et d'autre ses conquêtes. C'était bien la peine de se battre pendant sept ans, pour en revenir au point d'où l'on était parti ! Toutefois, il y avait dans la pièce des allusions très heureuses. Les Anglais ayant fait une descente à Saint-Brieuc en Bretagne, furent punis de leur audace par le duc d'Aiguillon, qui leur prit sept cents hommes, en fit tuer quatre mille, et les força de se rembarquer : ce qui fait chanter à une montreuse de curiosité, qui était jouée par Madame Favart :

Dès qu'on est à leur poursuite,
Ils regagnent pavillon.
Pour les faire aller plus vite,
Il leur faut un coup d'aiguillon.

Les avantages qu'on avait remportés sur les Anglais motivaient le vaudeville final et sa couleur militaire. Il était animé par la présence des soldats du régiment d'Orléans, qui s'était distingué dans cette affaire. Ce vaudeville, aussi gai que piquant, donne une idée du talent de Favart pour la Chanson, car toutes ses pièces contiennent non-seulement des couplets et des ariettes, mais de charmantes Chansons qui ne perdent rien à être détachées des scènes qu'elles embellissaient. Cette Comédie et la suite que Favart lui donna l'année d'après, en contiennent de charmantes, parmi lesquelles on distingue : Ainsi doit être un petit-maître, Le Lendemain, et Chansons, chansons, la Leçon d'une Mère à sa Fille, donnée dans notre 50e livraison, et Le Relantamplan, que nos lecteurs vont juger. Dans ce temps là on faisait des Comédies où il y avait des vaudevilles, maintenant on fait des Vaudevilles où il n'y a pas de couplets.

DU MERSAN.

Les Recueils de Chansons ne contiennent que les couplets que nous avons fait graver ; mais nous ne voulons pas priver nos lecteurs des trois suivants, qui sont dans la pièce de Favart :

Un Barbier.

A la besogne je m'apprête,
Et mon rasoir aura le fil,
Aux ennemis j' lav'rai la tête ;
A savonner je suis subtil.
Tout aussi sûr qu'un Roi de Garbe,
En arrivant au régiment,
Reli, relan,
Je veux à tous faire la barbe,
Relantamplan, tambour battant.

Un Soldat.

Lorsque la guerre diminue
Le nombre des soldats d' Cypris,
A l'Opéra faites recue,
Jeunes coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez sans peine
L'homme de robe et le traitant :
Reli, relan,
Relantamplan, on vous les mène
Relantamplan, tambour battant.

Hussards d'amour, votre milice
A, comme nous, l'esprit grivois ;
A peine est-on dans le service,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits.
Adroite et prompte à l'exercice,
Fille s'instruit en un instant,
Reli, relan,
Dès quatorze ans, la plus novice,
Mène un galant, tambour battant.

LE DÉPART DU CONSCRIT

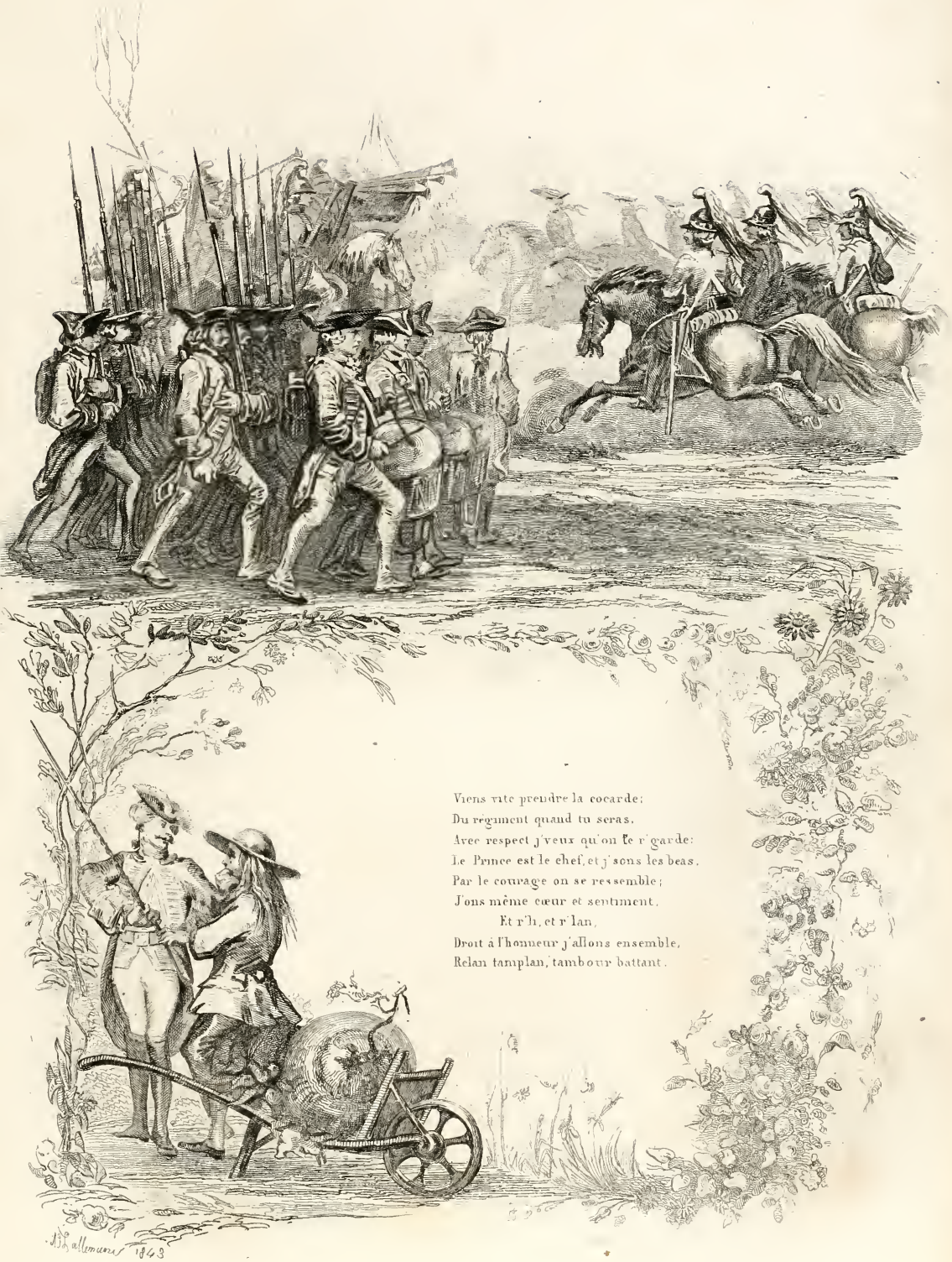
Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille huit cent dix; *Bis*
Faut quitter le Languedo'
Le Languedo, le Languedo
Oh!
Faut quitter le Languedo'
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets, *Bis*
Ils nous font tiré z-au sort.
Tiré z-au sort, tiré z-au sort,
Ort;
Ils nous font tiré z-au sort,
Pour nous conduir' z'à la mort.

Adieu donc chers parents,
N'oubliez pas votre enfant, *Bis*
Criv'z-le de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps
En:
Criv'z-le de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.

Nos officiers dans la bataille
Sont pêle-mêle avec nous tous :
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général, fut-il un Prince,
Des grenadiers se met au rang.
Et r'lh, et r'lan,
Fond sur l's'ennemis et, vous les rince ;
Relan tamplan, tambour battant.

Vaillant et fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis ;
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis ;
Servir le Roi, servir les Dames,
Voilà l'esprit du Régiment.
Et r'lh, et r'lan,
Nos grenadiers sont bonne lames,
Et vont toujours tambour battant.



Viens vite prendre la cocarde;
Du régiment quand tu seras,
Avec respect j'veux qu'on te r'garde:
Le Prince est le chef, et j'sons les bras.
Par le courage on se ressemble;
J'ons même cœur et sentiment,
Et r'li, et r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Relan tamplan, tambour battant.

A. St. allemand 1843

LE DÉPART DU GRENADIER

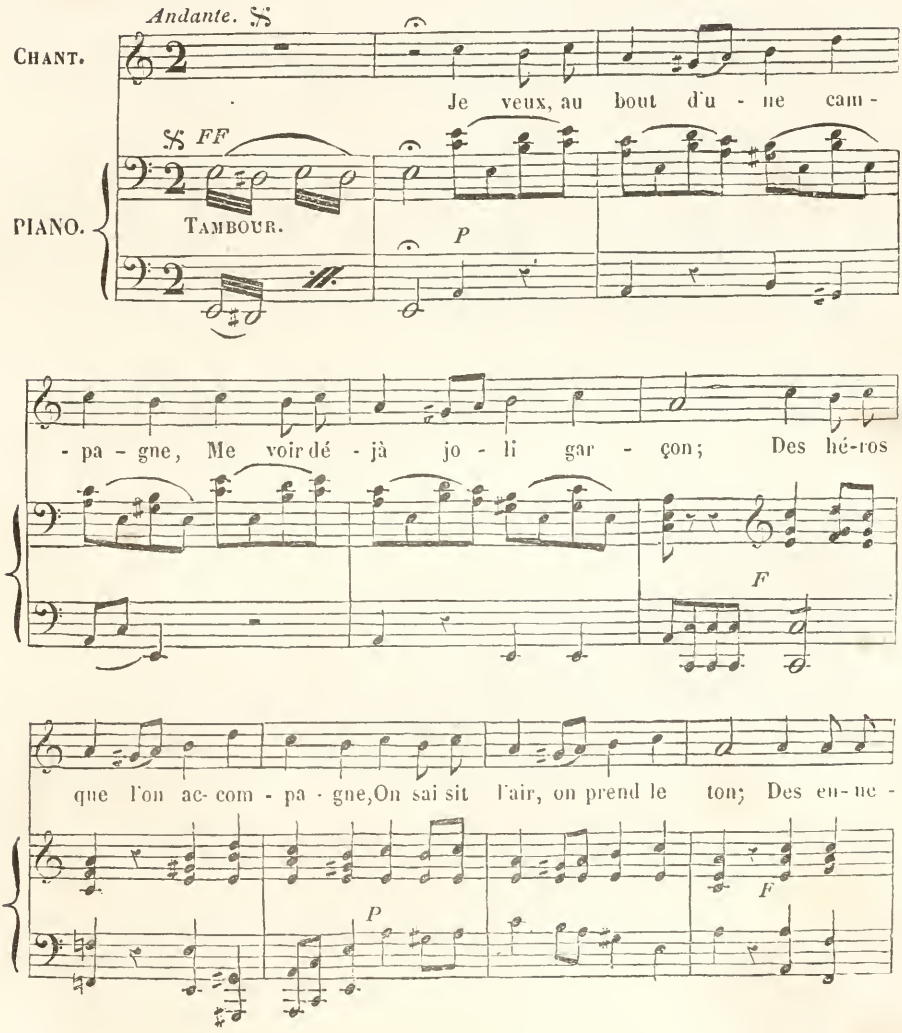
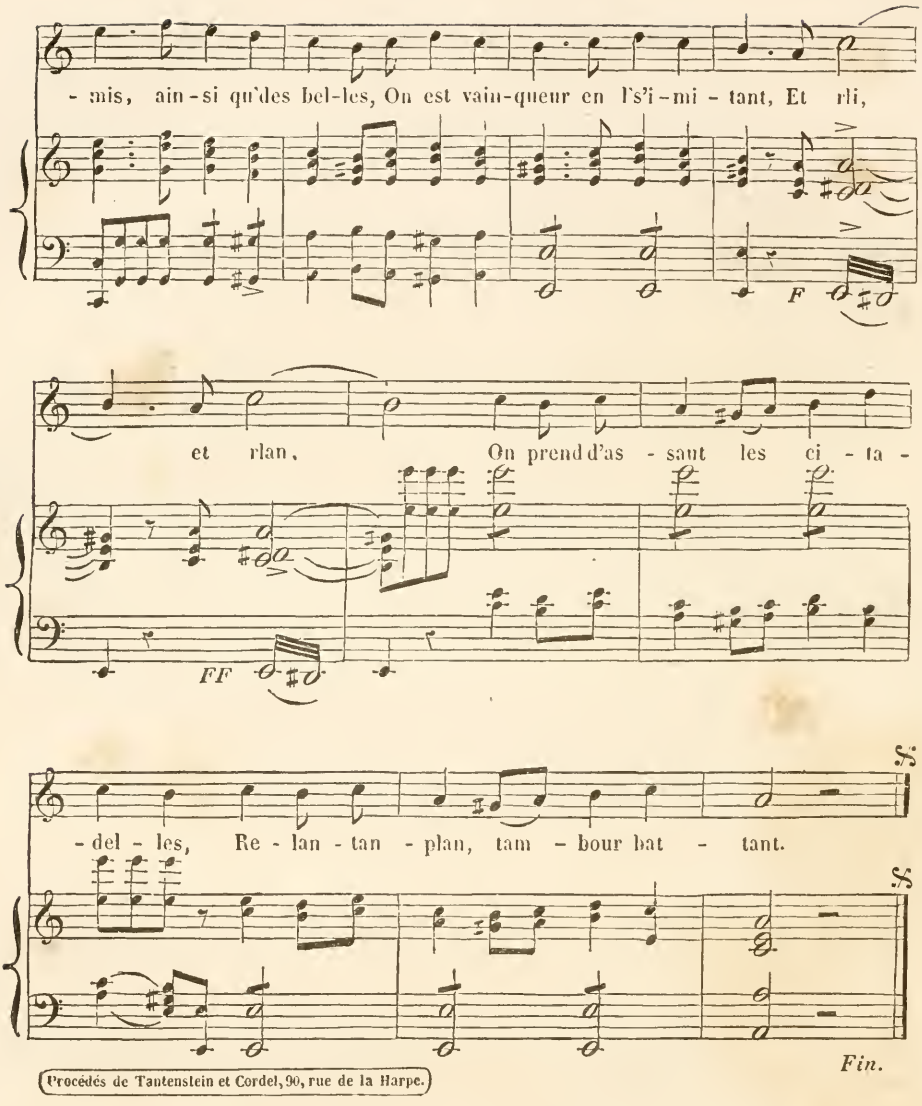
Guernadier que tu m'affliges
En m'appeurnant ton départ,
Va dire à ton Capitaine,
Qu'il te laisse en nos cantons
Que j'en serai
Bien aise, contente, ravie,
De t'y voir en garnison.

Ma Fanchon, sois en ben sure,
Je ne t'oublierai jamais;
C'est ton amant qui te l'jure
Et crois bien qu'il n'aura pas
Le cœur assez capable,
Barbare, perfide,
D'oublier tous tes attraits.

- Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon, ta bonne amie;
Tiens, voila quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un pair de bas,
Sois moi toujours fidèle
Constant, sincère,
Je ne t'oublierai jamais.

Impr. de Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris

LE RELAINTAMPLAIN TAMBOUR BATTAINT



Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

FANFAN LA TULIPE

PAROLES D'ÉMILE DEBRAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. FONTAINE ; 2e et 3e planche, par M. J. COLLIGNON,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

AIR : *Boira qui voudra, larirette.*

NOTICE.

Le pauvre Emile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants;
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.....

BÉRANGER.

Peu de chansons ont obtenu les honneurs d'une popularité égale à celle de **Fanfan la Tulipe**. Lors de son apparition, en 1819, elle passa rapidement des **guinguettes** où elle avait pris naissance, dans les rangs de l'armée qui l'accueillit avec enthousiasme, et bientôt elle pénétra, rayonnante, dans les salons, où les souvenirs de notre gloire trouvaient encore des échos. On assure même qu'elle fut souvent chantée par le duc de Berry qui en aimait surtout la musique. Enfin, pour que rien ne manquât à son triomphe, le théâtre de la **Gaité** en fit le sujet d'une charmante petite pièce qui eut une longue suite de représentations.

Ce n'est pas, cependant, que cette chanson fût regardée comme un chef-d'œuvre de purisme ou de poésie; son esprit de bon aloi autant que d'à-propos, sa franchise nationale et son originalité sans prétention, en avaient seuls déterminé le succès. Émile Debraux, qui en est l'auteur, se souciait peu d'observer les règles du langage et de la versification, bien qu'il eût fait d'assez bonnes études pour être correct. La nature lui avait donné le secret de parler au cœur et de s'en faire comprendre, il n'aspirait pas

à autre chose. Chansonnier du peuple, ce titre semblait suffire à son ambition. Il est mort sans avoir songé qu'il aurait pu être un poète remarquable.

En jetant sur la tombe d'Émile un adieu qui ressemble beaucoup à un brevet d'immortalité, Béranger a dit :

A tant d'esprit passez la négligence;
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Mais il est fort douteux pour nous que Debraux, placé dans une condition de fortune moins équivoque, se fût jamais plus sérieusement occupé de ses compositions. Une impérieuse habitude de produire était devenue sa première Muse; il traitait vingt sujets pour ne pas prendre le temps d'en choisir un; ses pensées étaient souvent jetées sans ordre sur le papier, et, lorsqu'il en avait formé un tout, quelque imparfait qu'il fût pour lui-même, il n'y retouchait plus.

Cependant, que de jolis refrains éclos sous la plume d'Émile Debraux, et combien on regrette en les parcourant, que leur auteur, plus convaincu de son mérite ou plus soigneux de sa réputation d'écrivain, ne se soit pas toujours conformé aux exigences de l'art en suivant l'exemple du grand maître dont il était le contemporain et l'admirateur enthousiaste!

La circonstance est le meilleur aliment de la Chanson, telle que la comprenait Debraux, et il savait l'exploiter avec autant de talent que de bonheur. *Lanlan la Tulipe*, cette chaleureuse expression des sentiments guerriers qui agitaient la France à l'époque où la queue de l'invasion se traînait encore à nos portes, aurait probablement fait moins de bruit quelques années plus tard. L'intérêt qui se rattache aux plus grandes choses se prescrit vite; mais celles que célébrait la Chanson, deux cent mille braves, à peine dépouillés de leur vieil uniforme, venaient d'en être témoins. L'*Histoire de Lanlan la Tulipe* était la leur, rien n'y manquait, pas même l'épilogue :

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier.....

La chanson d'Émile Debraux est peut-être encore de notre temps. C'est la Victoire au repos, mais toujours prête à marcher au premier signal. Les soldats d'autrefois la chantent comme ils raconteraient un épisode de leur vie, et ceux d'aujourd'hui comme une fiction de leur état.

CHARLES LE PAGE,
Ancien ami et collaborateur de Debraux.

FANFAN LA TULIPE

Comme l'mari d'notre mére
Doit toujours s'appeler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa;
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sans d'ssus d'ssous
J'te dirai ma foi
Qui g'ma plus pour toi
Rien chez nous,
V'là cinq sous
Et décampe
En avant,
Fanfan la Tulipe
Oui mill' nom d'un' pipe
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange
Mais l'lend'main
Je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa
Qui me proposa....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange!
En avant, etc

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers;
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu, me dis-je alors tout bas!
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu,
Quoi mill' ventrebleu!
Devant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'deshonore!
En avant, etc

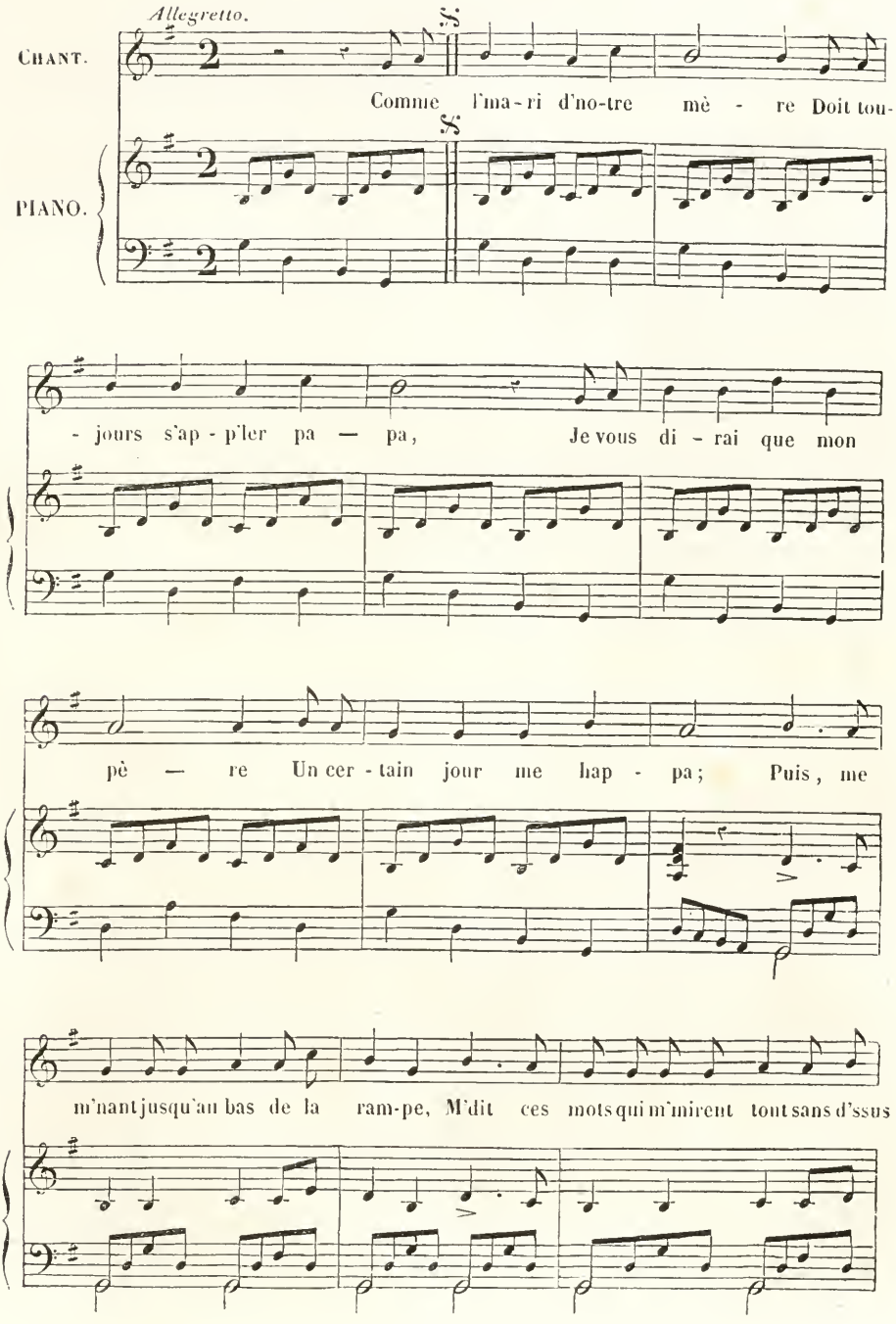
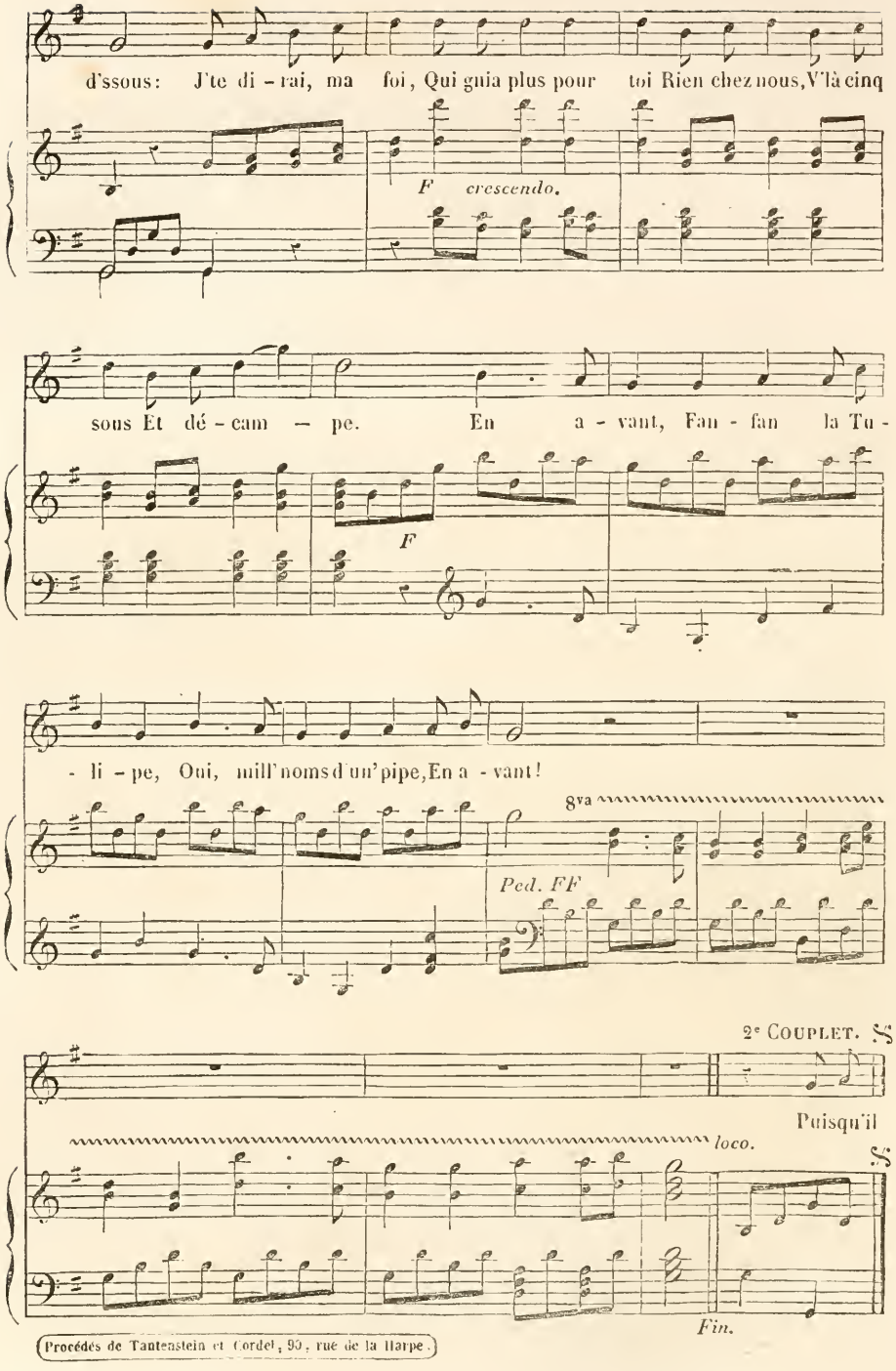
Vingt ans soldat vaill'que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ d'bataille
J'nai jamais connu d'ennemis.
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours
Voler à leur secours.
P't'et c'que j'fais pour eux,
Les malheureux
I' f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère!
En avant, etc

A plus d'un' gentill' friponne
Mainte fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne,
C'est vraiment l'chemin l'plus court.
Et j'disais quand un' fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada:
N'tremblons pas pour ça
Ces vertus là
Tôt ou tard,
Finiss'nt par
S'laisser faire!
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parens doit toujours être l'appui;
Si j'n'avais eu qu' lui,
J's'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon père!
En avant, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille,
Si le Roi m'app'lait dans les combats:
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrirais
J'suis français,
Qui touch' mouille!
En avant,
Fanfan la Tulipe
Oui mill'nom d'un pipe
En avant.

FANFAN LA TULIPE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Impr. DONDEY-DUPRÉ, 46, rue Saint-Louis, au Marais.

TABLEAU

DE

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN

PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. NARGEOT ; 2e et 3e planche, par M. TORLET,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Que de tableaux on a faits de cette grande capitale de la France et de la civilisation ! Sous combien d'aspects, en effet, on peut la peindre ! Mercier, ce bizarre écrivain, ou plutôt fabricateur d'écrits en tout genre, qui se donnait tant de peine pour singer l'originalité, fut le premier qui entreprit ce portrait en grand. Jusque-là, on s'était borné à en décrire les monuments et les édifices ; il voulut en retracer aussi les usages et les mœurs. Son Tableau de Paris ne manquait point, dans quelques parties, d'observation et de vérité ; mais un philosophisme frondeur et bavard, un manque presque total de vues saines et élevées, condamnaient cette œuvre à la médiocrité. Son style, sans correction et sans couleur, acheva de la vouer à l'oubli. Aussi n'en reste-t-il guère aujourd'hui dans nos souvenirs que cet arrêt porté sur elle par un ingénieux critique : "Livre pensé dans la rue et écrit sur la borne !"

Mercier, toutefois, se crut, d'après cette ébauche, promu en quelque sorte à l'emploi de peintre officiel et permanent de notre capitale. En 1796, il en recommençait le tableau sous le titre du Nouveau Paris ; mais cette fois ce fut pis encore. Outre ses divagations personnelles, il y entassa les doctrines et rêveries politiques de l'époque : ce qui en rendit la lecture dès lors très fastidieuse, et aujourd'hui à peu près impossible.

Au temps où il avait entrepris son premier travail, c'était tenter une espèce de voyage de découvertes dans cette cité-monde. Il en avait laissé beaucoup à faire à ses successeurs, et vingt années de révolutions

les avaient multipliées pour eux. Aussi un assez grand nombre d'observateurs se lancerent dans cette carrière, avec plus ou moins de succès. Salgues, Gallois, Saint-Victor, Dulaure, etc., y consacrèrent tour à tour leurs pinceaux. Ajoutons que, pour justifier un adage de nos jours :

Tout s'entreprend par compagnie.

La capitale a également fourni le sujet de deux ouvrages assez volumineux, éclos de l'association de divers écrivains, le Livre des Cent-Un, et le Nouveau Tableau de Paris.

Paris a aussi inspiré, comme on sait, des compositions moins graves; ainsi le spirituel Ermite de la Chaussée-d'Antin en crayonna, sous l'Empire, avec une légèreté railleuse les mœurs et les ridicules, et Picard voulut en transporter sur le théâtre le panorama critique; mais il fut moins heureux avec la Grande Ville qu'avec la Petite.

Depuis longtemps la Poésie avait aussi trouvé des couleurs sur sa palette pour retracer au moins quelques traits de la physionomie de cette vaste cité, et la verve satyrique de Boileau en avait dépeint les embarras, qui, de nos jours, auraient fourni un ample supplément à ses descriptions. Désaugiers ne voulut pas que la Chanson fût déshéritée dans ce partage; il saisit, pour faire poser Paris devant lui, l'instant où le portrait devait être et rester le plus vrai, cinq heures du matin, moment où n'ayant point encore fait sa toilette, Paris s'offrait à lui

. . . . . dans le simple appareil
D'une cité qui vient d'échapper au sommeil.

Grace à cet habile choix, ce tableau a conservé, après un demi-siècle, toute sa fraîcheur, tout son coloris. Son exécution finie l'a rendu il est vrai l'un des chefs-d'œuvre de son auteur. Là ne brille pas seulement sa vive et franche gaîté; observation fine, critique maligne, morale enjouée, tout s'y trouve réuni et disposé avec un art qui a tout le charme du naturel.

Dans cette production, Désaugiers s'imposa en outre la tâche et mérita le prix de la difficulté vaincue par le choix de son rhythme. Sur la contredanse du Ballet de la Rosière, de Gardel aîné, il fit courir pour ainsi dire une foule de vers rapides, courts et légers, de rimes redoublées, qui constituent ce qu'on appelle chez nous le couplet de facture. C'est un mérite de plus, quand il n'a rien coûté au sens, au goût et à la vérité; et, à tous ces titres, cette jolie miniature restera l'un des ornements de notre Musée lyrique.

OURRY, membre du Caveau moderne.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN

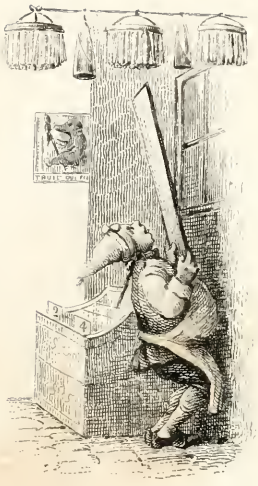
(entrée de hiver.)

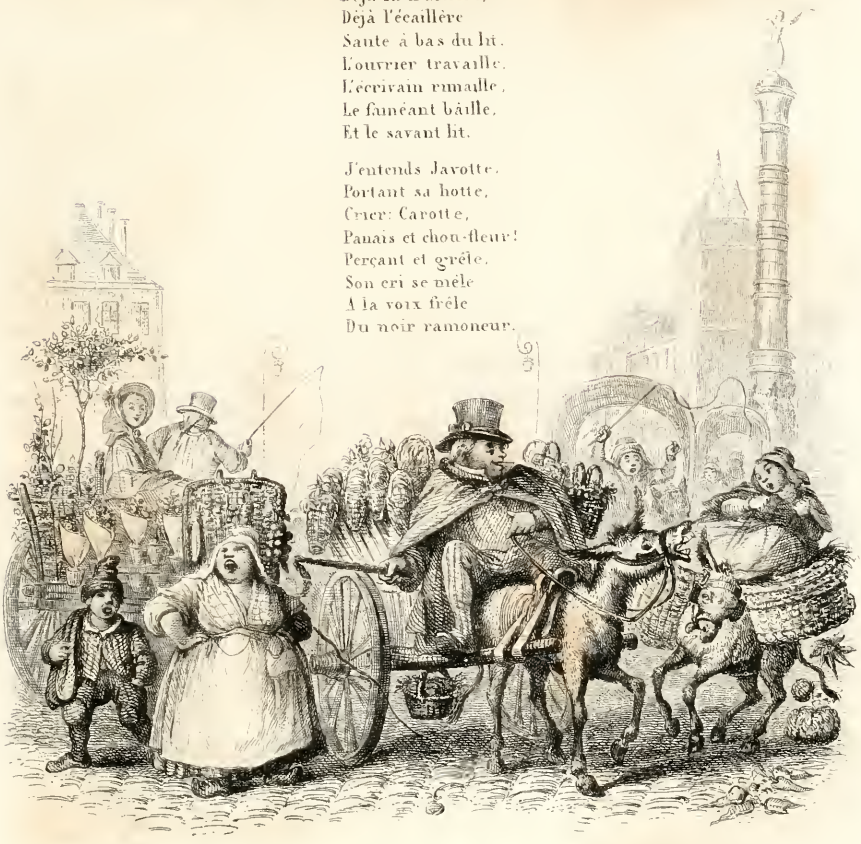
L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent:
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou-fleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.



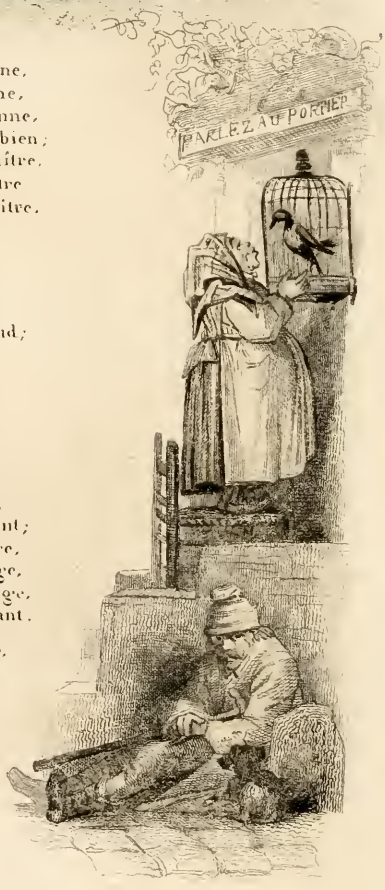


L'huissier carillonne,
Attend, jure, sonne,
Ressomme, et la bonne,
Qui l'entend trop bien;
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence;
On chante, danse,
Joue, *et cætera*...
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.



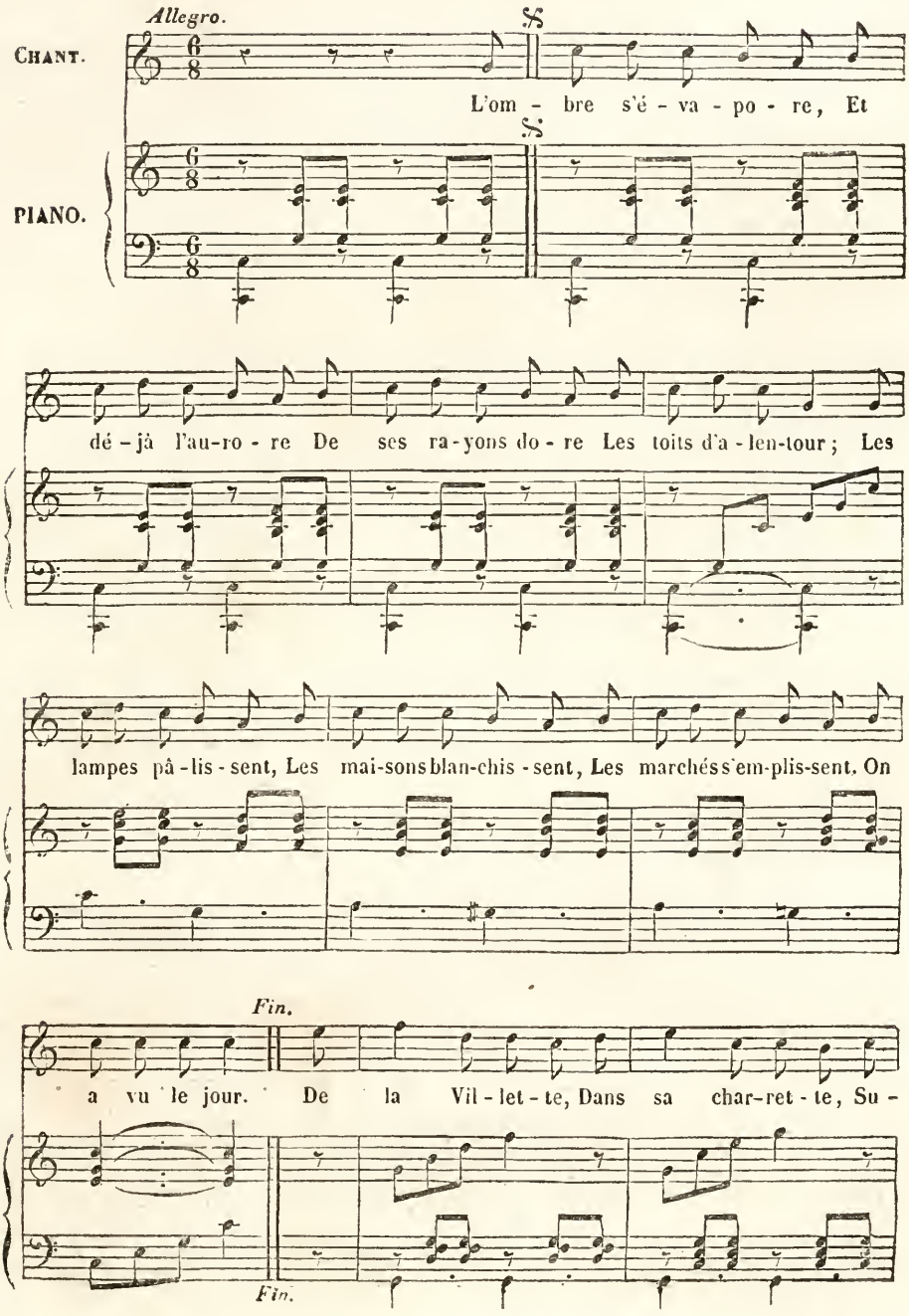
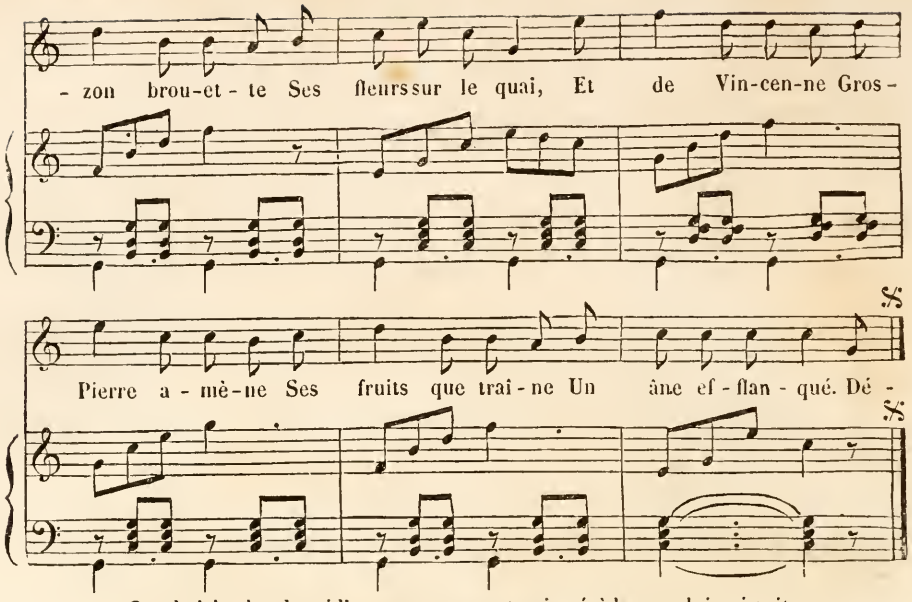
Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint dailer au bain.

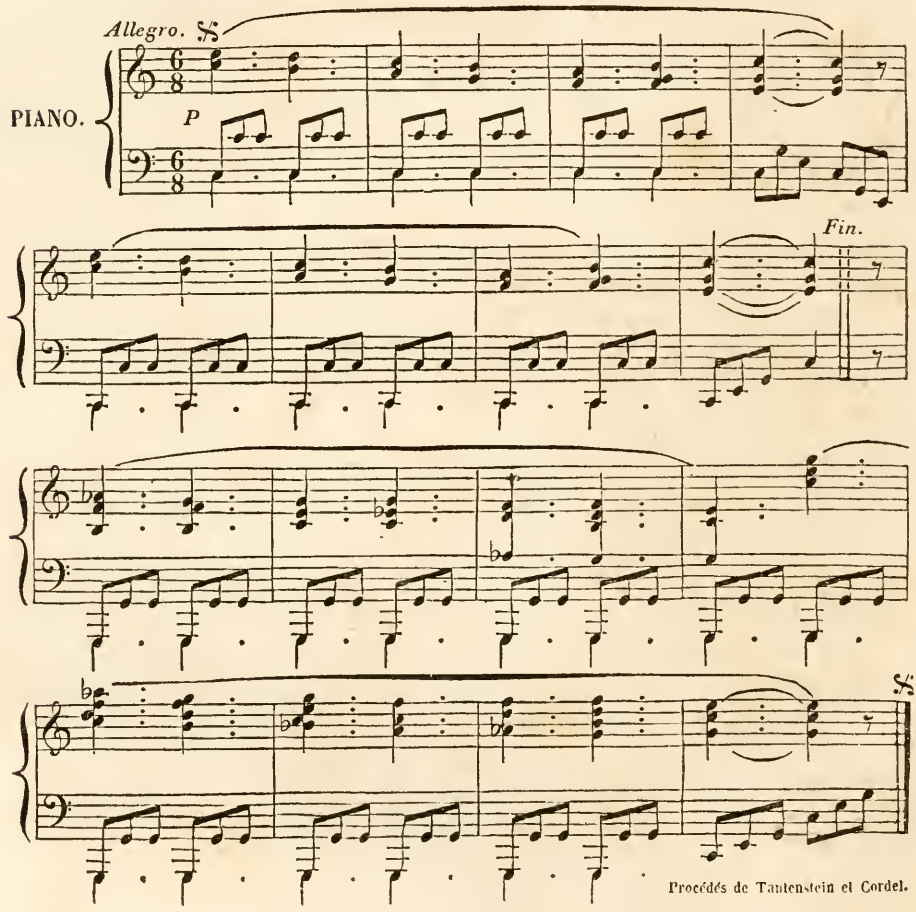
Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue
Moulue et fendue;
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



On choisira à volonté l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.

Procédés de Tautenstein et Cordel.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

TABLEAU

DE

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR,

PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. DANOIS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

DÉSAUGIERS, après avoir tracé la peinture de Paris à cinq heures du Matin, voulut faire un pendant à son tableau, et esquissa Paris à cinq heures du Soir. Je dis esquissa, car quel pinceau pourrait rendre complètement la physionomie de l'immense capitale, à cette heure où commencent tant de scènes dramatiques et bouffonnes, tant d'orgies et de mystères lugubres, tant de misères et de brillantes folies. Et surtout comment circonscrire ce qui ferait le sujet d'un vaste poème, dans le cadre étroit d'une Chanson.

Si l'auteur voulait prendre le ton de la satire, il lui fallait lutter avec Boileau et avec Voltaire. Tout le monde sait par cœur cette philippique qui commence par ces vers:

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?

Ce sont les embarras de la rue que Boileau a dépeints. Les scènes d'intérieur ont été retracées de la manière la plus piquante dans la pièce de Voltaire où il fait le tableau d'un salon de son époque:

Après dîner, l'indolente Elpcère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.

Le Chansonnier dans une revue rapide et générale aiguise un trait, moins acéré peut être, mais d'une

philosophie plus gaie et plus rieuse; car ce qui distingue Désaugiers des faiseurs de chansons qui remplissent leurs couplets de banalités, et qui amènent tant bien que mal un refrain vulgaire, c'est qu'il pense souvent en philosophe et écrit en poète.

Le gai Désaugiers, avec son extérieur joyeux, était un homme mélancolique. Épanoui dans la société, son ame était rêveuse dans la solitude. Bouffon en apparence, boute-en-train à table, il était au fond épicurien, dans l'acception que l'on doit donner à ce mot. Epicurien à la façon de Chaulieu et de Saint-Evremond.

Désaugiers avait fait d'excellentes études, il était nourri des meilleurs modèles, et quand il s'élevait, il était à leur hauteur, autant que le lui permettait le genre auquel il avait voué sa muse. Il chante son refrain **Il faut rire**, ou **il faut boire**, comme Horace disait: **Nunc est bibendum.**

La Chanson de l'**Epicurien** est le code philosophique d'un homme dont le cœur est sensible; et plusieurs Romances, où Désaugiers a laissé tomber ses pensées mélancoliques, respirent une grace touchante. Tant il est vrai que malgré soi, l'homme se peint toujours dans un coin de ses écrits.

Marc-Antoine Désaugiers, né à Fréjus en 1772, reçut bien jeune encore les leçons du malheur. C'est à cette école que les ames se trempent fortement; la sienne résista aux plus rudes épreuves. Il raconte lui-même dans la préface de son premier recueil de chansons, comment la gaité le soutint dans les circonstances les plus pénibles, au milieu des horreurs de l'insurrection de Saint-Domingue, au moment où, condamné par un conseil de guerre, et les yeux déjà couverts d'un bandeau, il allait recevoir le coup fatal, lorsque par miracle il fut soustrait à la mort. Il appelle gaité ce qui était le courage de la résignation!

Il revoit sa patrie, et le goût de la poésie et du théâtre qui est si rarement la route de la fortune, l'entraîne par ces jouissances qui ne sont connues que de ceux qui aiment les lettres pour elles-mêmes. Il s'essaye dans ces petits spectacles où l'on retirait de ses pièces un gain bien léger, à cette époque où les théâtres supérieurs offraient eux-mêmes aux auteurs d'assez faibles ressources. Il voyage avec quelques amis, et leur bourse légère étant épuisée, ils se font acteurs de circonstance. Leur talent ne répondant pas à leur bonne volonté, ils fuyent la scène ingrate qui ne les nourrissait pas, et laissent jusqu'à leurs vêtements pour gages.

Mais de retour à Paris, Désaugiers parvient enfin à faire connaître son esprit, et bientôt son talent et son caractère lui assurent une position.

Dès lors, il marche de succès en succès. Sa verve s'anime, il chante, il est partout reçu, accueilli, fêté. Ses jours s'écoulent dans la joie, on l'applaudit au théâtre, on l'applaudit dans les banquets, où ses Chansons, chantées par lui, avaient un double attrait, car il les chantait aussi bien qu'il les faisait.

Le **Caveau Moderne** nomme son président, celui qui avait hérité de l'esprit de Collé, de la gaité de Vadé, et du sel de l'anard. Le **Théâtre du Vaudeville** choisit pour directeur l'émule des Piis et des Barré.

Mais Désaugiers n'économisait ni ses forces ni son esprit, il abrégea sa carrière en la remplissant trop. Il n'avait que cinquante-cinq ans, lorsque sa santé robuste chancela sous les rudes assauts qu'il lui faisait soutenir. Un lit de douleurs fut le dernier asyle de sa gaité. L'esprit lutta en vain contre le corps épuisé. Il fit en riant son épitaphe, et ses amis la lurent en pleurant.

Le 9 août 1827, Désaugiers ne chantait plus.

DU MERSAN.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR

Paroles de Desaugiers

En tous lieux la foule
Par torrens s'écoule;
L'un court, l'autre roule;
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent;
Les diners se pressent,
Les tables se dressent;
Il est bientôt nuit.

   Là, je devine
   Poularde fine.
   Et bécassine,
Et dindon truffé;
   Plus loin je hume
   Salé, légume,
   Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas;
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paira pas.

Plus loin, qu'entends-je?
   Quel bruit étrange
   Et quel mélange
De tons et de voix!
   Chants de tendresse,
   Cris d'allégresse,
   Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent;
Les teints refleurissent;
Les cafés s'emplissent;
Et trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas diné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume;
Et de crier tous :
" Garçons, ma glace!
- Ma demi-tasse!...
- Monsieur, de grâce,
L'Impure après vous.

Les journaux se lisent;
Les liqueurs s'épuisent;
Les jeux s'organisent;
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La Tragédie,
La Comédie,
La Parodie,
Les escamoteurs,
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent;
Les lustres scintillent;
Les magasins brillent;
Et l'air agaçant
La jeune marchande
Provoque, affriande
Et de l'œil commande
L'emplette aux passans.

Des gens sans nombre
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins.
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.

Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Elevant la face,
Et cloués sur place,
Devant un Paillasse
S'amusent *gratis*.

La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de *Lucquet;*
Et sa grand'mère
Chez la commère.
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent ...
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir!

"Saint-Jean, la Flèche,
Qu'on se dépêche
Notre calèche!
"Mon cabriolet!
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent,
Souvent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant;
Et d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.

Quel tintamarre!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

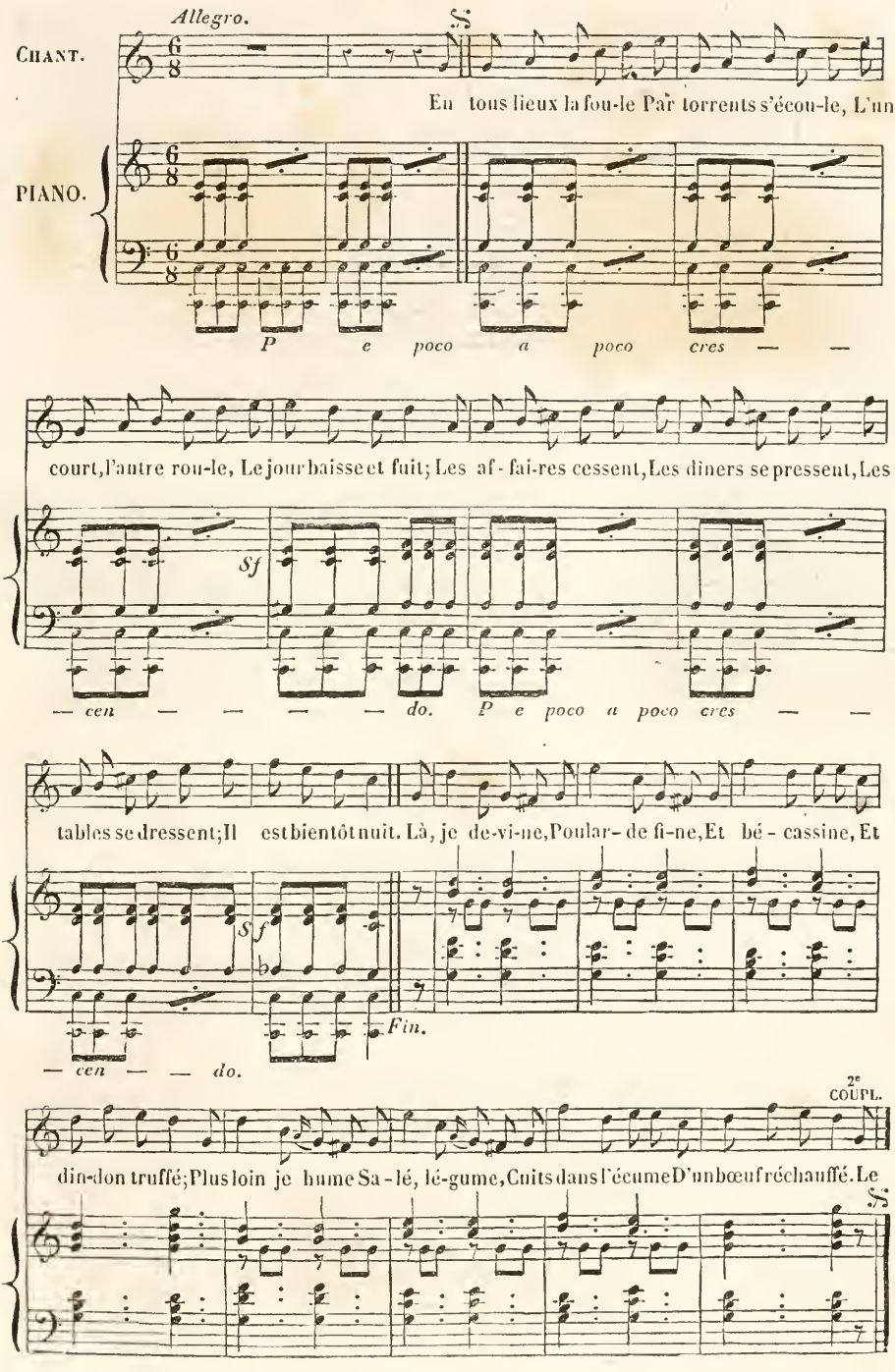
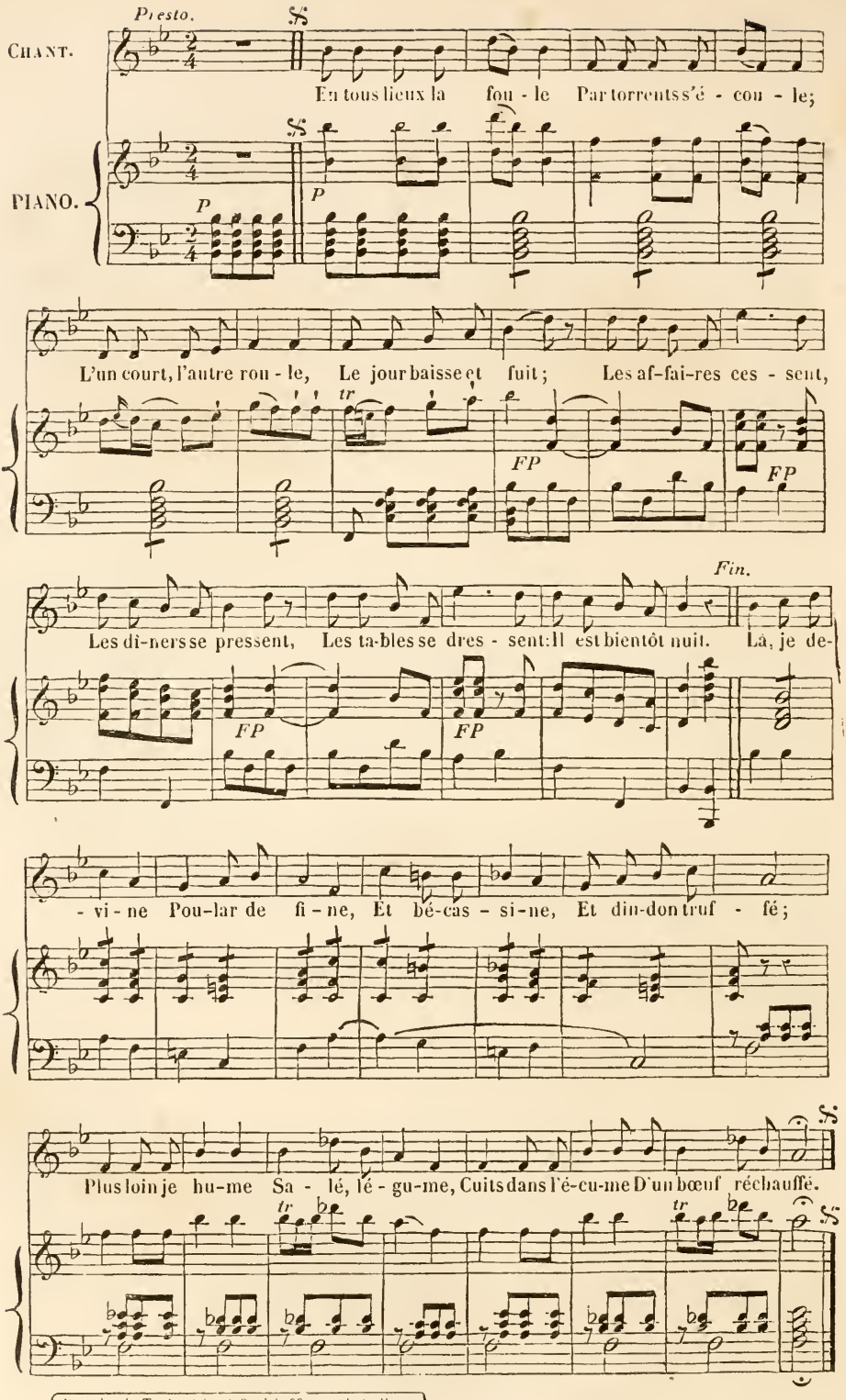
La sœur perd son frère,
La fille son père,
Le garçon sa mère
Qui perd son mari;
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce,
Et s'offre à la place
De l'époux chéri.

Plus loin des belles
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage,
Gentil corsage ...
Mais je suis sage...
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique,
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert

Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant...
Un long *qui vive*?
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles inégales,
M'éclairent encor.
Leur feu m'abandonne
L'ombre m'environne;
Le vent seul résonne,
Silence! tout dort.

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR

Procedes de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

L'ÉLOGE DU VIN,

COUPLETS DE LA PIÈCE DE LANTARA,

Musique de Doche père.

L'ÉLOGE DE L'EAU,

PAR ARMAND GOUFFÉ.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. C. KOLB. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. GIRARDET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Lantara était né peintre, comme on naît poète. Il eut pour premier maître, le meilleur de tous, la nature, et dès son enfance, sans avoir pris d'autres leçons que celles de son inspiration, il retraçait sur les murailles et les portes du village où il était né, les paysages qui frappaient ses yeux. Un peintre de Versailles, passant dans ce village, voisin de Montargis, d'autres disent de Fontainebleau, fut frappé de ses dispositions, lui enseigna les principes de son art, et fut bientôt surpassé par son élève. L'éducation mûrit le talent et le dirige; mais le génie seul le place au-dessus de la sphère commune. Lantara ne voulut plus de maître que la nature, il lui voua ses couleurs, et sut particulièrement exprimer sur la toile les nuances des différentes heures du jour. Il fit admirer la perspective aérienne dans ses *levers du soleil*, qui ont toute la fraîcheur de l'aurore, dans ses *couchants* où le ciel prend une teinte mélancolique, dans ses *clairs de lune* dont les reflets argentins colorent les objets d'un éclat suave et doux. Il sentait si vivement, qu'on l'a vu pleurer d'admiration, en extase devant un coucher du soleil. Du talent et de la facilité devraient mettre un artiste sur la route de la fortune; mais le caractère est un tyran impérieux qui domine notre vie. La paresse et l'insouciance laissaient reposer les crayons et les pinceaux de Lantara, qui ne les prenait que quand le besoin l'y forçait; aussi vécut-il dans cette indigence qui justifiait le proverbe connu: **Gueux comme un peintre!**

Madame de Staël dit quelque part, en parlant de J.-J. Rousseau, qu'il avait traîné son génie dans des rapports trop subalternes. Non seulement les relations sociales sont utiles au talent pour le produire, mais encore elles l'élèvent et le soutiennent, elles lui donnent de la dignité. Lantara trouvait le bonheur dans d'obscures amitiés, où son indépendance était à l'aise. Il se confondait avec une foule d'artisans dont les goûts et les habitudes entretenaient son **laisser-aller**: et comme il était généreux, il payait son écot en nature, c'est à dire qu'il leur faisait présent de dessins ou de tableaux, que ceux-ci savaient fort bien vendre aux marchands qui les appréciaient. Des amateurs distingués cherchèrent en vain à le tirer de cette position indigne de lui. Le luxe et les plaisirs élégants semblaient éteindre son génie ennemi de toute contrainte; et il retournait à son obscurité. C'est à tort qu'on a représenté Lantara comme adonné au vin. On peut dire seulement que les plaisirs de la table étaient de ceux qu'il préférait; et comme à cette époque, le cabaret n'était pas même dédaigné par les grands seigneurs, comme les poètes, tels que Piron, Crébillon, Vadé, Collé, Panard, allaient au cabaret, un peintre pouvait bien y tenir des séances.

Mais Lantara n'était point ivrogne, il était **friand** comme un enfant. Il faisait un dessin pour une tourte

ou pour un gateau d'amandes. Le propriétaire de la maison où il occupait une petite chambre, rue du Chantre, le faisait travailler en lui promettant un bon dîner. Par ce moyen il arracha du pauvre peintre, une collection de tableaux dont il tira un prix considérable.

Le limonadier Dalbot, placé près du Louvre, obtint une belle suite de dessins de Lantara, avec les bavaroises et le café au lait, qu'il lui donnait pour déjeuner.

On dit que le perruquier de Lantara, assez drôle de corps, ainsi que les perruquiers de ce temps-là, le prêchait sur sa paresse, et que comme Lantara élevait des huppes, oiseaux qu'il aimait beaucoup, il le menaçait, s'il ne travaillait pas, de tordre le cou à ses huppes.

Lantara, de même que Claude-Lorrain auquel on l'a comparé, ne savait pas peindre les figures. Il avait fait pour un amateur, un paysage dans lequel se trouvait une église. Celui-ci n'y voyant pas de figures, crut qu'il les avait oubliées. *Elles sont à la messe*, dit Lantara. Eh bien, dit l'amateur, je prendrai le tableau quand elles en sortiront.

De l'indigence, Lantara en vint à la misère. Sa santé s'altéra, il ne voulut pas être à charge à des amis aussi peu fortunés que lui, et, pressé par le mal qui le consumait, il alla chercher un refuge à l'hospice de la Charité, où il avait déjà été une fois. C'était dans l'année 1778, remarquable par la mort de plusieurs hommes célèbres. Voltaire, J.-J. Rousseau, Lekain, Linné, moururent cette même année, il en augmenta le nécrologe. Le 22 décembre, il entrait à la Charité à midi, et à six heures du soir, il avait cessé de vivre.

La biographie Michaud le fait mourir à 33 ans: M. Alexandre Lenoir, qui l'a connu, dit qu'il pouvait avoir 67 ou 68 ans.

La pièce intitulée **Lantara**, jouée en 1800, et dont nos couplets sont tirés, fut le fruit de l'association des trois auteurs qui exploitaient habituellement le théâtre du Vaudeville, Barré, Radet et Desfontaines. Ils admirent cette fois à leur collaboration, Picard, le joyeux comique, qui probablement avait composé la pièce à laquelle leurs couplets donnèrent un passeport. Picard qui à cette époque était dans un interrègne de direction, essaya momentanément la scène du vaudeville, et la pièce réussit beaucoup. Quant au personnage, il n'était pas tracé d'après nature: mais il était assez théâtral. Joly, qui jouait le rôle de Lantara était un des acteurs qui ont le mieux rempli les rôles d'ivrognes avec toutes leurs nuances. Dans ce rôle, il avait une ivresse d'artiste, presque noble, et sentant son enthousiasme. Il joua tout le rôle avec distinction ; sa tenue y était si remarquable, que Carle Vernet n'a pas dédaigné d'employer son crayon à retracer le portrait et le costume du comédien. Joly, qui avait une extrême adresse et beaucoup de facilité pour exécuter tout ce qu'il entreprenait, s'était fait remarquer dans une scène de la pièce, où il dessinait sur son genou, un groupe de deux amants (quoique Lantara ne dessinât point la figure). Il le dessinait réellement en scène, avec beaucoup de promptitude, et souvent des amateurs se disputèrent ce croquis, comme une curiosité à la possession de laquelle ils mettaient du prix.

Joly contribua aussi à la vogue des couplets

Ah! que de chagrins dans la vie,

L'air de Doche, sur ces couplets, est un de ceux qui ont été les plus populaires, et presque tous ceux qu'il a composés l'ont été. Doche fut l'auteur le plus fécond et le plus gracieux de son genre ; on peut le surnommer le Grétry du Vaudeville.

La Chanson bachique de l'**Eloge de l'Eau** ne demande aucun commentaire: C'est une des nombreuses et spirituelles productions de M. ARMAND GOUFFÉ, l'un des chansonniers les plus distingués du **Caveau Moderne**, et de plus, auteur d'une grande quantité de jolis Vaudevilles. On doit regretter qu'il ait cessé d'écrire et de chanter lorsque tout le monde le chante encore. Nous reviendrons sur cet auteur lorsque nous publierons sa Chanson qui a eu tant de vogue: **Plus on est de fous, plus on rit.**

DU MERSAN.

LANTARA

Ah ! que de chagrins dans ma vie,
Combien de tribulations;
Dans mon art en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections, *Bis*
Viens m'arracher à la misantropie,
Jus precieux, baume divin,
Oui c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain. *Bis*

A jeun je suis trop philosophe
Le monde me fait peine à voir;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir; *Bis*
Mais quand j'ai bu tout change de figure,
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime tout le genre humain. *Bis*

ELOGE DE L'EAU [1]

Il pleut, il pleut enfin!
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée,
Par ce bienfait divin!
De l'Eau chantons la gloire:
On la méprise en vain
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en convriens,
Que Dieu fit le déluge.
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens
Du déluge, l'histoire,
Fait naître le raisin:
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

[1]

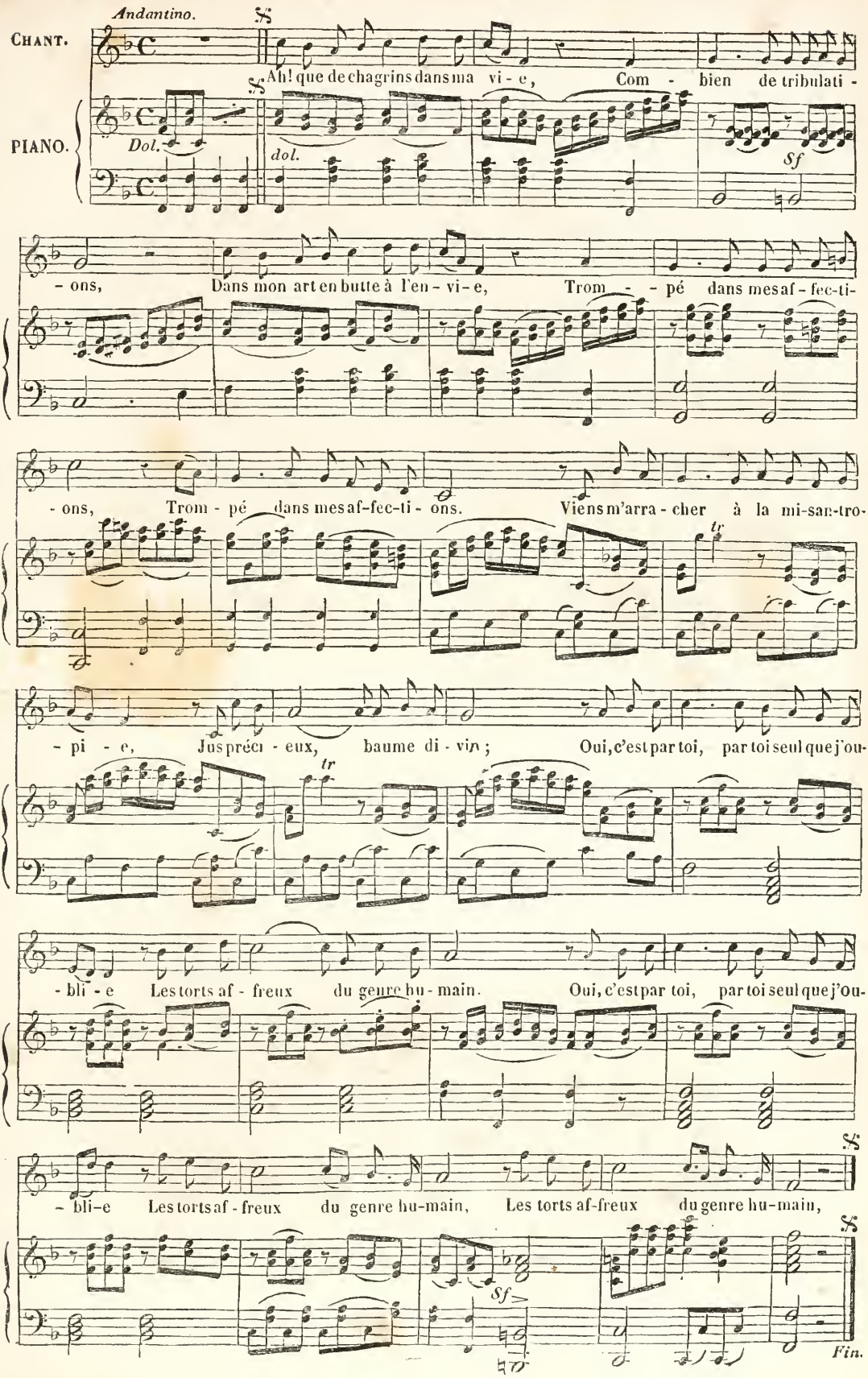
Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte
Presque devant ma porte
Des vins de tous pays:
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein!
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

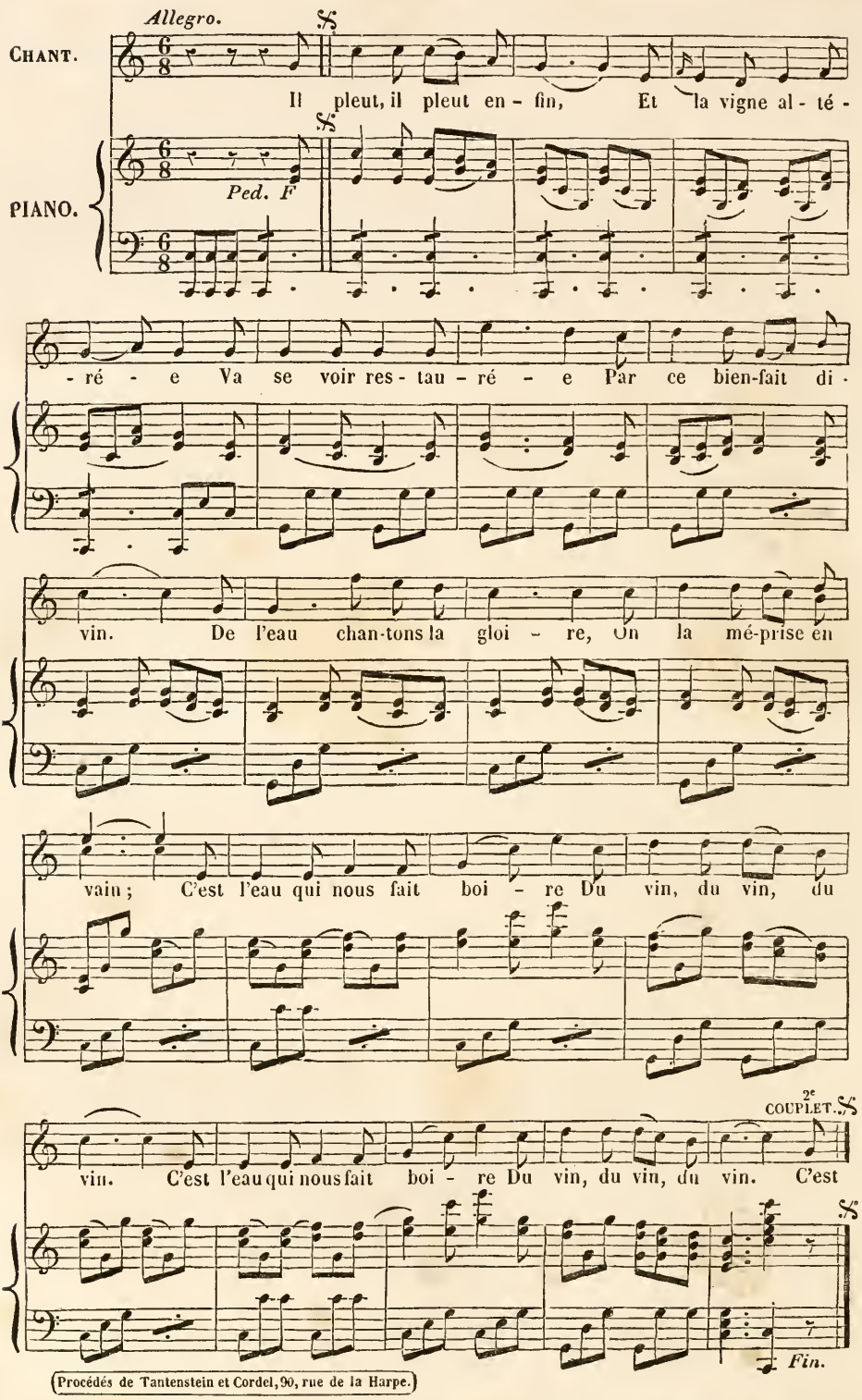
Par un temps sec et beau
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau;
Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin
C'est l'eau qui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette.
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau,
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais a vous chanter l'eau,
Je sens que je m'altère,
Passez-moi vite un verre
Plein de jus du tonneau;
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain:
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

L'ÉLOGE DU VIN, Musique de Doche père, avec accomp. par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.



L'ÉLOGE DE L'EAU, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins 5.

LE CABARET.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

VERSEZ DONC, MES AMIS, VERSEZ.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR BRUNELLIÈRE. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Il faut contenter tous les goûts, plaire à chaque classe de lecteurs et de chanteurs, c'est ce qui nous a engagés à former une Livraison épicurienne, dont les refrains bacchiques animeront les desserts de quelques joyeuses réunions. Des trois Chansons que nous avons réunies, deux sont d'auteurs inconnus, quoiqu'elles soient restées dans la mémoire des amis de la gaité.

La Chanson : **Voulez-vous suivre un bon Conseil**, qui était surtout chantée par les militaires, est de M. Fabien Pillet, qui est aujourd'hui le vétéran, et peut-être le doyen de la Chanson. Elle date de l'époque où l'auteur était à l'armée, et elle parut vers la fin de 1792, dans les **Petites-Affiches** de Ducray-Dumesnil. Plusieurs compositeurs s'en emparèrent, entre autres Chardini, et Ladurner, auteur de l'opéra de **Wenzel**, dont M. Fabien Pillet avait fait les paroles; mais l'air avec lequel elle est devenue populaire, est celui de la **Ronde de Pierre-le-Grand**, musique de Grétry : c'est celui que nous avons fait graver.

La **Chanson du Buveur**, dont le refrain est **au cabaret**, parut au commencement du siècle, elle eut une vogue étonnante, quoique les paroles n'en soient pas de la plus grande élégance, et que le poète y fasse rimer **Pégase** avec **Parnasse**; mais elle est pleine de verve, et l'air eut le plus grand succès. On l'employa dans les Vaudevilles, dans les Sociétés chantantes; Rougemont fit sur cet air sa Chanson intitulée : **Le Roi du Cabaret** Cependant l'auteur de la Chanson et l'auteur de la Musique ont eu la modestie de ne pas mettre leurs noms sur la feuille musicale que publia l'éditeur Lemoine.

Même ignorance de notre part pour la franche et bonne Chanson : **Commençons la Semaine**; elle a une allure bourgeoise et sans façon, qui sent son bon vieux temps: mais si elle rime mal, on ne peut pas dire qu'elle n'a ni rime ni raison. Elle est une profession épicurienne d'un vrai sans-souci. Cette Chanson est beaucoup plus ancienne que les deux autres, puisqu'on y parle du Receveur des Tailles. **La Taille** était l'imposition levée au nom du Roi sur le peuple et les roturiers, elle ne fut abolie que sous le commencement du règne de Louis XVI, avec la Corvée et les Jurandes, sous le ministère de Turgot.

Lorsque l'Assemblée des Notables fut convoquée pour la seconde fois en 1788, elle donna lieu à plusieurs Épigrammes et à plusieurs Chansons, parmi lesquelles on doit remarquer la suivante, où il s'agit de la Taille. Elle est intitulée : **De la Banqueroute des Notables**, sur l'air **des Fraises** :

Un grand voulut prouver que
La France est dans Versaille :
Qu'il faut faire la banque-
route, et que le Tiers n'est que
Canaille (ter)

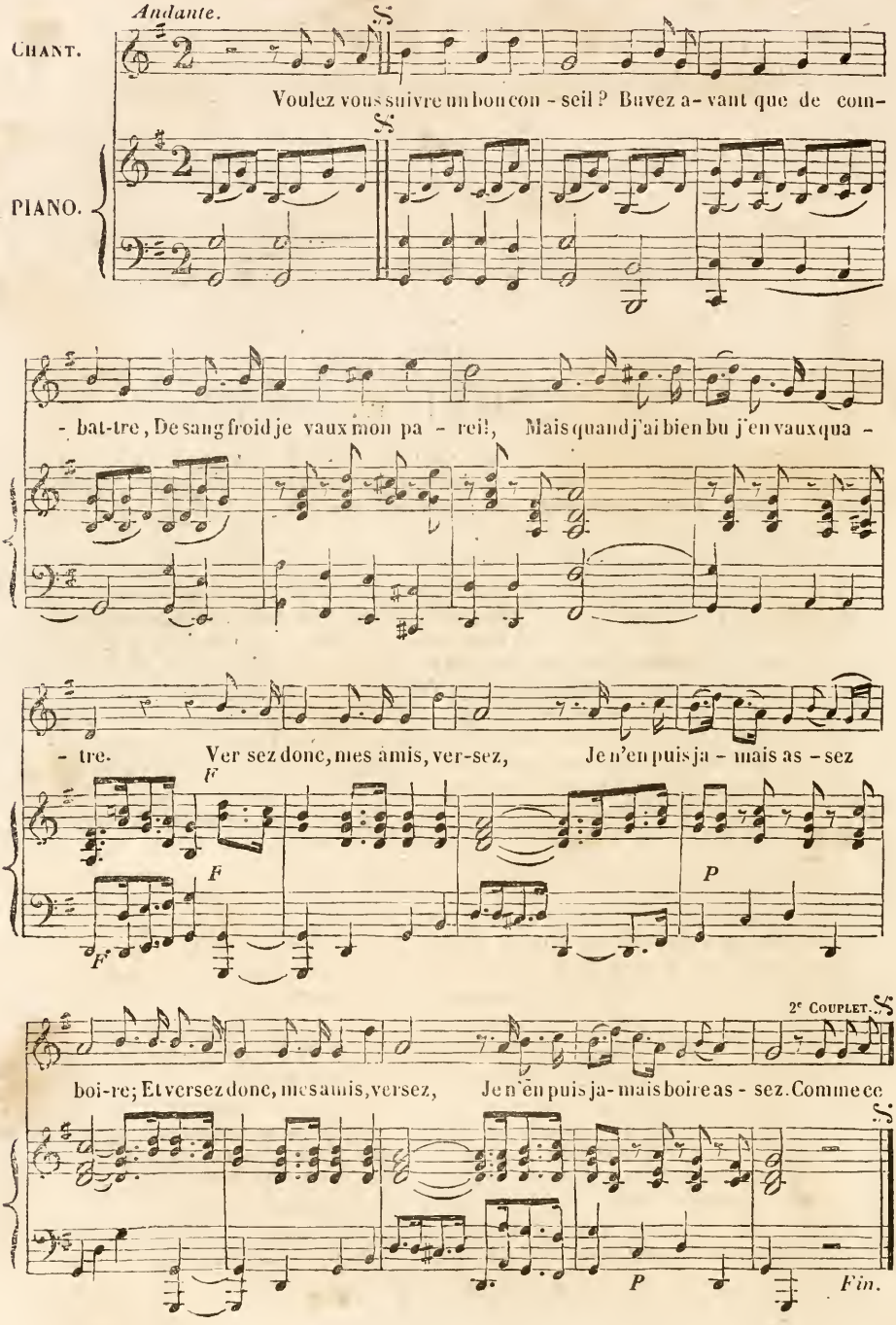
Monsieur rit et répliqua,
Si le Tiers est canaille;
Par fierté nous n'avons qu'à
Payer tout, pour lui, jusqu'à
La Taille. (ter)

Quant à notre Chanson, elle paraît avoir été faite sous Louis XV, et ne peut pas remonter plus haut que la fin du règne de Louis XIV, puisque l'on y parle de Barême, qui est mort en 1703.

Voilà donc encore deux Poètes et deux Musiciens sur les œuvres desquels nous devrons inscrire comme les anciens Romains : **Diis ignotis** (Aux Dieux inconnus)!

DU MERSAN.

VERSEZ DONC, MES AMIS, VERSEZ, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



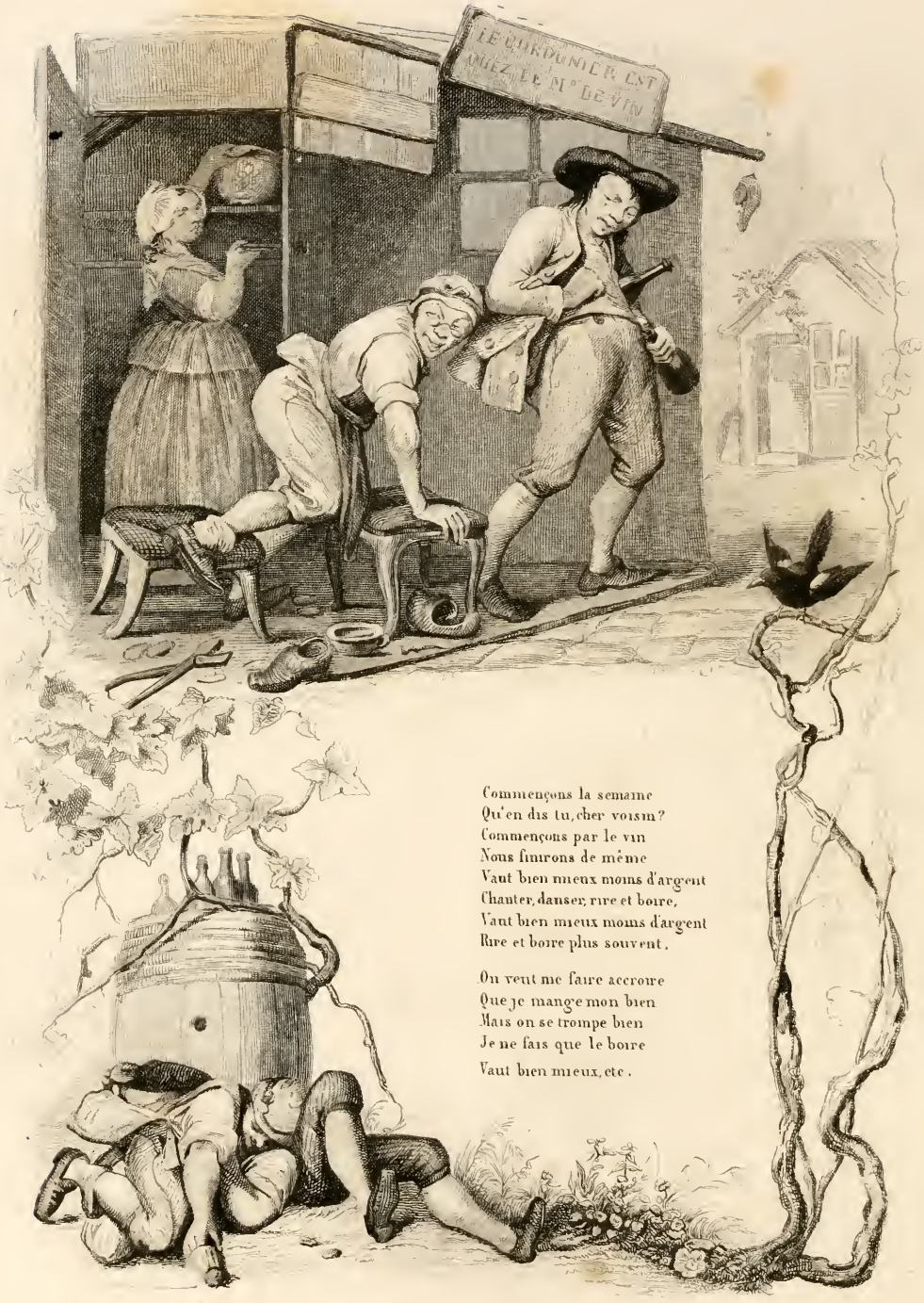
LE BUVEUR

A boire je passe ma vie,
Toujours dispos, toujours content;
La bouteille est ma bonne amie
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore
Du vin tel est l'heureux effet.
La nuit souvent me trouve encore
Me trouve encore au cabaret *bis*

Si, frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin
Soudain on voit couler mes larmes.
Mais ce sont des larmes de vin.
Je bois, je bois à longue haleine.
Du vin tel est l'heureux effet.
Le malheureux n'a plus de peine
N'a plus de peine au cabaret. *bis*

Si j'étais maître de la terre
Tout homme serait vigneron;
Au Dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon cupidon.
Je ne quitterais plus sa mère.
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère
Oui de Cythère un cabaret. *bis*

Auteurs qui courez vers la gloire
Bien boire est le premier talent.
Bacchus au temple de mémoire
Obtient toujours le premier rang
Un tonneau voilà mon pégase
Ma lyre un large robinet.
Et je trouve le Mont Parnasse
Le Mont Parnasse au cabaret. *bis*



Commençons la semaine
Qu'en dis tu, cher voisin?
Commençons par le vin
Nous finirons de même
Vaut bien mieux moins d'argent
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux moins d'argent
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien
Mais on se trompe bien
Je ne fais que le boire
Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle
Dis lui pour l'appaiser
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle
Vaut bien mieux etc

Le receveur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit
Je me moque de lui
Je couche sur la paille
Vaut bien mieux etc

Au compte de Barême ?
Je n'aurai rien perdu
Je suis venu tout nu
Je m'en irai de même
Vaut bien mieux etc.

Providence divine
Qui veilles sur nos jours
Conserve nous toujours
La cave et la cuisine
Vaut bien mieux etc

Impr. de Chardon aîné et fils, 30 r Hautefeuille Paris

CHANSON MILITAIRE

Paroles de Fabien Pillet.

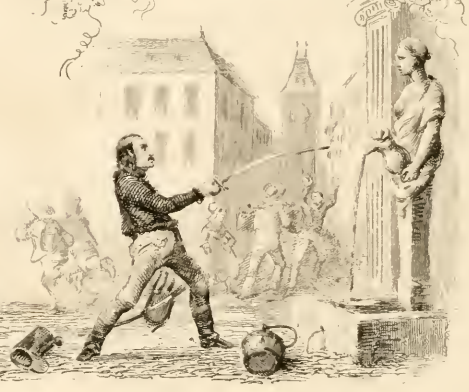
Voulez-vous suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre:
De sang-froid je vaux mon pareil,
Mais quand j'ai bien bu j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit!
Comme il vous change une personne!
Tel qui tremble s'il réfléchit
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc

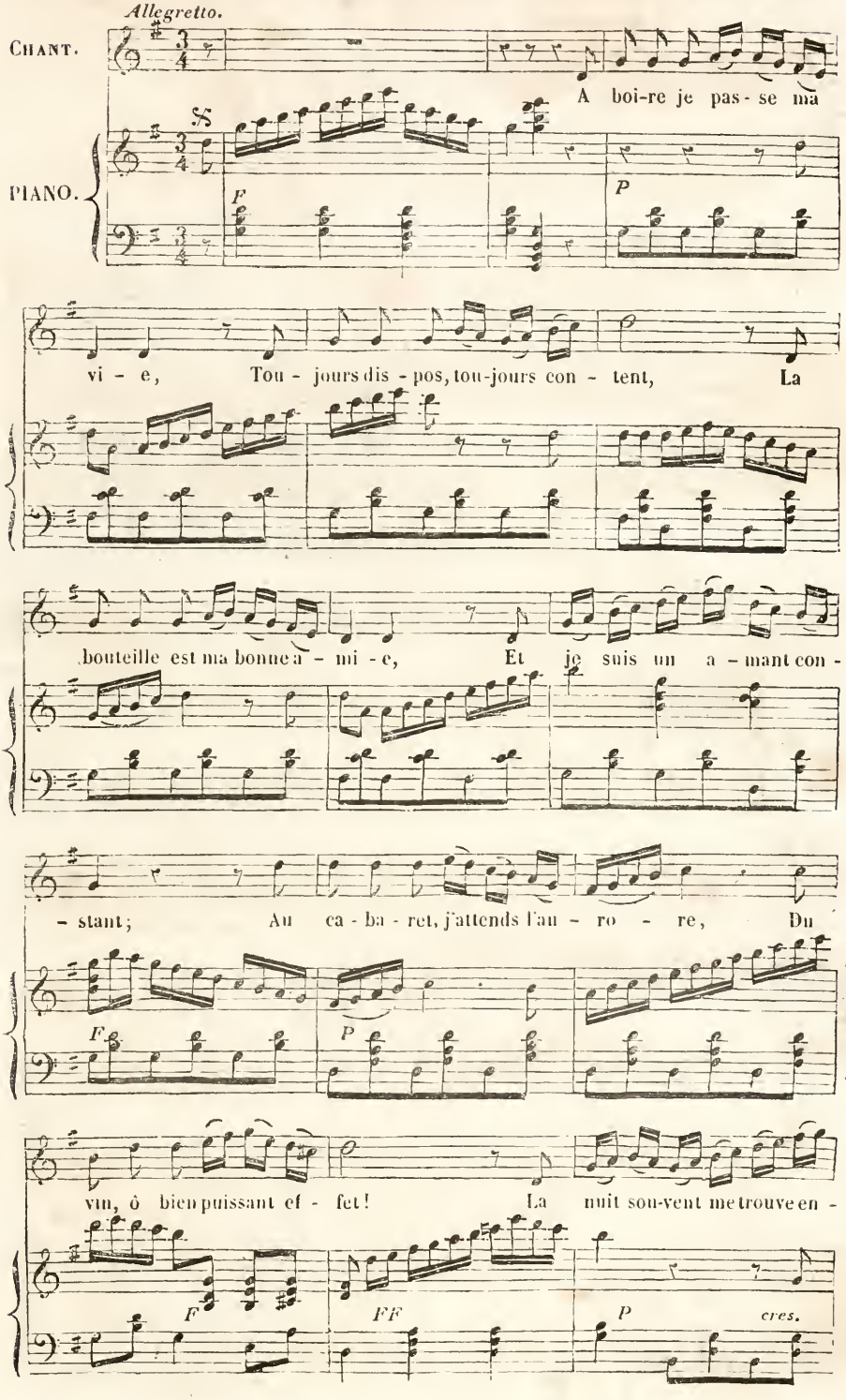
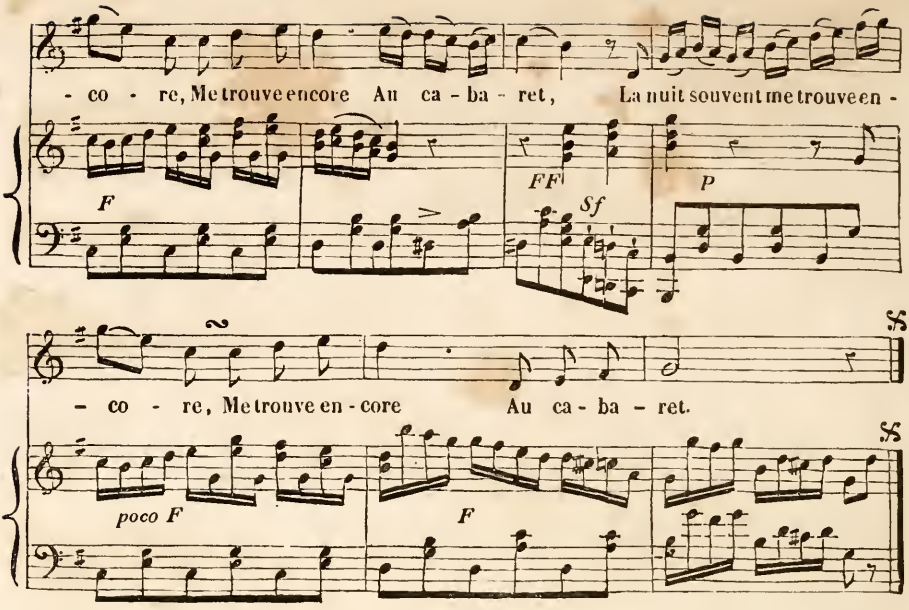
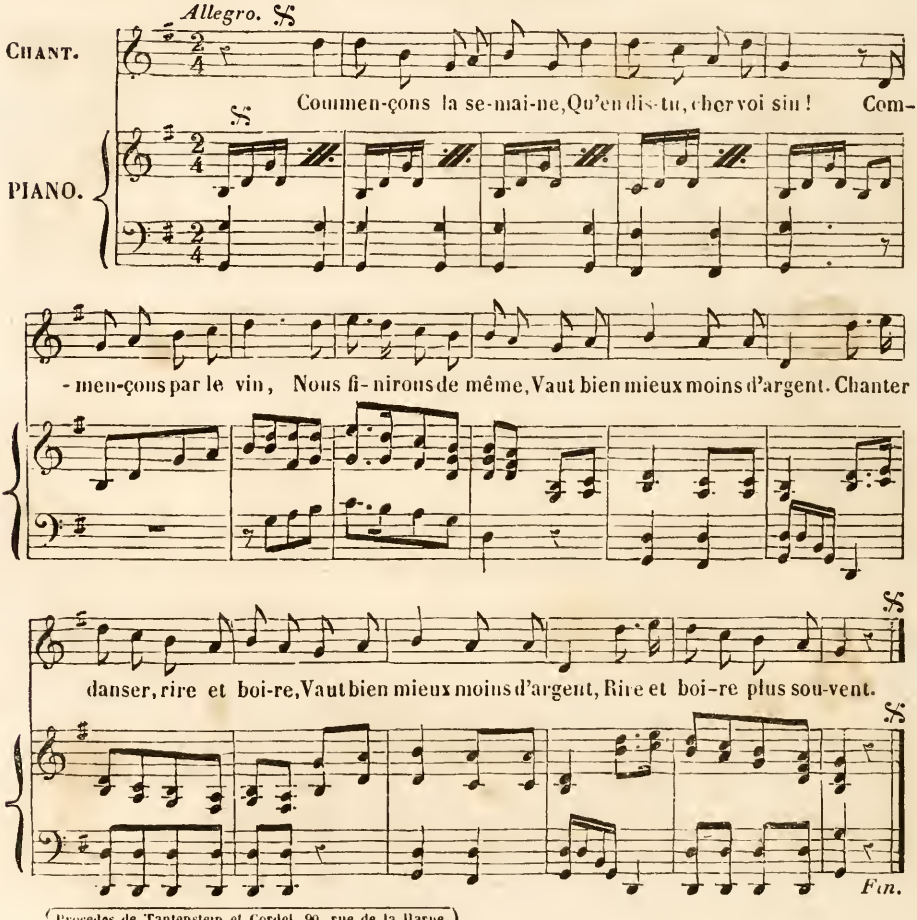
Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire:
Il voit les dangers du combat;
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, etc

Cet univers, oh! c'est très beau,
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage
Le seigneur a-t-il mis tant d'eau?
Le vin me plairait davantage.
Versez donc, etc

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le seigneur s'est montré prudent:
Vous eussions desséché le monde.
Versez donc mes amis versez,
Je n'en puis jamais boire assez.



LE CABARET, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto.

COMMENCONS LA SEMAINE.

Procedes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE

Par ADAM BILLAUT, menuisier de Nevers (MAITRE ADAM).

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

RONDE DE TABLE

PAR LE COMTE DE BONNEVAL.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. PH LANGLOIS,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

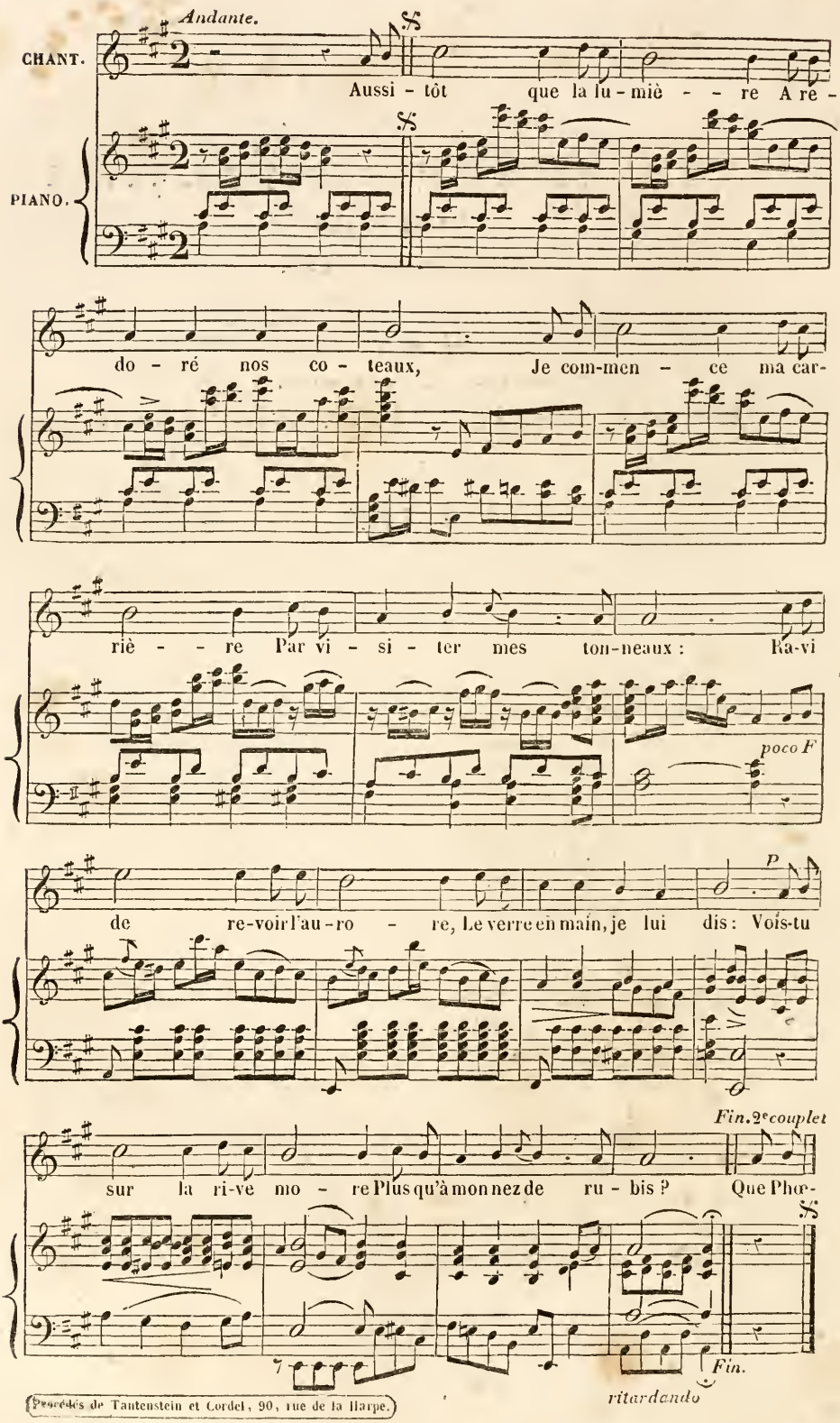
Au commencement du dix-septième siècle, des poésies écloses dans un atelier étaient encore une rareté, et la singularité du fait ne contribua pas moins à leur succès que leur mérite réel.

Adam Billaut, ce patron des poètes-artisans, n'a pas seulement composé des Rondeaux, des Pièces légères, et cette Chanson-modèle qui eût suffi pour l'immortaliser. Le Poète-Menuisier s'éleva avec bonheur jusqu'au Poème et à l'Ode, et mérita le titre glorieux du **Virgile au Rabot** que lui décernèrent ses contemporains. Presque tous les littérateurs de son temps voulurent tresser quelques fleurs pour sa couronne, et il eut l'honneur d'être célébré par le grand Corneille lui-même. De nos jours encore le Vaudeville et les Variétés ont consacré à sa mémoire deux de leurs plus jolis ouvrages.

Sa fameuse Chanson Bachique (**Aussitôt que la Lumière**), empreinte de tant de verve et d'originalité, est restée le type de ce genre. Quelques personnes ont prétendu que l'air, si bien adapté aux paroles, était également de sa composition, ce qui est demeuré incertain. Quoi qu'il en soit, la Chanson de Maître Adam sera toujours regardée comme un des petits chefs-d'œuvre de notre langue poétique, et comme la production d'un **grand maître en la gaie science**, suivant l'expression de nos bons aïeux.

Aucune Chanson à boire n'était plus digne de figurer à la suite de celle de Maître Adam, que cette joyeuse boutade de philosophie épicurienne (**Nous n'avons qu'un Temps à vivre**), animée par une si franche gaité. Rien de plus populaire que cette Chanson; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'elle est une œuvre de la jeunesse de ce fameux Comte de Bonneval, tour à tour officier en France, général en Autriche et pacha en Turquie. C'est dans la première partie de sa carrière aventureuse que cet homme, dont la vie fut un roman, composa, outre cette jolie Ronde, plusieurs autres Couplets et Vaudevilles agréables : talent qui le lia avec J.-B. Rousseau, dont il resta constamment l'ami et dont longtemps il partagea l'exil. Plus d'une fois, sans doute, le pacha Bonneval chanta aux beautés de son harem cette folle Chanson de son jeune âge, avec l'accompagnement obligé des rasades; car, malgré son apostasie, il est un culte, celui de la **Dive Bouteille** (suivant l'expression de Rabelais), qui, comme on le sait, ne le compta point au nombre de ses **renégats**.

OURRY, **membre du Caveau moderne.**

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE, avec accompagnement de piano, par M. F. FOLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

JOUISSONS DU TEMPS PRÉSENT

Paroles du Comte de Beaumont

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons le gaiment;
De tout ce qui va le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à bien boire:
Quand on sait bien boire on sait tout.
Nous n'avons etc.

Qu'un tel soit général d'armée;
Que l'Anglais succombe sous lui:
Moi, qui suis sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.
Nous n'avons etc.

A courir sur terre et sur l'onde
On perd trop de temps en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons etc.

Qu'un savant à chercher les planètes
Occuppe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour appercevoir le plaisir.
Nous n'avons etc.

Qu'un avide chimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.
Nous n'avons etc.

Au grec, à l'hébreu je renonce:
Ma maîtresse entend le français,
Sitôt qu'à boire je prononce
Elle me verse du vin frais!
Nous n'avons etc.

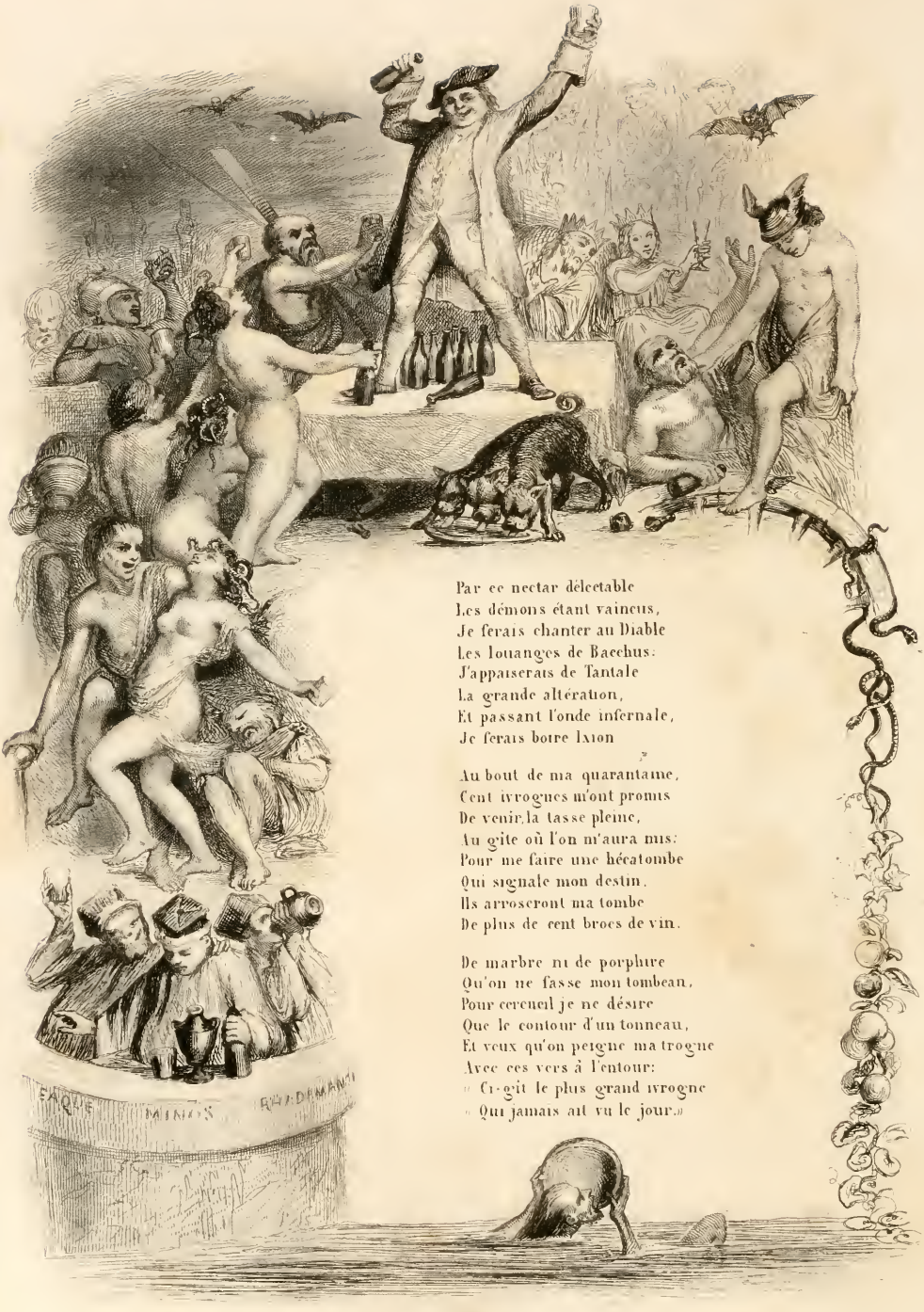
Impr. de Chardon aîné et fils, 30, r. Hautefeuille, Paris

CHANSON DE MAITRE ADAM

Aussitôt que la lumière
Aredoré nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux :
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas:
Je m'en irais dans l'Averne,
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

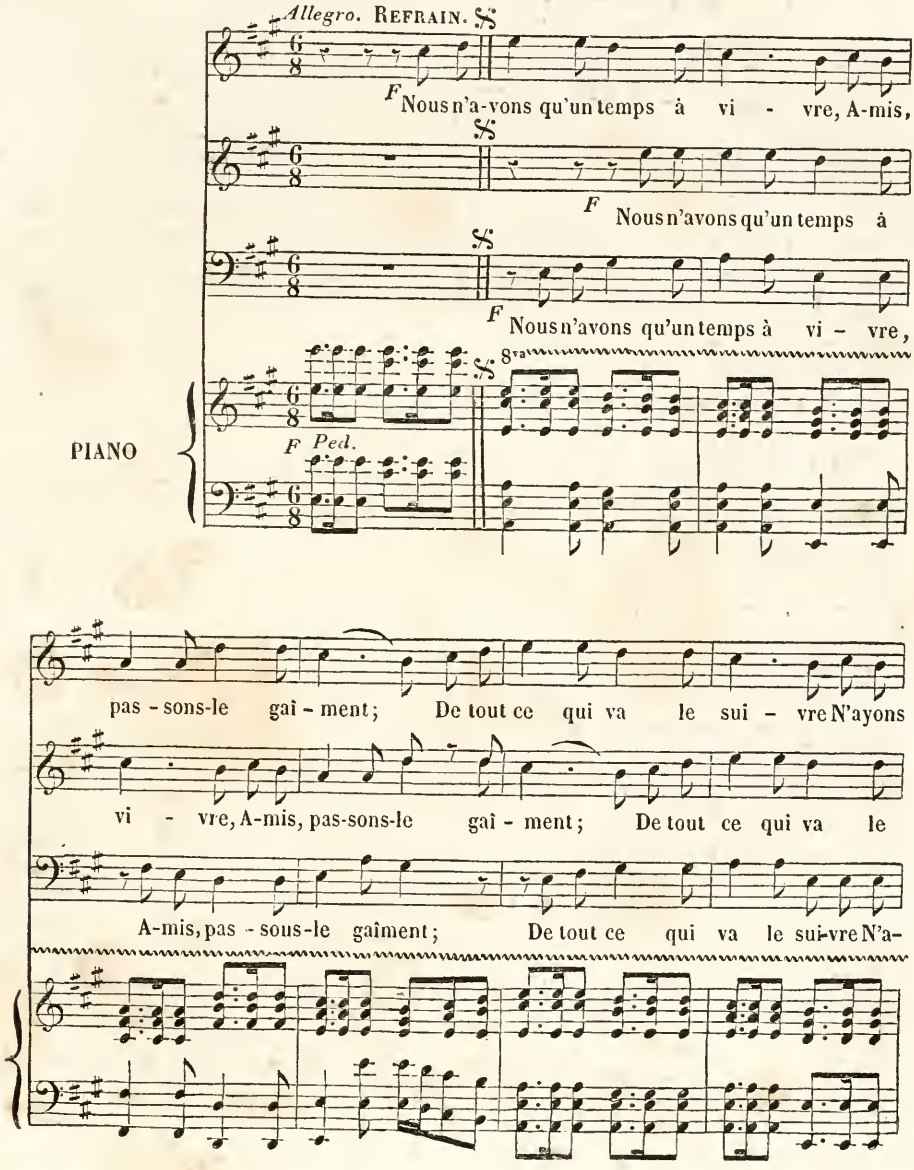
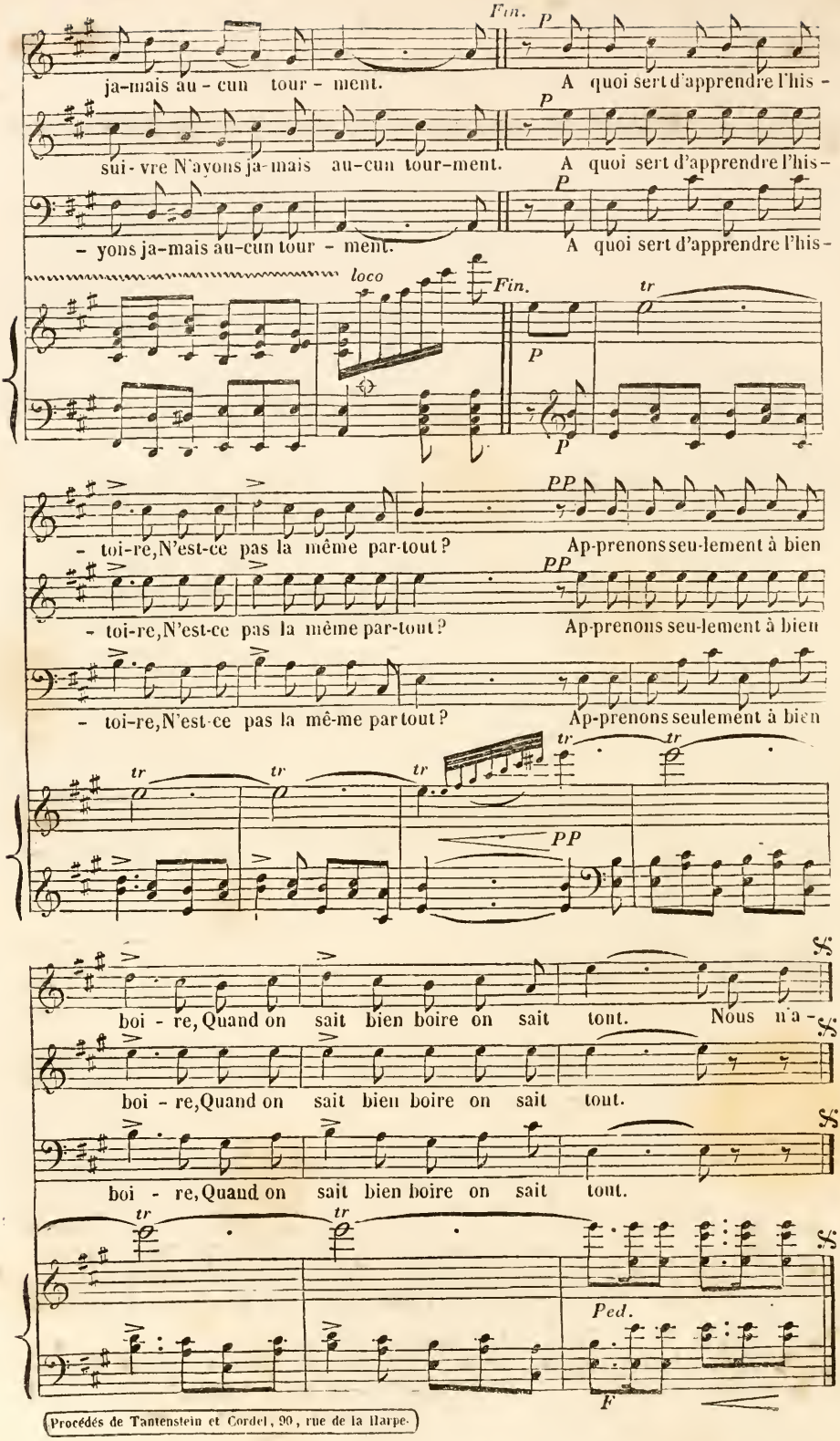


Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au Diable
Les louanges de Bacchus:
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gite où l'on m'aura mis:
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour:
« Ci-gît le plus grand ivrogne
« Qui jamais ait vu le jour. »

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de FILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

CHANSON DE ROLAND,

PAROLES D'ALEXANDRE DUVAL, MUSIQUE DE MÉHUL.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. HUART. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. ALÈS.

NOTICE.

Roland est une des plus anciennes et des plus belles gloires militaires de la France! Compagnon d'armes de cet illustre empereur d'Occident, Charlemagne, qui dans les dernières années du huitième siècle soumit à ses lois une grande partie de l'Europe, sa renommée ne s'est jamais effacée du souvenir des peuples, et depuis le jour où il est mort à Roncevaux, ses exploits ont sans cesse été célébrés. Les documents authentiques de l'histoire qui se rapportent à Roland, ne sont pas considérables; ils suffisent cependant pour attester son existence et pour empêcher qu'il soit relégué au nombre des héros fabuleux. Ainsi, une ordonnance (præceptum) de Charlemagne, de l'année 776, le place au nombre des fidèles de ce monarque, et l'historien Eginhart le cite comme un des plus fameux capitaines morts à Roncevaux. Si les chroniques ont été sèches et décolorées au sujet de Roland, en récompense, les poésies et les chants populaires ont transmis jusqu'à nous les hauts faits et la gloire de ce paladin. Dès le onzième siècle, le nom de Roland était synonyme de la vaillance, et les poètes, les historiens eux-mêmes, le nommaient avec celui d'Achille ou d'Alexandre. Maints passages des plus anciens troubadours se rapportent à lui, et prouvent que son nom était depuis longtemps populaire. Quant à la France proprement dite, l'un de nos plus anciens monuments en langue vulgaire est consacré à Roland, et tout un cycle de ces romans de chevalerie naguère encore si admirés, contient le récit de ses exploits. Il est certain, que nos soldats, en marchant au combat, chantaient Roland, ses victoires et sa mort. Aussi, Wace, poète français du douzième siècle, dans son **Histoire en vers de la Conquête d'Angleterre par les Normands**, connue sous le nom de **Roman de Rou**, a-t-il représenté l'armée de Guillaume s'avançant contre les Saxons, conduite par Taillefer le Jongleur :

Taillefer qui moult bien cantoit,
Sur un cheval qui tot alloit,
Devant as (eux) s'en aloit cantant
De Carlemane et de ROLANT,
Et d'Olivier et des vassaus
Qui morurent à Rainscevaus.

Il ne faut donc pas être surpris si des écrivains du dernier siècle, et de nos jours l'illustre auteur du **Génie du Christianisme**, se sont préoccupés de savoir ce qu'était devenu ce chant national et guerrier. Mais les langues, et principalement la nôtre, ont leurs révolutions; les mots changent d'acception; ainsi, ce qu'on entendait par **chanson** dans les premières années du douzième siècle, n'était rien moins qu'un long poème, dont l'étendue variait depuis mille jusqu'à huit et dix mille vers, et il est évident que la **Chanson de Roland** était de cette nature. Voici les traits principaux de l'une des plus anciennes versions qui soient parvenues jusqu'à nous :

L'empereur Charles est depuis sept ans en Espagne et l'a presque entièrement conquise. Le roi sarrasin Marsiles, après un conseil tenu avec ses amiraux, envoie à l'empereur un ambassadeur qui lui dit " Dieu

vous sauve! Voici des présents que le roi mon maître vous envoie. Il s'engage, si vous voulez quitter l'Espagne, à vous suivre jusqu'à Aix." L'Empereur fait venir tous ses barons pour prendre leur avis. Roland s'oppose à la paix, mais Ganelon et le duc Naime s'font observer qu'on ne doit pas refuser un ennemi vaincu. La discussion s'engage entre les barons pour savoir lequel d'entre eux ira auprès du roi Marsiles. Ganelon, irrité des mépris de Roland, lui dit : "Prends garde qu'il ne t'arrive malheur! Roland répond : Tu parles comme un fou, c'est aux hommes sensés à remplir des messages, si le Roi veut, j'irai à ta place. — Tu n'iras pas, s'écrie Ganelon, Charles commande ici, je remplirai sa volonté."

A ces paroles, Roland se prend à rire. Ganelon est choisi comme ambassadeur; il part, emportant au cœur l'insulte que Roland lui a faite. Il ne tarde pas à se venger en trahissant; il guide les Sarrasins dans les défilés de Roncevaux, où se trouvent les douze pairs de France avec vingt mille hommes sous la conduite de Roland. Bien qu'il se rende coupable de trahison, le baron français est fier et hardi devant Marsiles; et quand ce dernier lui dit : "Charles est vieux maintenant, il a au moins deux cents années; ne pense-t-il pas au repos? — Non, non, reprend Ganelon, Charles est toujours fort. Tant qu'il aura autour de lui les douze pairs de France, Olivier, Roland, Charles ne peut craindre homme qui soit vivant."

Dans le récit du combat où périrent les douze pairs de France, la Chanson de Roland s'élève à des beautés du premier ordre : Après une longue énumération de tous les rois sarrazins venus au secours de Marsiles, voici les douze pairs de France et leurs vingt mille compagnons engagés dans les montagnes de Navarre. L'ennemi les environne de toutes parts. Olivier, qui est monté sur un arbre, dit à Roland : "Les Païens sont nombreux, et nous Français, nous sommes peu. Compagnon, si tu sonnais du cor, l'empereur Charles viendrait à notre secours. Roland répond : A Dieu ne plaise que mon lignage soit déshonoré par mon fait! Je frapperai de ma bonne épée DURANDAL, et les païens seront venus pour leur malheur; ils mourront tous. — Compagnon, sonne du cor, répète Olivier. — Non, dit Roland, les Français sont bons, ils frapperont bien." Et il prépare ses troupes pour le combat, les exhortant à faire leur devoir. Survient Turpin, l'archevêque, qui les fait mettre à genoux et leur donne l'absolution de leurs fautes. Un combat terrible s'engage, mais le nombre l'emporte enfin; les douze pairs et leurs compagnons succombent. Cependant ils restent trois encore, l'Archevêque, Olivier e Roland. Ce dernier, las de combattre, dit à Olivier : "Je vais sonner du cor, Charles nous entendra et nous pourrons revoir la France. — Honte et vergogne! s'écrie Olivier, quand je l'ai dit, tu ne l'as pas voulu, les Français sont morts par ta légèreté, il faut périr avec eux." Mais Turpin leur commande d'appeler Charles, et Roland sonne du cor avec une telle force que le sang lui vient à la bouche et que ses veines se brisent. Charles, qui était à trente lieues, l'entend et s'écrie : "Bataille font nos hommes. — Je ne le crois pas, répond aussitôt le traître Ganelon. Roland, resté seul, saisit son cor et en tire un son presque mourant. L'Empereur s'arrête, écoute : Mal nous va, dit-il, mon neveu Roland ne peut plus sonner. Et il dirige sa marche vers Roncevaux."

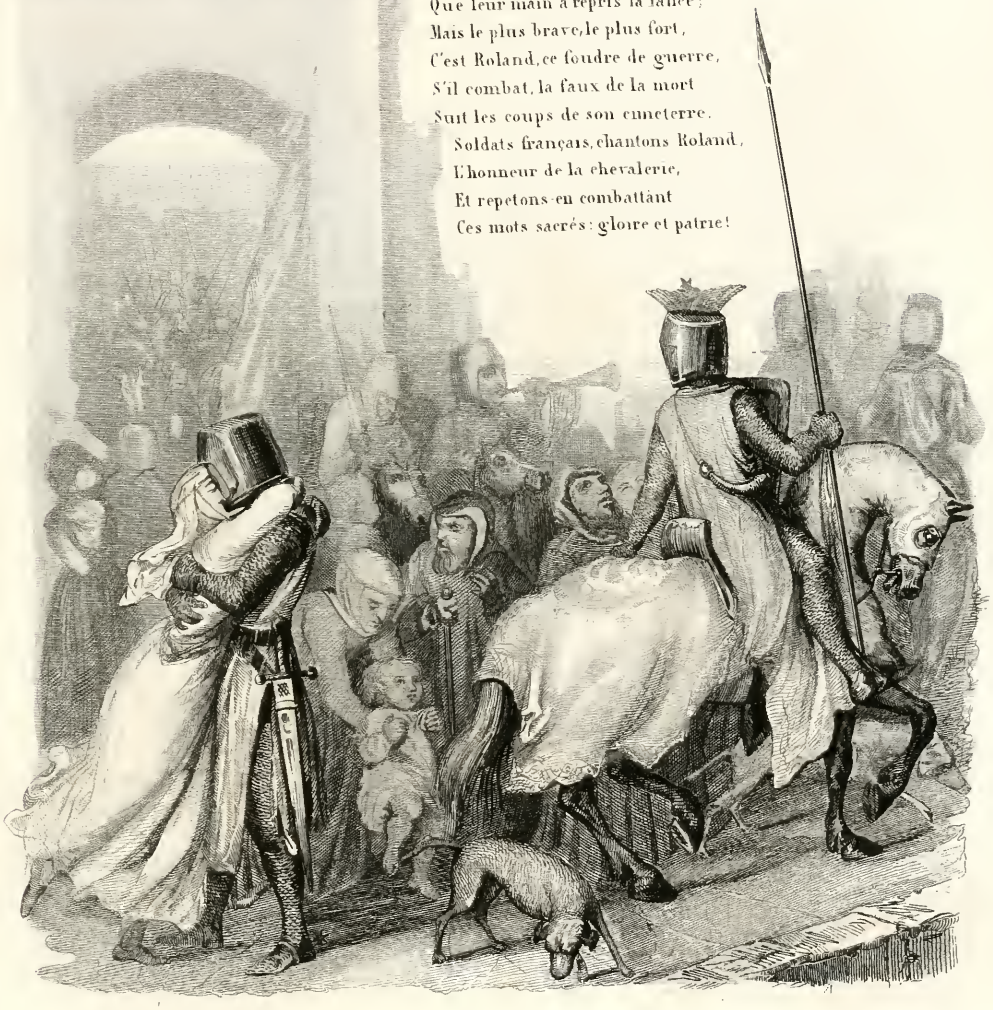
Tels sont quelques uns des traits les plus saillants de cette Chanson de Roland, dont les différents couplets ont été redits par nos armées pendant tout le Moyen-Age. Vers la fin du quatorzième siècle, au milieu des désastres qui ont signalé le règne du roi Jean, l'ancienne Chanson de Roland était encore en usage. Ce prince, aigri par ses malheurs, se plaignait qu'on ne trouvait plus de Roland dans les armées. Un vieillard lui répondit que les Rolands ne manqueraient pas s'il se trouvait des Charlemagnes.

Différentes imitations modernes de la Chanson de Roland ont été essayées; elles n'ont rien conservé de la vigueur et du noble sentiment qui distinguent l'original. La chanson reproduite ici est l'œuvre d'Alexandre Duval; elle ne manque pas d'élévation, et sous ce rapport mérite de succéder au chant séculaire tombé dans le domaine de la science et que le peuple ne comprend plus aujourd'hui.

LE ROUX DE LINCY.

CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la france ?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre,
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et repetons en combattant
Ces mots sacrés : gloire et patrie !

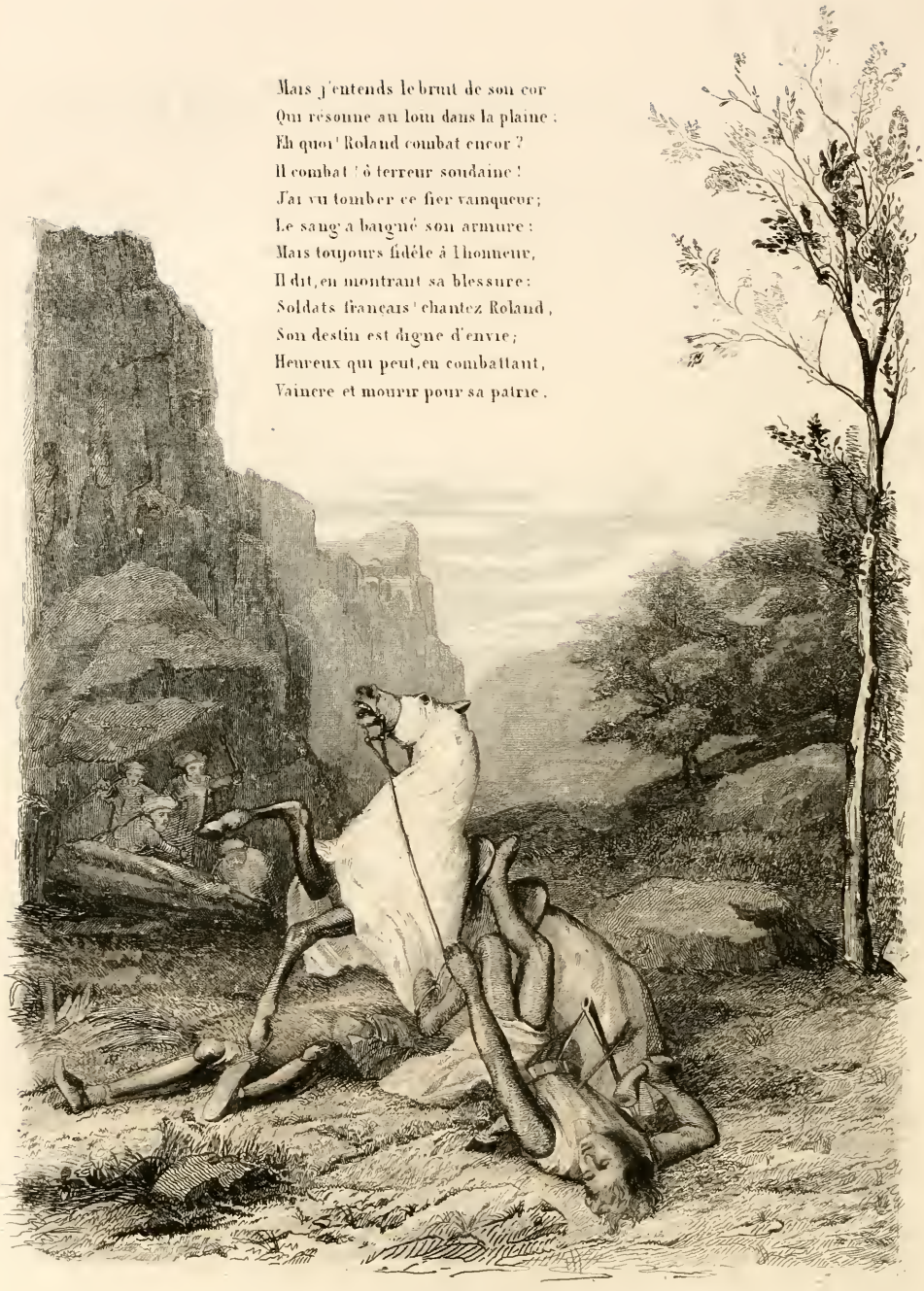


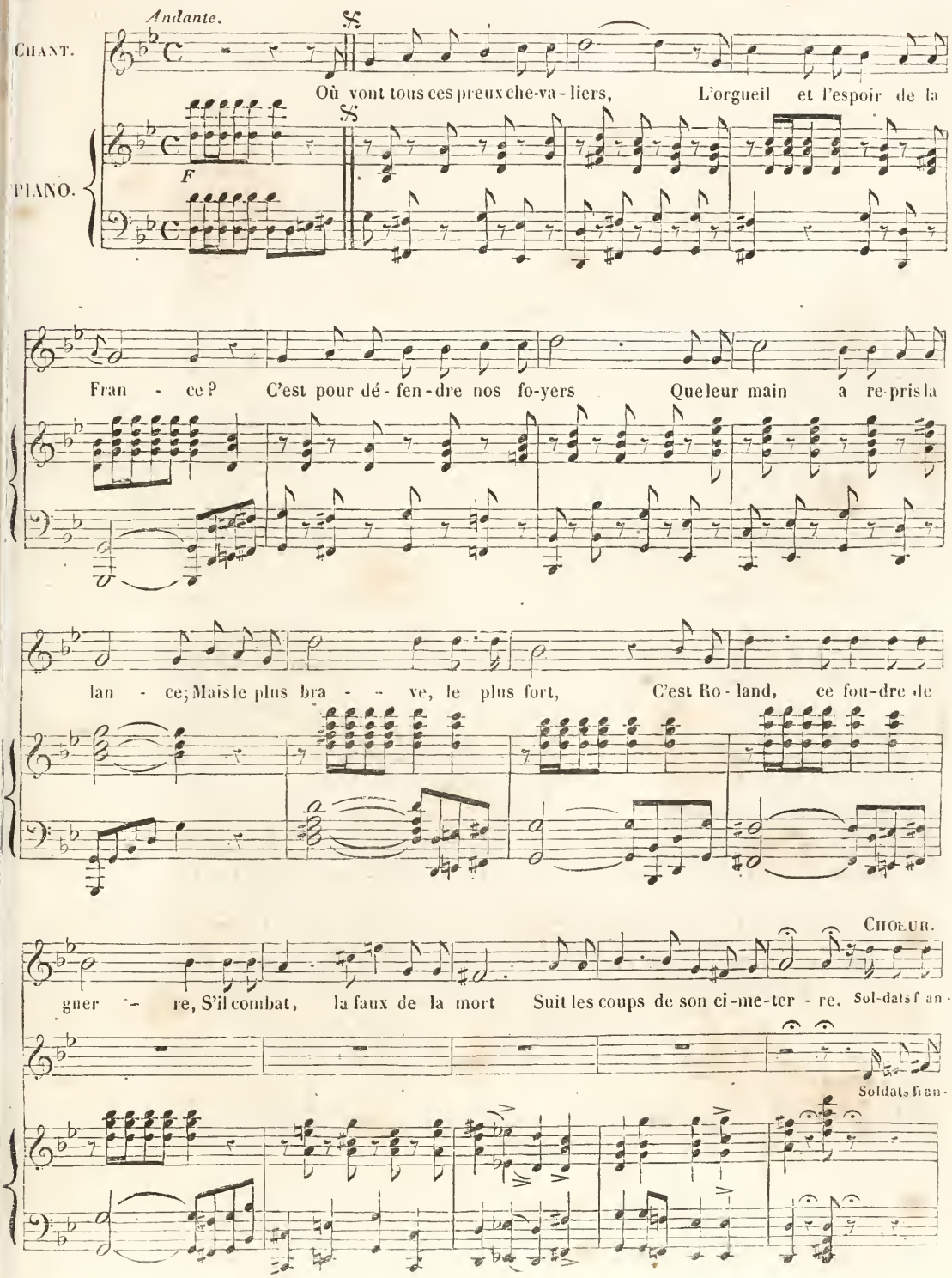
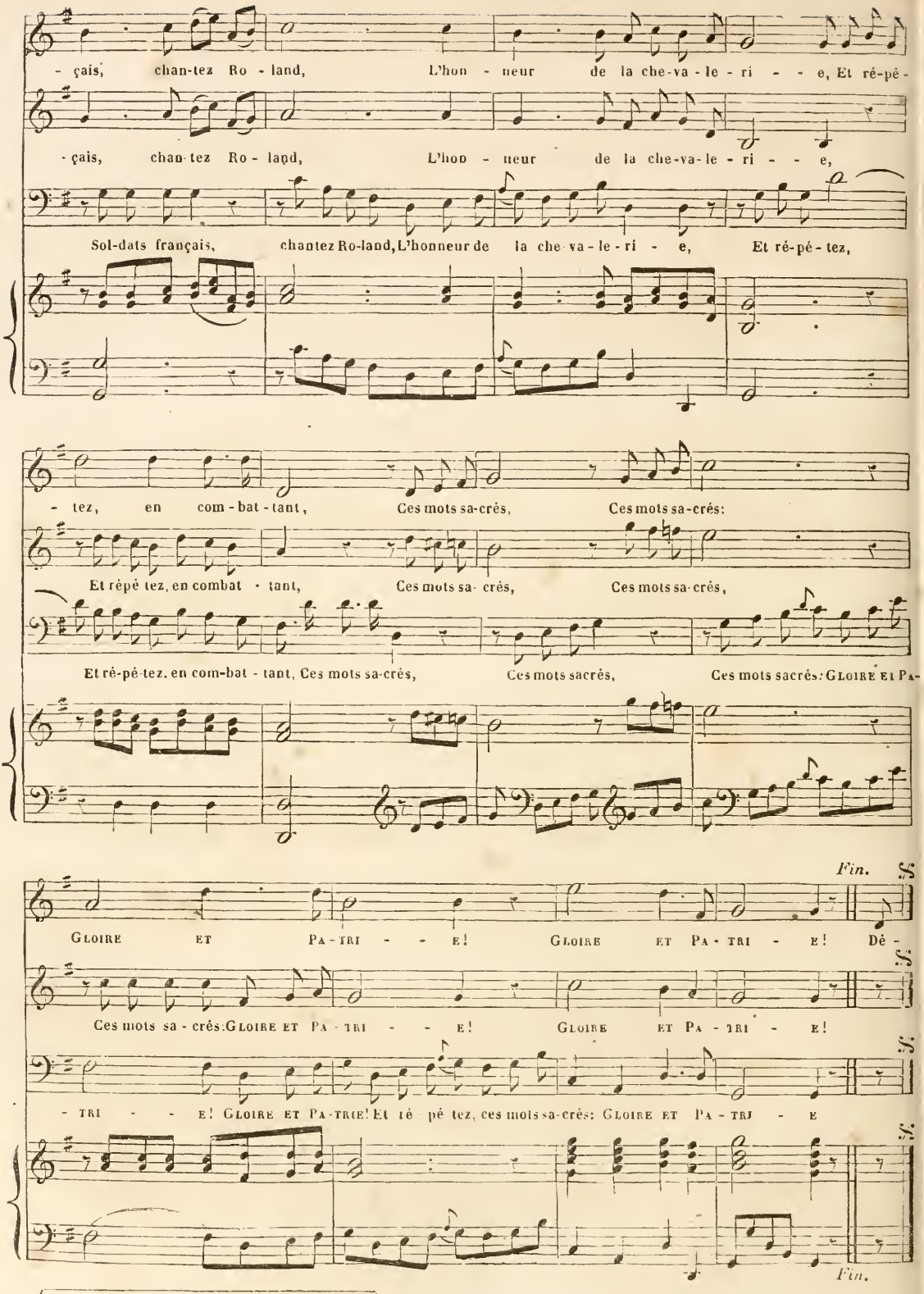
Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes;
Je vois leurs nombreux étendarts
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis;
Que pour eux seuls soient les alarmes;
Qu'ils tremblent! tous seront punis!..
Roland a demandé ses armes.
Soldats français &.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière,
Suivez son panache éclatant;
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin:
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français &

Combien sont-ils ! combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls.
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'ame noble et fière,
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français &

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi ! Roland combat encor ?
Il combat ! ô terreur soudaine !
J'ai vu tomber ce fier vainqueur ;
Le sang a baigné son armure :
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :
Soldats français ! chantez Roland,
Son destin est digne d'envie ;
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie.



CHANSON DE ROLAND, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



(Procedes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

VIVE HENRI QUATRE,

CHARMANTE GABRIELLE,

VIENS, AURORE, JE T'IMPLORE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. BOILLY. — 2e et 3e planche, par M. NARGEOT.

NOTICE.

Au premier rang des **Chants Populaires de la France** seront toujours placés et celui qu'inspira le souvenir du grand et bon Henri, et ceux qui furent composés par lui-même!

Quel est l'auteur du couplet primitif de **Vive Henri Quatre**? Il ne s'est pas nommé, parce qu'il ne s'est regardé, sans doute, que comme un écho de toutes les voix françaises. Collé augmenta encore la popularité de ce chant, en le plaçant dans sa charmante comédie de **la Partie de Chasse d'HENRI IV**. Grace à l'heureux choix du héros et à la fidélité du portrait, aucune pièce n'a eu des représentations plus multipliées et de plus nombreuses éditions.

Les troisième et quatrième couplets furent ajoutés par Collé, et de la bouche de son **Michau**, passèrent bientôt dans toutes les autres. Le second, qui n'a pas moins de naïveté et de franchise, date de l'époque des espérances que fit naître l'aurore du règne de Louis XVI. Un de ses premiers actes avait été l'autorisation au Théâtre-Français de représenter **la Partie de Chasse**, tolérée seulement dans les spectacles de province, sous le règne précédent.

Quant à l'air de **Vive Henri Quatre**, c'est un fragment du morceau de musique intitulé **les Tricotets**, sur lequel s'exécutait une danse en vogue au seizième siècle, et que l'on a entendu au Vaudeville, dans **le Mariage de Scarron**

Charmante Gabrielle est une délicieuse romance, remplie de grace et de sentiment. On a prétendu que les deux premiers couplets seulement avaient été tracés pour la fameuse Gabrielle d'Estrées par le royal guerrier troubadour. Les autres, au surplus, sont également dignes de son esprit et de son cœur.

Mais une erreur généralement répandue, et que Grétry, dans ses **Essais sur la Musique**, a contribué à propager, c'est celle qui a fait désigner Henri IV pour auteur de l'air touchant, auquel il adapta ces paroles. Comme il ne faut pas donner à César ce qui n'est point à César, il est juste de restituer ce chant à son véritable père Du Caurroy, successivement maître de chapelle de Charles IX, de Henri III, et de son successeur. Cet air fut composé par lui pour un **Noël** pieux du temps, que la profane mais **Charmante Gabrielle** fit aisément oublier.

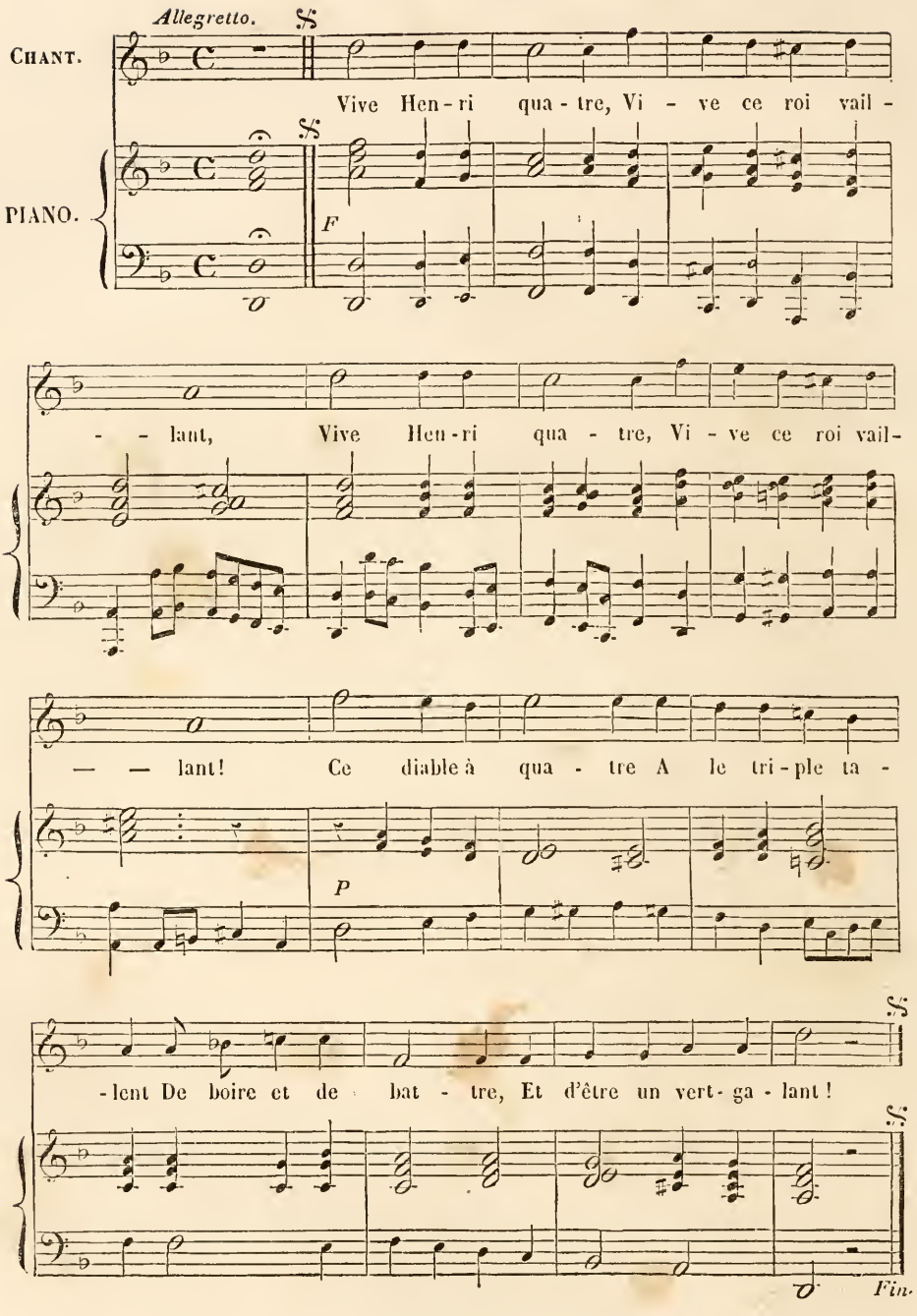
La fraîche et gracieuse **Villanella: Viens, Aurore, je t'implore**, a toujours été attribuée au **Béarnais**, et l'on aime à se figurer

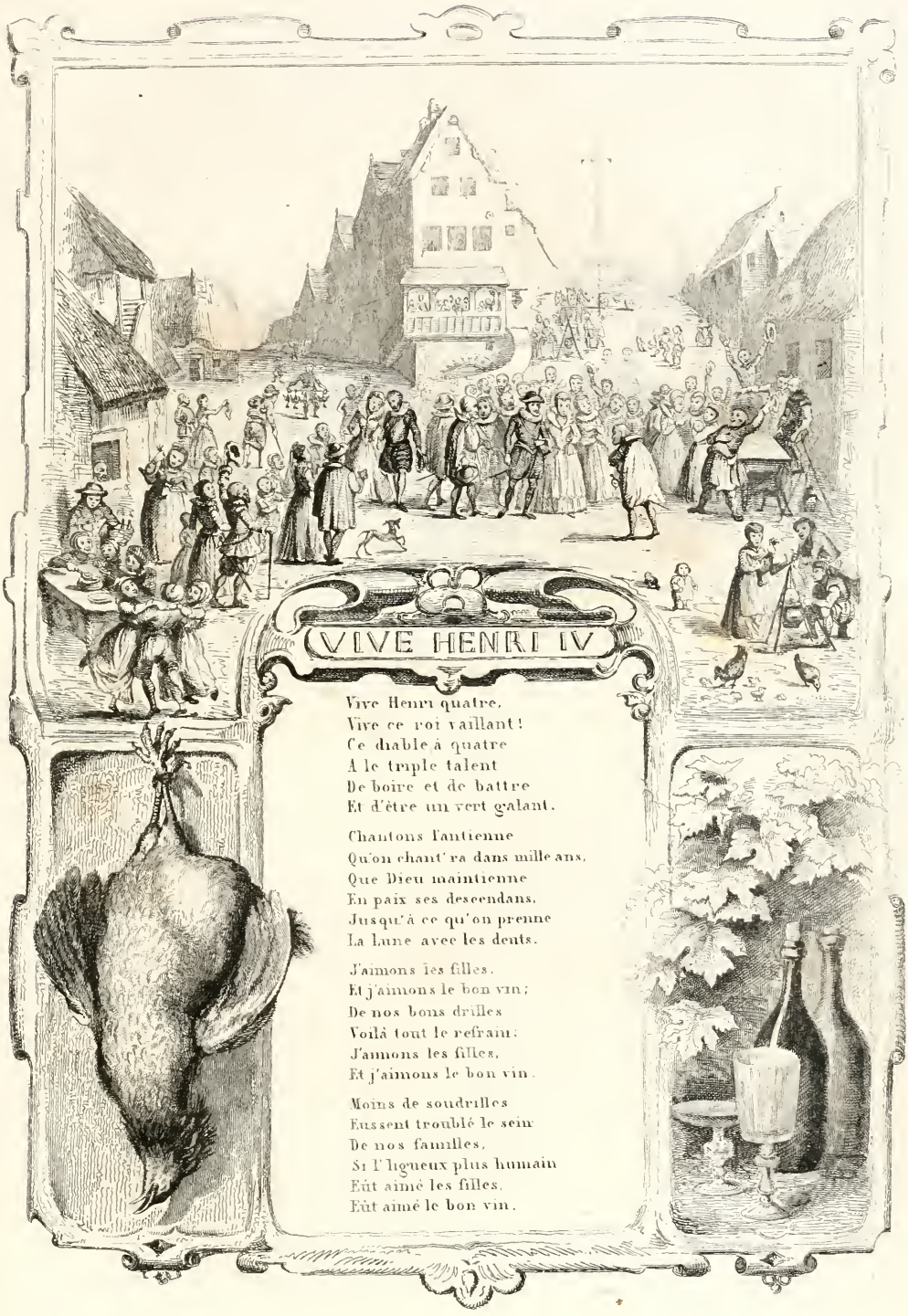
Le seul roi dont le peuple ait chanté la mémoire

chantant aussi, dans ses jolis couplets, œuvre de sa jeunesse, ou cette **Belle Jardinière d'Anet**, qui fut l'aïeule de Dufresny, ou cette tendre et naïve **Fleurette**, premières et trop courtes amours du **Vert-Galant**.

OURRY, *Membre du Caveau moderne.*

VIVE HENRI IV





VIVE HENRI IV

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans,
Que Dieu maintienne
En paix ses descendans,
Jusqu'à ce qu'on prenne
La Lune avec les dents.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin;
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain:
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

CHARMANTE GABRIELLE.

Charmante Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars:
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour.

L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendarts.
Cruelle départie ! etc.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au de là de l'Ebre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie ! etc.

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie! etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite
Vous revoir ou mourir
Cruelle départie! etc

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots.
Cruelle départie! etc.

INVOCATION A L'AMOUR.

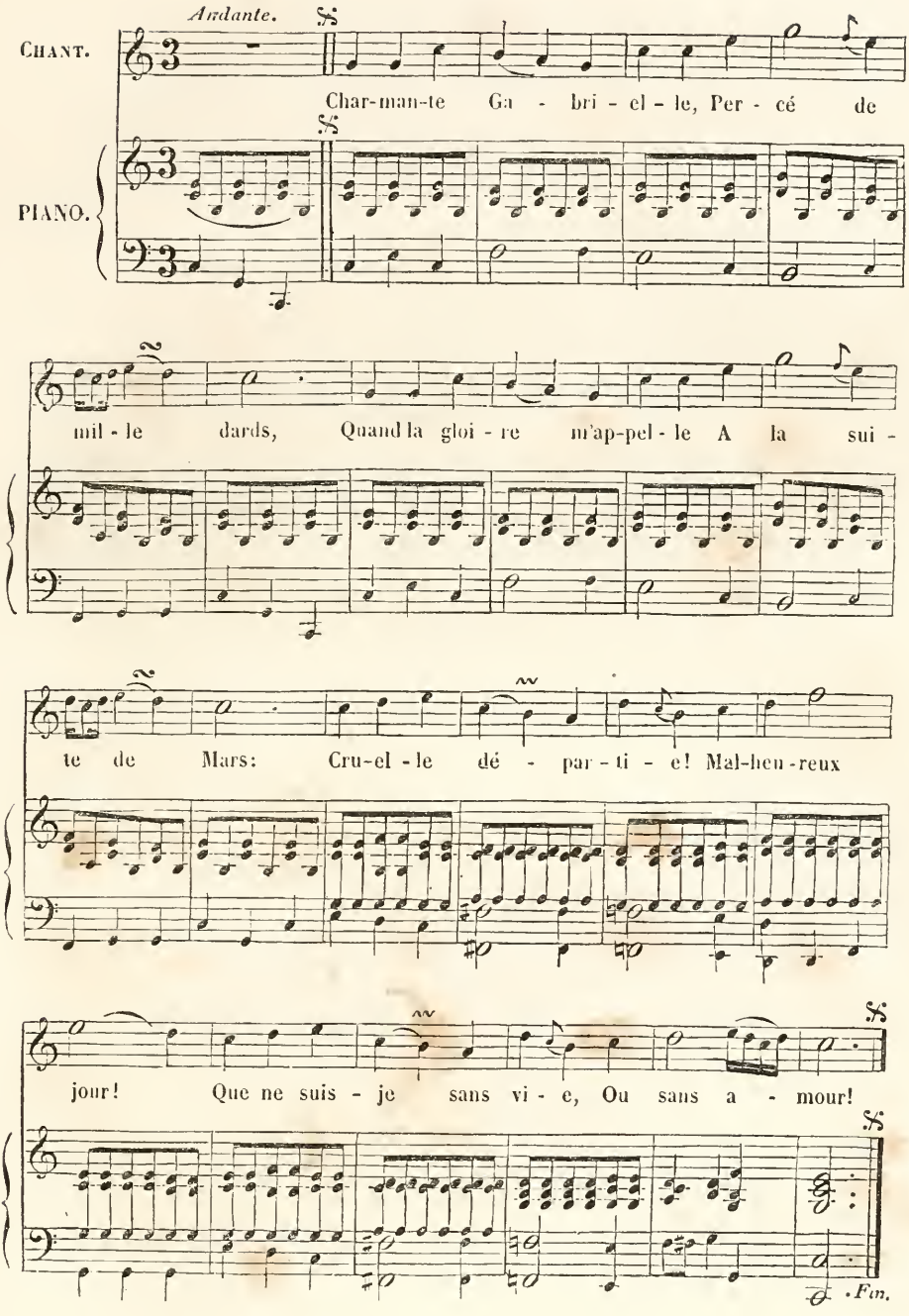
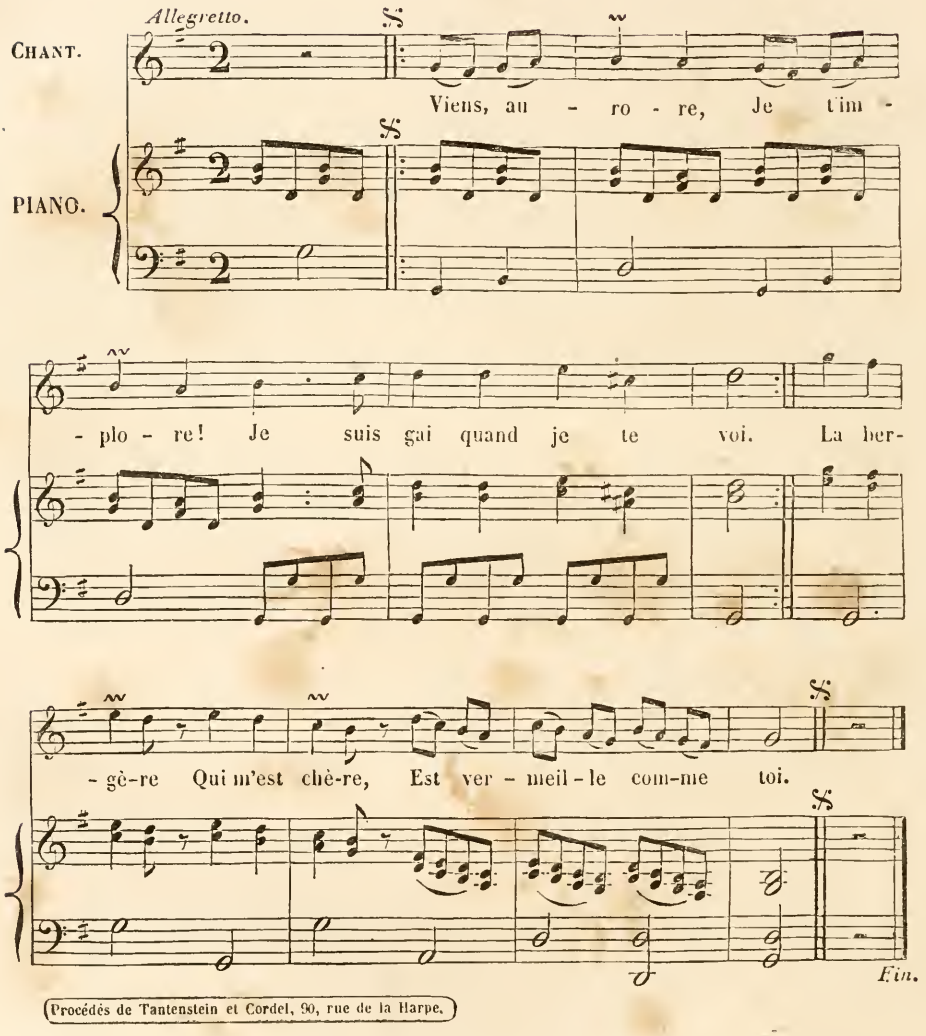
Viens, aurore,
Je t'implore !
Je suis gai quand je te voi.
La Bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie,
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part ;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde ;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre,
On déserte le hameau ;
Et Tytire
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois grâces
Sur ses traces,
Font naître un essaim d'amours ;
La sagesse,
La justesse
Accompagnent ses discours.

CHARMANTE GABRIELLE

VIENS AURORE, JE T'IMPLORE

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

MANON.

DESSINS DE M. E. GIRAUD,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. TORLET. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson de Manon paraît reposer sur un fait historique. Si cela n'était pas, à moins que l'auteur ne fût brabançon, il n'aurait point choisi la ville de Nivelle, pour en faire la patrie de son héroïne. Quoique cette ville soit célèbre par ses béguines, par le Chien de Jean Nivelle et par un autre Jean de Nivelle qui perché sur la tour de l'horloge, y sonne les heures depuis plusieurs siècles, elle n'a pas un nom assez poétique, pour qu'il ait été choisi comme digne de figurer dans une romance.

Manon, n'est pas non plus un nom aussi gracieux que celui d'Aminte, de Philis, d'Estelle ou de Galatée, et, si le poète a nommé son héroïne Manon, c'est qu'elle était baptisée ainsi. On sait que Manon est une espèce de diminutif de Marie, et qu'il a pour variante Manette. Je ne sais ce que ces noms avaient de plus flatteur à l'oreille de nos pères que celui de Marie qui a repris faveur depuis quelques années, tandis que les deux autres sont tombés dans le discrédit.

Du reste, il y a un siècle que les Manons étaient fort à la mode; on connaît la **Manon Lescaut**, de l'abbé Prévost, et toutes les Manons de Vadé. **Manon Giroux**, **Manon la Couturière**. Il n'y a pas quarante ans que Désaugiers a fait **Manon la Ravaudeuse**, et qu'Aude a donné **Manon Repentante**.

Revenons à la **Manon de Nivelle**, qui se fait soldat dans le régiment de Provence, pour suivre son infidèle. Dans la chanson cet amant est nommé **Sans-Quartier**; mais il est évident que c'est un sobriquet militaire: son véritable nom nous est inconnu.

Nous ne ferons pas la vieille plaisanterie de dire que si toutes les belles délaissées s'engageaient, on n'aurait plus besoin de la conscription pour recruter l'armée. Nous dirons, au contraire, que peu de femmes donnent l'exemple de cette héroïque fidélité. Ce n'est pas que nos annales manquent d'héroïnes qui aient endossé le harnois militaire, ou combattu sous les drapeaux de la France. Quand nous ne citerions que **Jeanne d'Arc**, **Jeanne Hachette**, de Beauvais; lors de la révolution de 89, l'**Héroïne de Mitié**; et sous l'Empire, la **Femme Grenadier**, qui a obtenu la Croix-d'Honneur, et qui a fini par tenir un cabaret sur les boulevarts extérieurs de Paris.

Si nous remontions aux siècles reculés, nous aurions les **Clélie**, les **Bradamante**, et tant d'autres. Mais je trouve dans la brave **Manon de Nivelle**, une ressemblance frappante avec la **Clorinde de la Jérusalem délivrée**; et je ne sais lequel du Tasse, ou du poète brabançon, gagnerait à la comparaison, si ce dernier n'était évidemment l'imitateur. Qui de nous n'a pas lu et admiré ce touchant épisode, où Tancrède reconnaît la belle Clorinde frappée de son fer meurtrier! La stance LXVII^e^ du 12^e^ chant de la **Jérusalem** offre la même situation que la XIV^e^ de notre poème, car il est fait en stances comme celui du Tasse, et il doit être chanté comme on chante encore en Italie les stances du **Cygne de Sorento**:

Voici, pour ceux qui ne savent pas l'italien, la traduction de **Baour Lormian**:

« En découvrant ce front, il sent trembler sa main.
« Tout à coup, ô disgrace... ô terreur imprévue!
« Il voit, il reconnaît... quel moment, quelle vue!
« Clorinde! juste ciel! Le déplorable amant
« Demeure anéanti, sans voir, sans mouvement. »

Tancrède ne reconnaît son amante qu'en voyant son visage, ce qui est bien simple et bien naturel! L'amant de Manon la reconnaît d'une manière bien plus originale!

Quant elle fut en chemise,
Il tira son sein mignon.
Ah! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon

Si Tancrède avait eu cette perspicacité, il n'aurait point percé le sein de Clorinde. Il eût fait comme le soldat du régiment de Provence, qui ne demeure point sans voix et sans mouvement. Et combien il y a de vérité et de naturel dans l'incident qui suit :

Le major vint en personne,

Il n'envoya pas un sous-officier, ou le chirurgien du régiment, ce digne major vint en personne!

Pour savoir exactement,
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur le champ.

Le major était connaisseur : mais il n'avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même ; ce que devraient faire tous les gens en place, tous les ministres, qui s'en rapportent trop souvent à des subalternes et sont trompés sur la vérité des choses.

Après les remarques philosophiques, on nous en permettra bien quelques unes de philologiques. La première, sera sur le mot **négoce**, employé deux fois. D'abord, l'amant,

Dans un certain doux négoce,
Soutenu par Cupidon.

Cette épithète de **doux**, jointe à **négoce**, donne une certaine grace à une expression qui, sans cela, aurait pu paraître triviale. Car, négoce entraîne l'idée de commerce, de trafic. Mais ici, c'est un **doux négoce**! L'amant n'était pas un négociant : mais un négociateur, adroit, intelligent. On négocie un mariage d'intérêt : ici, l'amour avait négocié une affaire délicate. Je remarquerai encore que lorsque Manon était vêtue en soldat :

Elle portait sur sa cuisse
Son épée en vrai farand

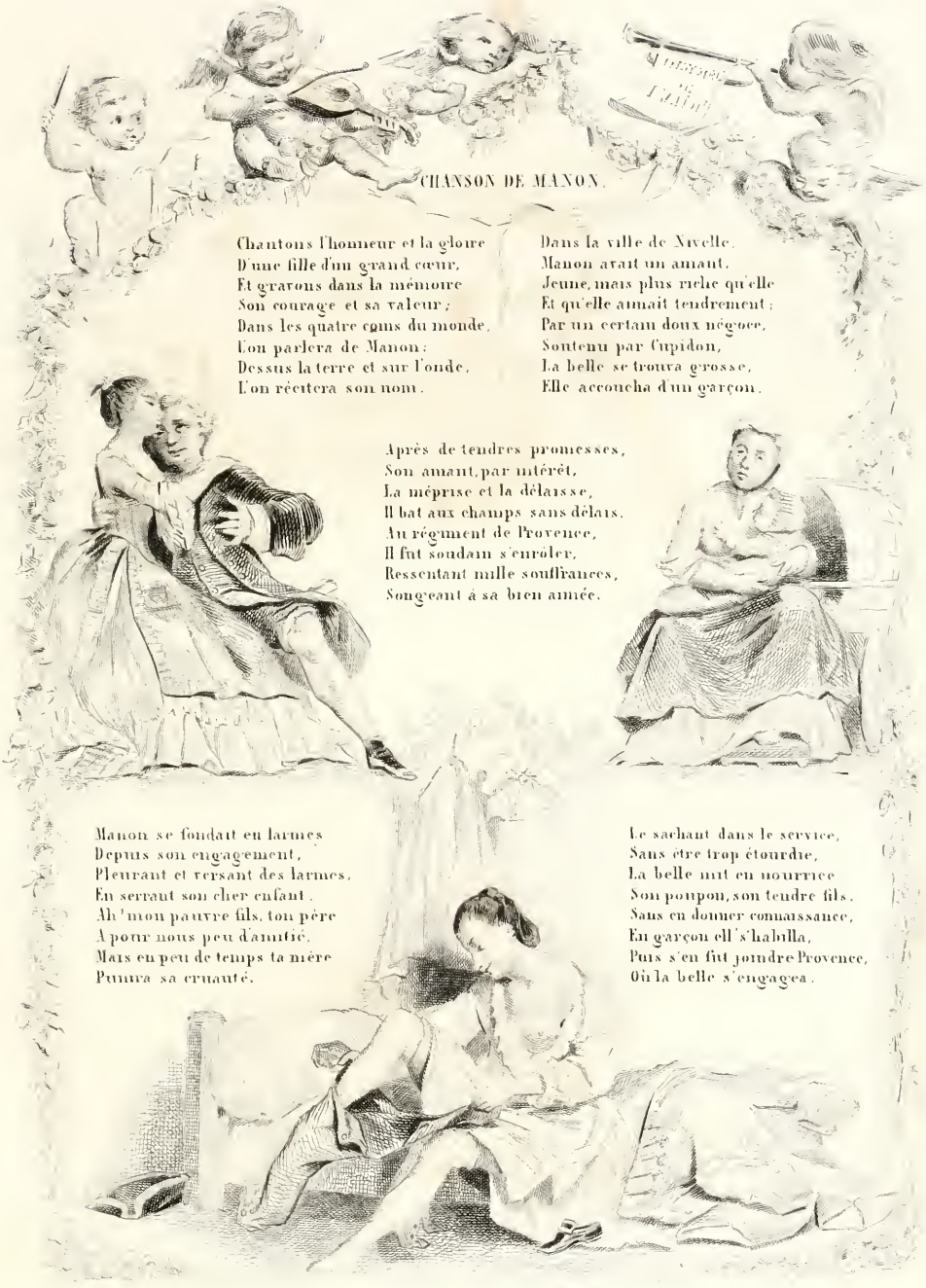
Ce terme de farand est tombé en désuétude et ne s'emploie pas dans le beau langage ; cependant, il manque à la langue. En effet, l'Académie a eu tort de dédaigner ce mot qui se trouve dans des écrivains classiques, comme Vadé ; le peuple n'a pas voulu l'abandonner, et il a eu raison, car il n'a pas de synonyme. Ce mot n'est pourtant pas ancien ; on ne le trouve pas dans les auteurs, avant le 18e siècle. Toutefois, son étymologie pourrait venir de **farot** ou **pharet**, cité dans le **Dictionnaire de Ménage**, et qui signifie, falot ou fanal. Le farand est un homme brillant. L'orthographe du mot farand varie dans différents ouvrages. Dans notre romance, il est terminé par un D. Dans l'ouvrage intitulé ŒUVRES CHOISIES DE VADÉ ET DE SES IMITATEURS, il y a un dialogue intitulé **Spiritueux rebus de Mademoiselle Margot, reine de la Halle**, dont l'un des personnages s'appelle le **Farau**. Il ne faut pas croire que le faraud d'autrefois fût ce qu'ont été ensuite les petits-maîtres, les fats, les muscadins, les merveilleux, et ce que sont aujourd'hui les dandys et les lions. Le faraud était un homme qui sentait son brave, et qui ne manquait pas d'une certaine élégance, comme le prouve la manière dont Manon portait son épée sur la cuisse. Il y a eu plusieurs manières de porter l'épée. Les Grecs et les Romains la portaient à leur côté, perpendiculairement, comme l'ont ensuite portée nos chevaliers. Sous Louis XIV, on la porta horizontalement, derrière les jambes. Sous Louis XV, on se mit à la porter diagonalement, sur la cuisse, de sorte qu'elle pouvait aisément s'accrocher dans les jambes des passants, ou déchirer les robes des dames, quand on se retournait brusquement, ce qui n'arrivait qu'aux maladroits, et aux gens qui n'avaient pas le bel usage : mais aussi, il était plus facile de la tirer, ce qui arrivait souvent aux farands, et ce qui prouvait qu'ils n'étaient pas des faquins.

Le nom du poète qui a composé la Chanson de Manon, nous est malheureusement inconnu ; le savant Barbier l'a omis dans son **Dictionnaire des Anonymes**. Il nous a fallu également retrouver la musique dans la mémoire fidèle des cuisinières et des nourrices, sous la dictée desquelles elle a été transcrite. Quant à l'époque à laquelle a été composé cet ouvrage, c'est évidemment celle où le régiment de Provence existait. Ce régiment a été créé en 1674, il était composé de deux bataillons. L'auteur a commis ici une faute, à moins qu'on ne doive l'attribuer à son imprimeur. Nous lisons dans la chanson :

La voilà donc militaire,
Parements rouges, habit blanc.

Il fallait dire : **parements verts, habit blanc**. Tel était l'uniforme du régiment de Provence ; c'était le régiment de Picardie, créé en 1563, qui portait les parements rouges. Tous deux étaient des régiments d'infanterie. Au surplus, il était heureux pour Manon que son amant fût dans cette arme, car s'il eût été dans la cavalerie, on n'aurait pas manqué de dire que la conduite de notre héroïne avait été un peu cavalière.

DU MERSAN.



CHANSON DE MANON.

Chantons l'honneur et la gloire
D'une fille d'un grand cœur,
Et gravons dans la mémoire
Son courage et sa valeur ;
Dans les quatre coins du monde,
L'on parlera de Manon ;
Dessus la terre et sur l'onde,
L'on récitera son nom.

Dans la ville de Nivelle,
Manon avait un amant,
Jeune, mais plus riche qu'elle
Et qu'elle aimait tendrement ;
Par un certain doux négoce,
Soutenu par Cupidon,
La belle se trouva grosse,
Elle accoucha d'un garçon.

Après de tendres promesses,
Son amant, par intérêt,
La méprise et la délaisse,
Il bat aux champs sans délais.
Au régiment de Provence,
Il fut soudain s'enrôler,
Ressentant mille souffrances,
Songeant à sa bien aimée.

Manon se fondait en larmes
Depuis son engagement,
Pleurant et versant des larmes,
En serrant son cher enfant.
Ah ! mon pauvre fils, ton père
A pour nous peu d'amitié,
Mais en peu de temps ta mère
Punira sa cruauté.

Le sachant dans le service,
Sans être trop étourdie,
La belle mit en nourrice
Son poupon, son tendre fils.
Sans en donner connaissance,
En garçon elle s'habilla,
Puis s'en fut joindre Provence,
Où la belle s'engagea.

La voila donc militaire,
Parmens rouges, habit blanc;
Elle voit ce téméraire,
Son traitre et perfide amant;
Elle faisait son service,
Belle cocarde au chapeau;
Elle portait sur sa cuisse,
Son épée en vrai farfaud.

Un jour, dans le corps-de-garde,
Notre héroyne Manon,
Sortant de faire sa garde,
Parlant avec son mignon;
J'ai, dit-il, une maitresse
Qui demeure en ce quartier;
J'espère par sa tendresse,
Que je pourrai l'épouser.

Ce discours pénétra l'ame
De Manon de toutes parts,
Mais sentant qu'elle se pâme,
S'en fut dessus les remparts.
Pour se venger sans appelle,
De sa noire trahison,
S'en fut le soir chez sa belle,
Pour voir venir son luron.

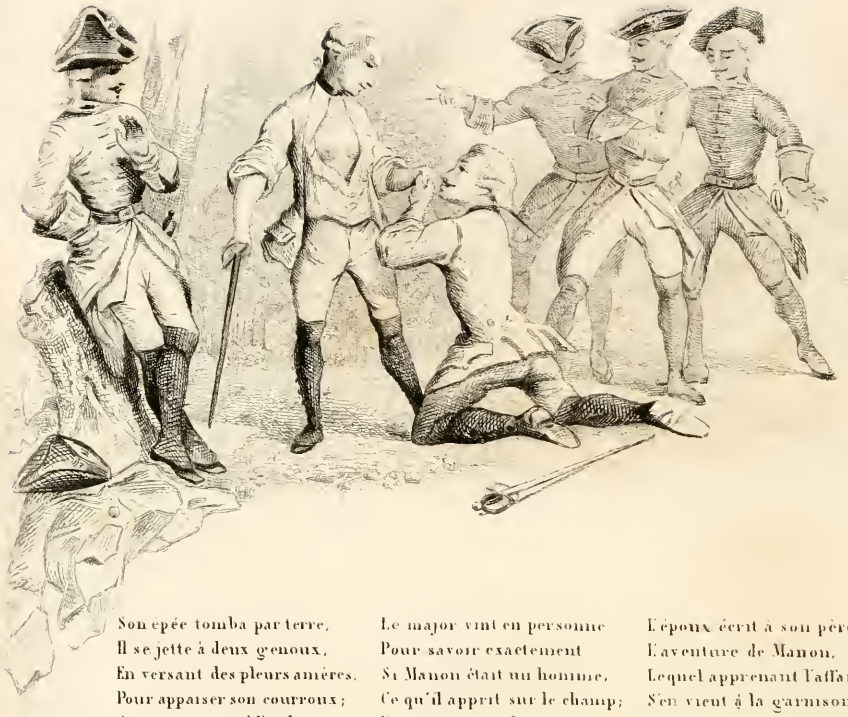
Ma très chère demoiselle,
Lui dit-elle, avec esprit,
Votre amant est infidèle,
Un traitre et un mal-appris.
Dans la ville de Nivelle,
Il a un petit garçon,
Avec la plus tendre belle
Qui soit dedans ce canton.

Si le barbare est si traître,
Dites-moi la vérité,
Pour pouvoir mieux le connaître,
Vous pouvez l'interroger;
Puis ayant quitté la belle,
Le lendemain l'imposteur
Prit un congé de sa belle,
Et se déclare trompeur.

Manon vit entrer le traître,
Qui revenait du quartier,
Sitôt elle sentit naître
Le desir de se venger.
Pour engendrer la querelle,
A son amant Sans-Quartier,
Elle monte chez sa belle,
A dessein de le narguer.

Le luron tout en colère,
Lui dit : qui t'amène ici?
Faut décider cette affaire,
A cinq ou six pas d'ici.
Manon répond par bravade,
A ce traître, à ce fripon;
Depuis long-temps, camarade,
J'en cherche l'occasion.

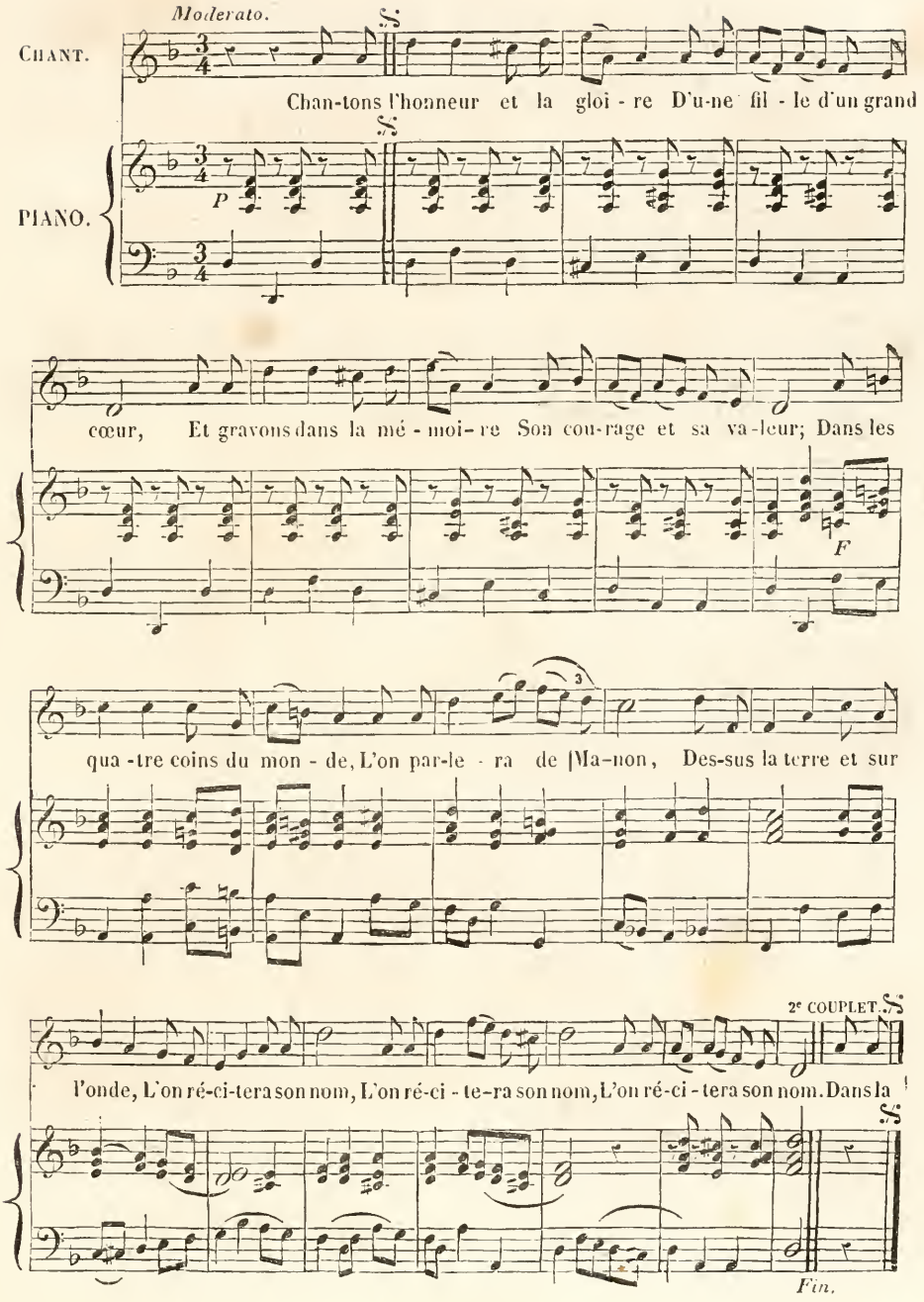
Elle lui dit en colère:
Allons vite, l'habit bas,
Et point de botte première,
Battons-nous jusqu'au trépas.
Quand elle fut en chemise,
Il fixa son sein mignon.
Ah! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon.

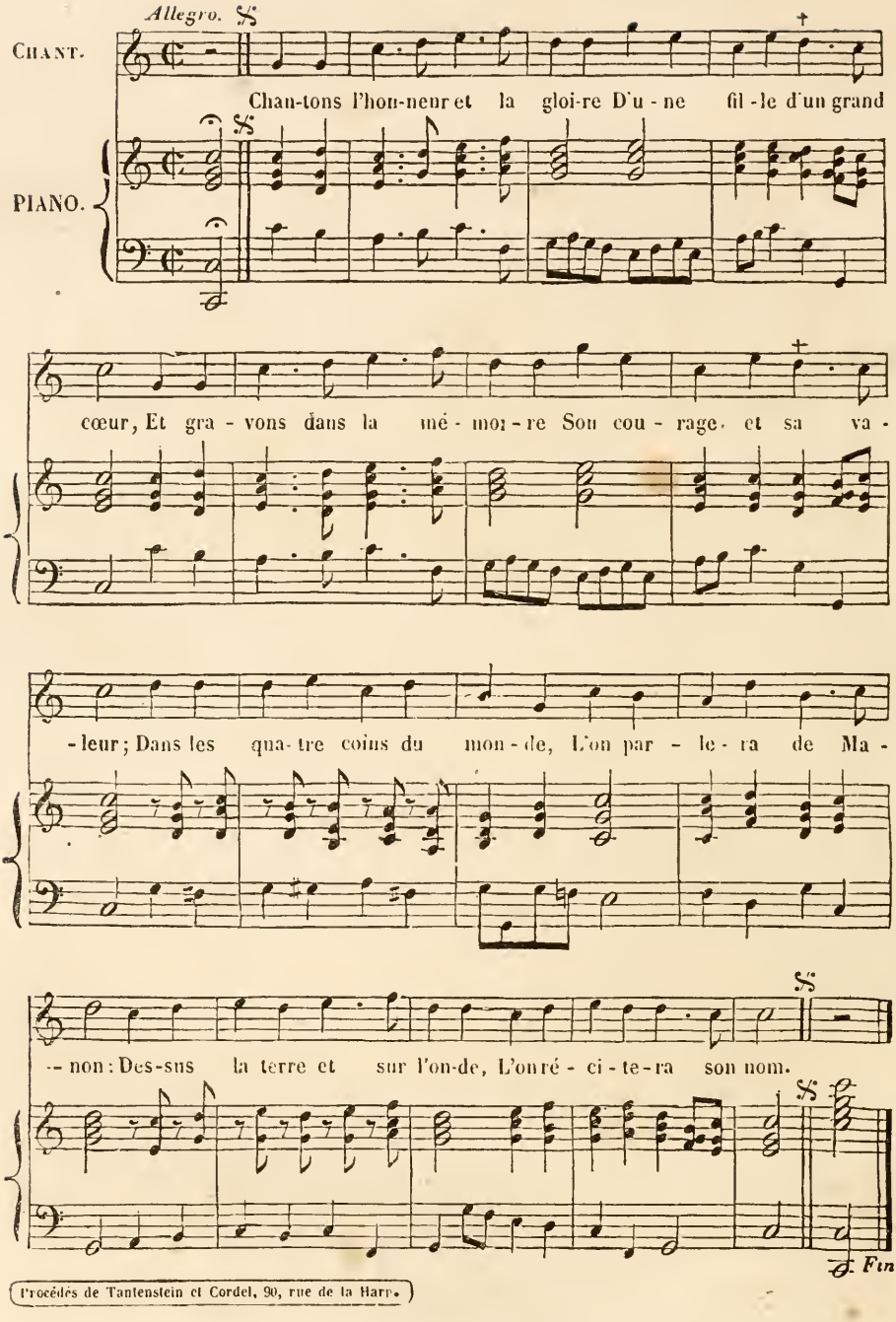


Son épée tomba par terre,
Il se jette à deux genoux,
En versant des pleurs amères,
Pour appaiser son courroux ;
Avec transport il l'embrasse,
En la serrant tendrement,
La prie de lui faire grace,
Au nom de son cher enfant.

Le major vint en personne
Pour savoir exactement
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur le champ ;
Et connaissant leur négoce,
Leur fit publier des bancs,
Puis leur fit faire des noces,
Le plus magnifiquement.

L'époux écrit à son père
L'aventure de Manon,
Lequel apprenant l'affaire,
S'en vient à la garnison ;
Charmé de cette nouvelle,
Et leurs congés bien signés
Il les emmène à Nivelle
Pour vivre en tranquillité.

MANON

Moderato.
CHANT.
PIANO.
P
Chan-tons l'honneur et la gloi - re D'u-ne fil - le d'un grand
cœur, Et gravons dans la mé - moi- re Son cou-rage et sa va-leur; Dans les
F
qua -tre coins du mon - de, L'on par-le - ra de Ma-non, Des-sus la terre et sur
2e COUPLET.
l'onde, L'on ré-ci-tera son nom, L'on ré-ci - te-ra son nom, L'on ré-ci - tera son nom. Dans la
Fin.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

DANS LES GARDES FRANÇAISES,

PLAINTES GRIVOISES.

(CHANSON ATTRIBUÉE A VADÉ.)

DESSINS DE M. E. GIRAUD. — GRAVURE PAR M. GAITTE.

Musique arrangée avec accompagnement par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson grivoise eut pendant un temps une certaine vogue, qu'elle dut à la nouveauté du genre dont Vadé fut le créateur. Nous ne pensons pas que celle-ci soit de lui, quoiqu'elle lui ait été généralement attribuée : on ne la trouve dans aucune édition de ses Œuvres. Vadé mourut en 1757, et nous voyons la Chanson **Dans les Gardes françaises**, imprimée pour la première fois dans le recueil intitulé **Chansonnier français**, en 1760 (vol. 6e, page 192). Elle est sans doute de quelque imitateur du poète que Voltaire appelait **ce polisson de Vadé**, et dont quelques gens nommaient le genre, la **Grossièreté poissarde**, tandis que le sévère Fréron, son contemporain, appelait tout simplement cette nouvelle poésie **le Genre poissard**. Cette espèce de chansons parut d'autant plus amusante, qu'elle contrastait avec la plupart de celles qui remplissaient les recueils, et qui étaient des **bergeries** assez semblables aux peintures des trumeaux, ornées de houlettes et de panetières enrubanées, de moutons bien peignés et de bergères coiffées à la Pompadour. Les Brunettes, les Musettes, les Chansons anacréontiques, les Chansons de table et les Vaudevilles satyriques se partageaient le reste du domaine de la poésie chantée, et les Iris et les Chloris marchaient en compagnie de Bacchus et de Momus.

La Muse enjouée de Vadé le prit sur un ton qu'il ne faut cependant pas confondre avec le burlesque. Elle peignit une nature basse à la vérité, mais qui n'était pas sans agréments. Vadé fut le **Téniers** de la poésie, dont les autres Chansonniers étaient les **Watteau**. Les amours de corps de garde, dont notre Chanson est une peinture, ont aussi leur originalité. Nous avons dit que Vadé avait eu des imitateurs, parmi eux se trouvent des noms célèbres, car à ceux de **Piron** et de **Lanjon** on peut joindre celui de VOLTAIRE.

Les Poètes qui se permettaient ces plaisanteries, n'y mettaient pas assez d'importance pour y attacher leur nom : cependant la Chanson grivoise, **Dans les Gardes françaises**, a eu beaucoup de vogue, puisqu'après avoir été composée sur l'air connu, **Pour un Amant frivole**, un musicien ne dédaigna pas de lui faire les honneurs d'un air nouveau, qui est resté comme type dans les Vaudevilles.

Une autre preuve de son succès, c'est qu'on la jugea digne d'une réponse qui n'a pas moins de onze couplets et qui est imprimée à sa suite dans le 10e volume du **Chansonnier français**. Il s'en faut de beaucoup que la réponse vaille la Chanson ; mais ce genre était à la mode, et les libraires demandaient du Vadé, comme ceux du siècle précédent disaient à leurs auteurs : **Faites-nous du Saint-Evremond**. Ils savaient toutefois qu'ils faisaient des **pastiches** et n'avaient pas la naïveté de ce Monsieur, que je trouvai dernièrement écrivant sur un beau cahier. Je lui demandai ce qu'il faisait, et il me répondit avec bonhomie **Je fais des Pensées de La Rochefoucault.**

Les Chansons militaires sont de différentes sortes et ont du avoir la couleur de leur époque.

Le **La Tulipe** du siècle de Louis XV est un soldat cardé, poudré, ferme sur la hanche, singe coquet des petits maîtres du temps. C'est le Céladon des blanchisseuses, qu'il traite en Richelieu de bas étage. Les mœurs de ses supérieurs déteignent sur lui. C'est le soldat poli de Fontenoy, qui ôte son chapeau aux Anglais, en les priant de tirer les premiers ; mais qui riposte ensuite avec cette valeur qui a toujours été française, et que les officiers alliaient si bien avec leurs manchettes et leur jabot brodé. Ces soldats tirés à quatre

épinglés, n'étaient pas moins braves que ceux de la République avec leurs pantalons de toile et leurs souliers sans semelles, ni que ceux de l'Empire avec leur belle et sévère tenue.

Ils marchaient à l'ennemi en chantant le

Rantomplan tambour battant,

et

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,

comme les Volontaires de 91 y couraient avec ÇA IRA et la CARMAGNOLE, et comme les soldats de Napoléon y allaient au PAS REDOUBLÉ, qui était leur musique, avec accompagnement de fifre et de tambour, et la basse continue du canon.

La Tulipe est le nom favori des Chansonniers d'alors. Celui de notre Chanson,

. . . . . De la colonelle
Est le plus scélérat.

La colonelle était la première compagnie du régiment, ainsi nommée parce qu'elle appartenait au colonel lui-même. Le fin bas d'écarlate rappelle les bas de cette couleur, d'où est venu le proverbe : avec une pipe et des bas rouges.

Nous trouvons dans cette Chanson quelques mots d'argot, qu'il est bon d'expliquer, car tout le monde ne connait pas ce langage comme Vidocq et comme l'auteur des Mystères de Paris. La TOQUANTE est une montre; la BRANLANTE est la chaîne : quant au COULANT, c'était une espèce de boucle, à la mode alors, et qui retenait le chignon.

Notre Chanson est connue et ordinairement imprimée en six couplets; mais dans le Recueil même où elle avait paru, les éditeurs l'ont donnée plus tard en la complétant, avec cette note : " Les six couplets de cette Chanson, qui se trouve au cinquième volume, ne suffisant pas pour ceux qui désirent avoir des Chansons complètes et régulières, nous avons cru devoir la rétablir ici dans son entier."

Nous ferons comme eux, en donnant les cinq couplets suivants :

Deuxième Couplet.

Se découvrant sans feinte,
A la Courtille, un jour,
Il grelotait de crainte,
Quoiqu'il brulât d'amour.
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse
Et ne lui cachai rien.

Troisième Couplet.

Il me jurait sans cesse,
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas! sur sa promesse,
J'approuvai ses amours.
De toute sa tendresse,
Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse,
Il se rendit vainqueur.

Quatrième Couplet.

Quoi! fallait-il me rendre,
Pour cet amant ingrat?
J'avais le cœur trop tendre,
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière,
Puisqu'il me laisse là.
Je serai plus altière,
Et n'aimerai comm' ça.

Onzième Couplet.

Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,
Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin.
J'étais pour lui trop bonne,
De souffrir ses amours :
Et puisqu'il m'abandonne,
Je le fuirai toujours.

Douzième et dernier Couplet.

J'étais, ma foi, trop bête,
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête à tête,
Manger mon saint-frusquin.
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront,
Que je suis brave fille
Qui ne veut pas d'affront.

Ces couplets me paraissent évidemment d'une autre main que la Chanson. Ils auront été faits par quelque chanteur des rues, et pour satisfaire les amateurs qui aiment mieux la quantité que la qualité. Ils me rappellent ce bon mot de Fontenelle : Il y a des gens qui ne quittent pas une bonne plaisanterie, qu'ils n'en aient fait une sottise.

DU MERSAN.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au bernicquet.
Il retournait mes poches,
Sans me laisser un sou;
Ce n'est pas par reproches
Mais il m'a mangé tout

La nuit quand je sommeille
Je pense à mon coquin;
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin:
La chance est bien tournée
A présent c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin

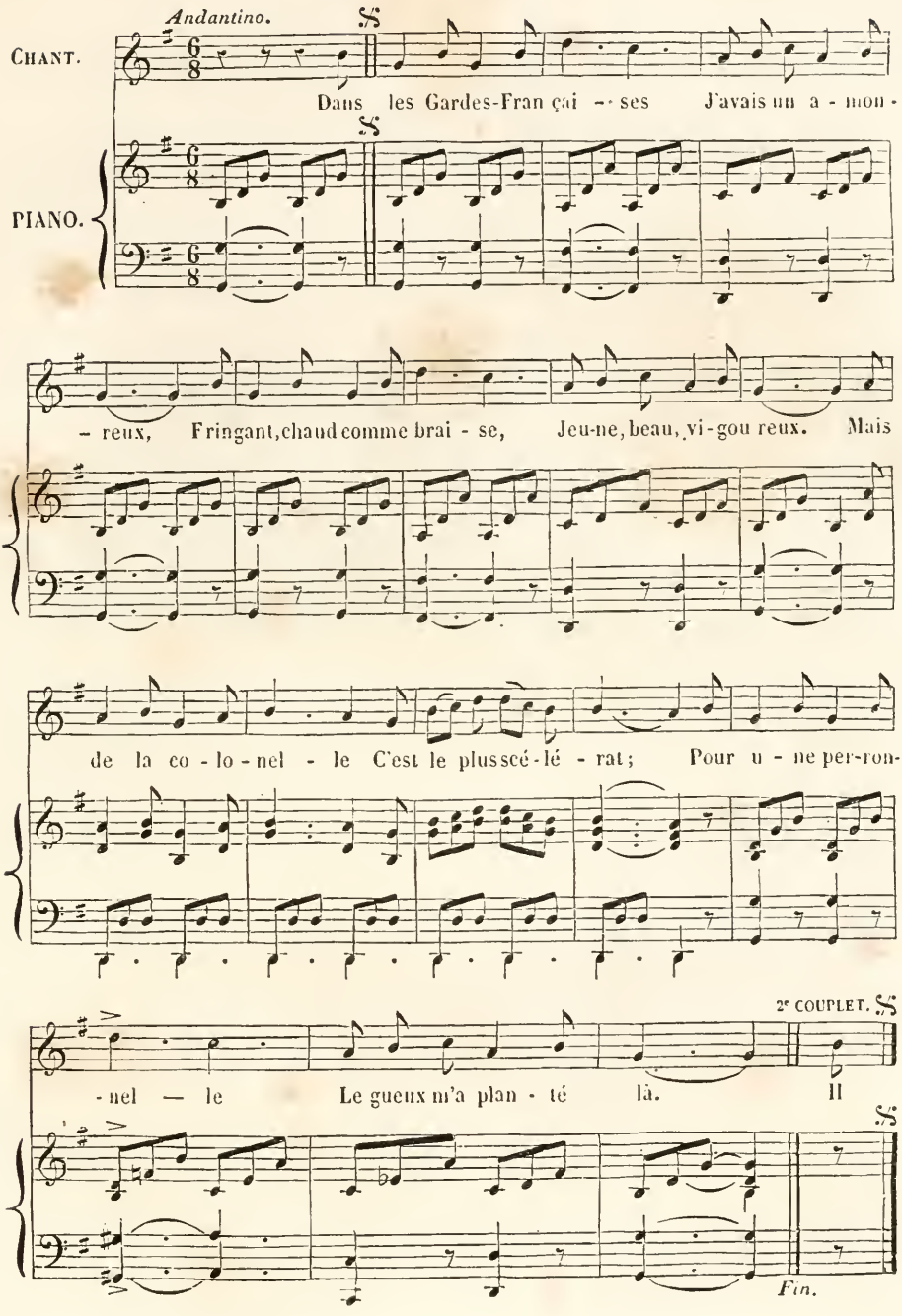
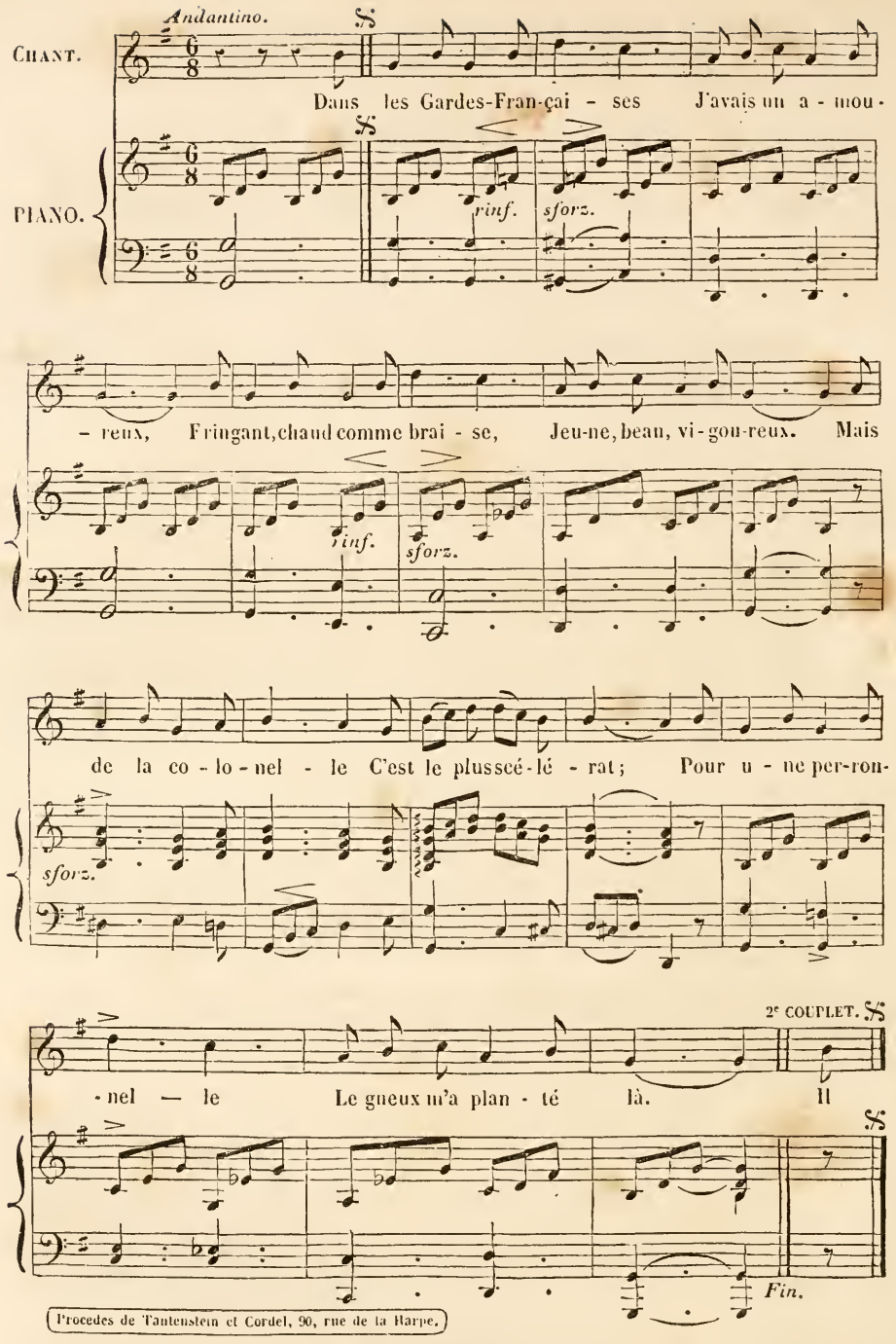
Imp.ie F. Chardon aine, 30, r. Hautefeuille, Paris

PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNÉE.

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux.
Mais de la Colonelle
C'est le plus scélérat;
Pour une perronnelle
Le gueux m'a planté là.

Il avait la semaine,
Deux fois du linge blanc,
Et comme un Capitaine
La Toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un Bichon.

Pour sa devergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs toute mondée
J'ai rempli mon baquet :
Je suis abandonnée,
Mais ce n'est pas le pis ;
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

DANS LES GARDES FRANÇAISES



Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LA BELLE BOURBONNAISE.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. COUCHÉ. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. TORLET,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet,

NOTICE.

C'était sous Louis XV que l'on chantait la Bourbonnaise. Beaucoup de personnes ont cru que cette Chanson avait été faite contre Madame Dubarri, et il est vrai que dans les Chansons et les Pamphlets du temps, on désignait cette favorite sous le nom de la Bourbonnaise. Cependant, ce nom ne pouvait pas faire allusion au lieu de sa naissance, puisqu'elle est née à Vaucouleurs, dans le Bassigny, en Champagne, et par un singulier rapprochement, dans la patrie de Jeanne d'Arc. Elle portait aussi le prénom de Jeanne, ce qui rend doublement piquante l'épigramme qui courut en Avril 1771.

France, quel est donc ton destin,
D'être soumise à la femelle :
Ton salut vint de la pucelle,
Tu périras par la catin.

Quelques étymologistes ont pensé que Madame Dubarri avait été surnommée la Bourbonnaise, parce qu'elle était la maîtresse d'un Bourbon. Mais la première Chanson de la Bourbonnaise est antérieure à la faveur de Madame Dubarri, elle avait été faite, dit-on, sur une courtisane en vogue, qui, comme beaucoup de ses pareilles, était tombée dans la misère ; peut-être même cette Chanson n'était-elle qu'une fantaisie d'un chanteur des rues.

Quoi qu'il en soit, on voulait en assimilant la favorite à la Bourbonnaise du Pont-Neuf, la ridiculiser et l'avilir. Outre les Chansons on employa les Caricatures, et on en connaît une qui a été répétée dans le Musée de la Caricature (tome 1, pl. 75). On y voit la Bourbonnaise quittant son village vêtue en paysanne et avec des sabots, puis elle paraît richement vêtue, dans une guinguette où elle est entourée d'adorateurs de tous étages. Le titre de cette Caricature, est : Le vrai portrait de la belle Bourbonnaise.

On joignit les Pamphlets aux Chansons et aux Caricatures, et il en parut un entre autres, intitulé : Vie de la belle Bourbonnaise, écrite par elle-même à sa mère. Ce Pamphlet la fait mourir à l'hôpital.

La Duchesse de Grammont, qui avait brigué la succession de Madame de Pompadour, furieuse de se voir préférer Madame Dubarri, fit partager sa rage à son frère, le Duc de Choiseul. Celui-ci résolut d'ouvrir les yeux du Roi sur l'infamie dont son choix allait le couvrir, non directement, il en connaissait trop le danger, mais par les voies les plus détournées. Il fit consigner les aventures de la Comtesse dans des Vaudevilles et des Nouvelles manuscrites dont on amusait les cercles. La police, aux ordres du Ministre, loin de jeter officieusement le voile sur les turpitudes du souverain, contribua la première à les divulguer par ces Pont-Neufs, dont elle amusa la populace de la capitale : Pont-Neufs allégoriques, mais dont chacun eut bientôt la clef (Voyez la Vie privée de Louis XV, par d'Augerville, tome 4, p. 163). Il n'y eut pas jusqu'à Voltaire, qui, pour faire sa cour aux Choiseul, ne s'égayât dans cette occasion. Il se permit un Conte intitulé :

L'Apothéose du Roi Pétaut, ce conte en vers est imprimé dans la Correspondance secrète de Métra, tome 2, page 314.

On vit aussi paraître une Epître à Margot, par Dorat, satyre assez ingénieuse : mais l'auteur craignit la Bastille, et en fit une réfutation qui ne valait pas la satyre. Ces deux pièces se trouvent dans les Fastes de Louis XV (tome 2, p. 318).

Une diatribe moins fine mais non moins insultante, qui se trouve dans le même ouvrage (tome 2, p. 239), est celle où l'on fait mention de toutes sortes de Gorils, même de ceux dont l'usage est peu propre à être désigné.

Voici ce qu'on lit dans le Bulletin des Nouvelles qui couraient dans Paris, et ne pouvaient guère être inconnues à M. de Sartines, qui en plaisantait lui-même (15 Octobre 1768) :

" Depuis quelque temps, il court une Chanson intitulée : la Bourbonnaise, qui a été répandue avec une rapidité peu commune; quoique les paroles en soient fort plates et que l'air en soit on ne peut pas plus niais. Les gens qui raffinent sur tout ont prétendu que c'était un Vaudeville satirique sur une certaine fille de rien, parvenue à jouer un rôle et à faire figure à la Cour. "

Cette Chanson, la Nouvelle Bourbonnaise, fut suivie de beaucoup d'autres ; l'approbation de M. de Sartines est du 16 Juin 1768, le temps précisément où Mademoiselle L'Ange venait d'être produite à la Cour. Ce nom de L'Ange était celui qu'avait adopté Jeanne Vaubernier, selon l'usage des courtisanes, avant de prendre celui de Dubarri. Les autres Chansons sur la favorite sont trop ordurières pour être rapportées. (Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarri; Londres, 1775, p. 75 et suiv.)

On sait que rien ne put s'opposer à la passion du Roi, et que Madame Dubarri l'emporta sur M. de Choiseul qui tomba dans la disgrace. Son triomphe avait été prédit dans un joli mot du Duc de Nivernais. Lors de la faveur du chancelier Maupeou, la Comtesse ayant rencontré le Duc, un des protestants au lit de justice (en 1771), lui dit : M. le Duc, il faut espérer que vous vous départirez de votre opposition, car, vous l'avez entendu, le Roi a dit qu'IL NE CHANGERAIT JAMAIS. — Oui, Madame, répondit le fin courtisan; mais il vous regardait.

Ce qui prolongea jusqu'à notre époque la vogue de l'ancienne Chanson de la Bourbonnaise, ce fut la manière dont elle était chantée par le fameux Grimacier. Cet homme, appelé Valsuani, dit l'Italien, était sur le boulevart du Temple, où, monté sur une chaise, il exprimait par les jeux de sa physionomie mobile les diverses affections des sens et de l'ame. Il fut bientôt si couru, la foule, pour le voir, devint si grande, qu'il imagina de s'établir dans une barraque, et de faire payer à la porte. Bientôt il céda son entreprise à un montreur de marionnettes, s'obligeant néanmoins à paraître dans les entr'actes. Les marionnettes servirent ensuite de passeport à des comédiens en personne naturelle, et ce Théâtre devint, en 1774, celui des Associés, qui prit à la Révolution le titre de Théâtre Patriotique du sieur Sallé, qui fut ensuite le Vaudeville du Boulevart, puis le Théâtre sans Prétention, le Spectacle de Madame Saqui, et qui a pris enfin, aujourd'hui, le titre de Délassements Comiques, emprunté à un de ses anciens voisins.

Le grimacier Valsuani avait quitté Sallé, son associé, vers 1787 ou 1788, car à cette époque, il faisait la parade devant la porte d'un sieur Noël, qui montrait les Scènes de la Passion avec des figures automates, à peu près à l'endroit où est maintenant le Théâtre du Petit Lazari. Il était affublé d'une perruque de crin ou de filasse, avait sur le nez d'énormes lunettes sans verre, qu'il faisait danser par une contraction de son nez, et il accompagnait sa Chanson avec un violon composé d'un long manche avec deux cordes, auxquelles une vessie servait de chevalet. Il exprimait d'une manière très grotesque le rire et les pleurs aux refrains ha ! ha ! ha ! ha ! de la Chanson de la Bourbonnaise.

Ce grimacier, après avoir disparu pendant la Révolution, reparut sous l'Empire; il pouvait alors avoir une cinquantaine d'années, et il chantait encore la Bourbonnaise dans les rues de Paris; mais il avait changé de costume ; le premier qu'il avait porté était une espèce d'habit de Pierrot, couleur de rose, avec des garnitures vertes et d'énormes boutons de la même couleur. C'est ainsi qu'il est représenté dans les gravures du temps, reproduites dans le Musée de la Caricature, T. 2, pl. 224. Sous l'Empire, il était affublé en Marquis ridicule.

Le destin de la Bourbonnaise était de ressusciter une troisième fois, et on l'a vue en 1839, sur le Théâtre des Folies Dramatiques, dans une pièce où l'acteur Heuzey a chanté sa Chanson, et imité le grimacier qui l'avait rendue fameuse

DU MERSAN.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

La Bourbonnaise,
Arrivant à Paris,
A gagné des Louis,
La Bourbonnaise
A gagné des Louis
Chez un marquis.

Pour apanage
Elle avait la beauté,
Elle avait la beauté,
Pour apanage,
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Etant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur
Quoique servante,
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présens.
De temps en temps.

De bonnes rentes
Il lui fit un contrat,
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes;
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

De Paysanne
Elle est dame à présent,
Elle est dame à présent,
Mais grosse dame,
Porte des falbalas
Du haut en bas.

En équipage
Elle roule grand train,
Elle roule grand train,
En équipage,
Et préfère Paris,
A son pays.

Elle est allée
Se faire voir en cour,
Se faire voir en cour,
Elle est allée,
On dit qu'elle a ma foi,
Plû même au Roi.

Fille gentille
Ne désespérez pas,
Quand on a des appas
Qu'on est gentille,
On trouve tôt ou tard
Pareil hazard.

LA BOURBONNAISE.

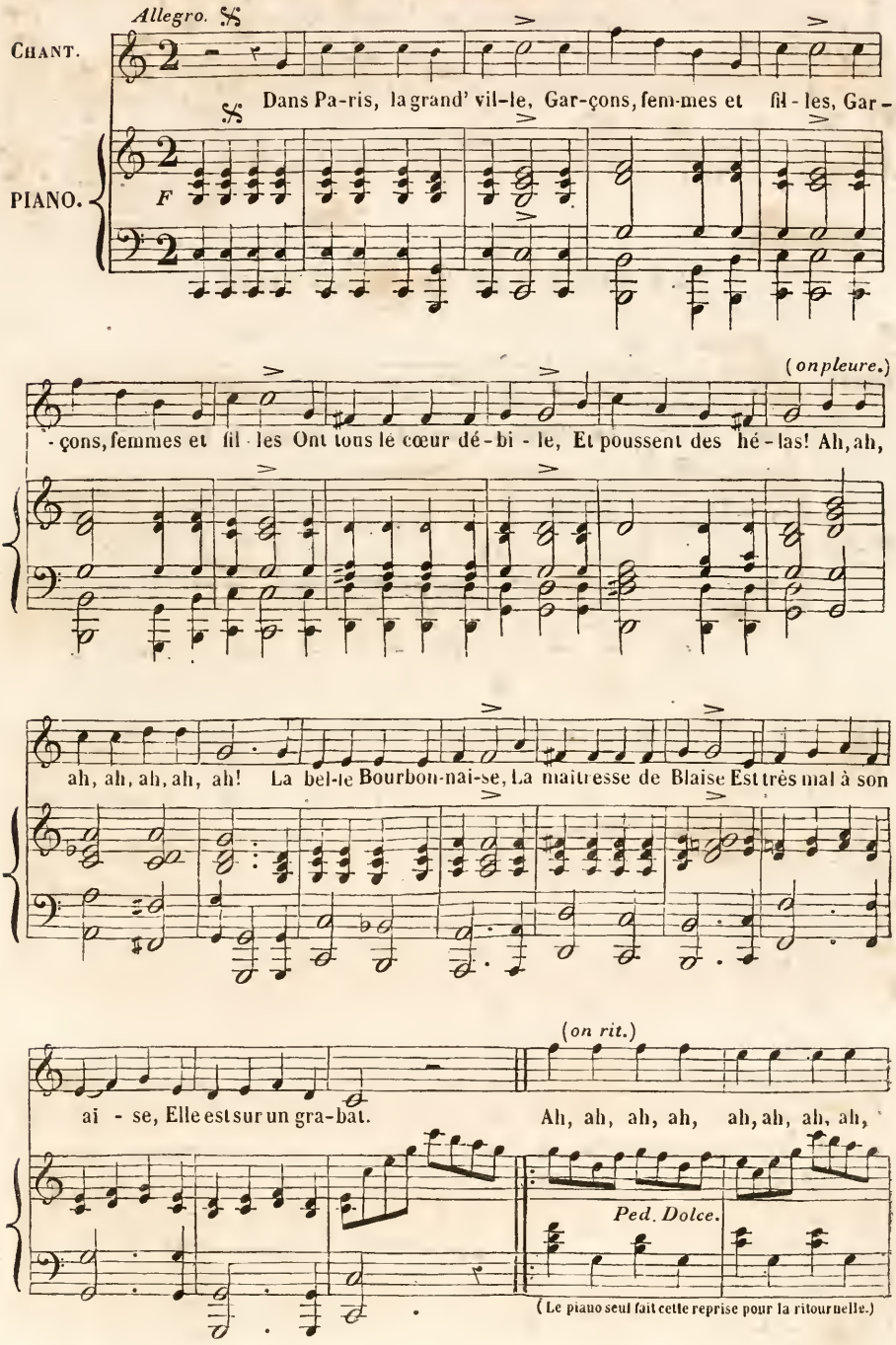
Dans Paris, la grand ville,
Garçons, femmes et filles, *(bis)*
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas *on pleure*
Ho, ha, ha, ha, ha !
La belle Bourbonnaise,
La maitresse de Blaise,
Est très mal à son aise,
Elle est sur le grabat.
Ho, ha, ha, ho, ha, ha,
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Est très mal à son aise,
Elle est sur le grabat.

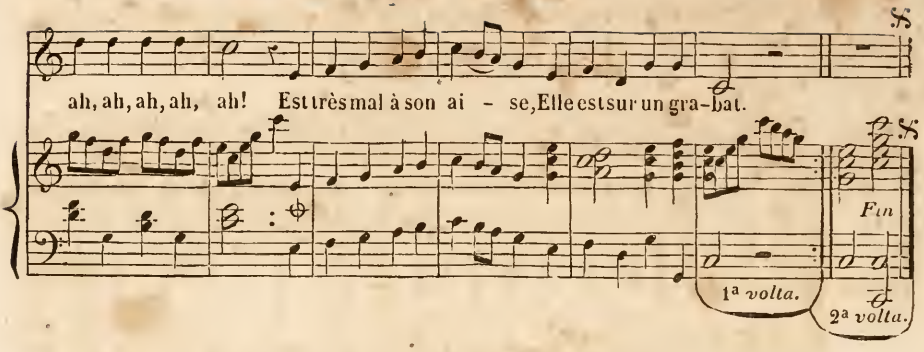
N'est-ce pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage, *(bis)*
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas !
Ha, ha, ha, ha !
La veille d'un dimanche
En tombant d'une branche,
Elle s'est démis la hanche
Et s'est cassé le bras.
Ho, ha, ha, ha, &c.

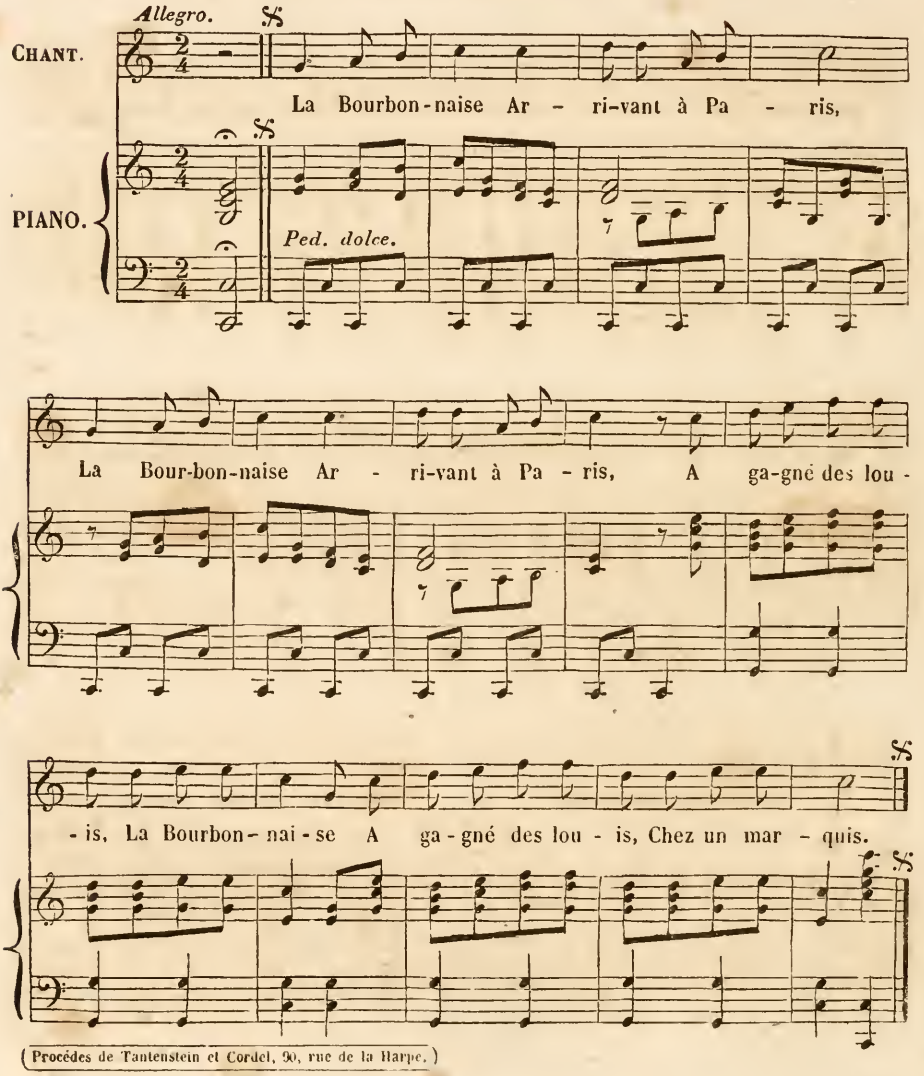
Pour guérir cette fille,
On chercha dans la ville, *(bis)*
Un médecin habile ;
Et l'on n'en trouva pas.
Ha, ha, ha, ha !
L'on mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage,
Rien ne la soulagea.
Ho, ha, ha, ha, &c.

Et la pauvre malade
D'argent n'ayant pas garde, *(bis)*
On tomba sur ses hardes
Et rien ne lui resta.
Ha, ha, ha, ha !
En fermant la paupière,
Ell' finit sa carrière,
Et sans drap et sans bierre,
En terre on l'emporta.
Ho, ha, ha, ha, &c.

Pour faire sonner les cloches,
On donna ses galoches, *bis*
Son jupon et ses poches,
Son mouchoir et ses bas.
Ha, ha, ha, ha ! *on pleure*
Et de sa sœur Javotte,
On lui donna la cotte,
Son manteau plein de crotte
Avant qu'elle expirat !
Ho, ha, ha, ha, &.

La pauvre Bourbonnaise,
Va dormir à son aise, *bis*
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sopha.
Ha, ha, ha, ha ! *on pleure*
Voilà qu'elle succombe,
Elle est dans l'autre monde,
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.
Ho, ha, ha, ho, ha, ha.
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha. *on rit*
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.

Allegro.
CHANT.
PIANO.
F
Dans Pa-ris, la grand' vil-le, Gar-çons, fem-mes et fil - les, Gar -
(on pleure.)
- çons, femmes et fil - les Ont tous le cœur dé - bi - le, Et poussent des hé - las! Ah, ah,
ah, ah, ah, ah, ah! La bel-le Bourbon-nai-se, La maitresse de Blaise Est très mal à son
(on rit.)
ai - se, Elle est sur un gra-bat. Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ped. Dolce.
(Le piano seul fait cette reprise pour la ritournelle.)



LA NOUVELLE BOURBONNAISE

(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Impr. de L. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. BRUNELLIÈRE. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. BOILLY

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Cette Chanson est sans doute fort ancienne, et l'une de celles que chantent les matelots sur les ports et dans les cabarets, lorsqu'ils sont à terre, et qu'ils y dépensent l'argent qu'ils ont gagné dans leurs voyages; mais sa vogue date de la fin du dernier siècle. C'était vers 1796 qu'un gros Paillasse de bonne mine, nommé le Père Rousseau, chantait la Chanson du Matelot de Bordeaux sur les tréteaux de la parade d'un petit Théâtre du boulevart du Temple, voisin de celui des Délassements, à l'endroit où est maintenant la salle du Cirque Olympique. Ce petit Théâtre avait été avant la Révolution celui des Gluettes, il avait été ensuite occupé par des Marionnettes qui avaient le nom de Grands Pantagonicus, et qui jouaient le répertoire de l'ancienne Comédie Italienne. Il fut ensuite le Théâtre de Mademoiselle Malaga, célèbre danseuse de corde, qui précéda la fameuse Madame Saqui.

Ce fut sur la parade de ce Théâtre que Bobèche attira ensuite tout Paris; mais il n'avait été que le successeur du Père Rousseau, dont la verve et la physionomie bouffonne rappelaient un peu l'excellent Dugazon. Rousseau, vêtu en vrai Paillasse, avec le serre-tête, la collerette et le costume en toile à carreaux, avait pour compère un nommé Germon.

Voilà deux noms, qui, sans cette notice, n'eussent point passé à la postérité! Cependant ces Roscius de bas étage ont eu leur célébrité comme d'autres. Qui est-ce qui connaîtrait un Achille s'il n'avait pas eu un Homère!

Ce qui faisait le charme de cette parade, c'était l'union des deux acteurs et la manière originale dont ils l'exécutaient. Rousseau cachait ses bras derrière son dos, et Germon, qui avait retroussé ses manches, passait les siens sous ceux de Paillasse, et faisait les gestes, auxquels le gros chanteur accommodait le jeu de sa physionomie mobile. Germon lui prenait le menton, le mouchait, lui donnait une prise de tabac, et quand, par un geste dérangé, la prise arrivait à l'œil au lieu d'arriver au nez, les spectateurs éclataient de rire.

Comme Bobèche a été le successeur du Père Rousseau, celui-ci avait été le successeur de Tabarin, qui faisait ses parades sur le Pont-Neuf, il y a deux cents ans. Les noms des Paradistes (1) qui ont occupé

(1) Ce mot n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais il admet bien *parodiste!* Enrichissons la *gueuse fière* malgré elle.

cet intervalle nous sont inconnus; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont succédé, quoique l'on n'ait pas écrit leurs annales.

Rousseau, Bobèche et Galimafré ont été les derniers qui aient eu de la réputation. Le règne des parades est passé. Il n'en reste plus qu'un vestige unique dans la personne d'un homme qui la fait encore maintenant à la porte d'un petit spectacle du boulevart, qui occupe la salle où était jadis le Théâtre des Délassements. Cet homme est le dernier des Romains!

Perché à une petite fenêtre, il fait le rôle d'un niais, en posant sa grosse tête sur un petit mannequin, et débitant quelques vieux calembourgs et quelques bribes de chansons. Mais le peuple seul s'arrête devant lui: tandis qu'autrefois la haute société allait au Boulevart du Temple voir les parades qui se faisaient devant la porte des Théâtres de Nicolet et des Associés. C'est que les parades d'alors étaient de petites comédies plus comiques que beaucoup de celles qu'on joue maintenant dans l'intérieur.

Les parades, avant la révolution, étaient exigées par l'autorité. C'était un tribut payé au despotisme des grands théâtres, de même qu'on exigeait que les spectacles forains et ceux du Boulevart commençassent en dedans par des marionnettes, pour rappeler leur origine.

Chez Nicolet, à cette époque, les marionnettes étaient encore exigées : mais on éludait cette ordonnance en se bornant à lever la toile à deux pieds du théâtre. Polichinelle paraissait, disait trois ou quatre phrases: puis arrivait le petit chien Carabi, qui emportait Polichinelle. On baissait la toile, et on la relevait pour le spectacle.

Une fois par semaine on jouait, devant le Théâtre de Nicolet, la grande parade des Savetiers, qui attirait la foule. Les voitures s'arrêtaient sur la chaussée, et le beau monde ne dédaignait pas ce spectacle. Cette parade finissait par un jeu assez plaisant dans lequel les spectateurs devenaient acteurs. Les Savetiers se battaient et se lançaient des seaux d'eau qui arrosaient tous ceux qui se trouvaient près de la balustrade. Ceux qui connaissaient cette plaisanterie avaient soin d'amener, et de faire placer sur le devant, des curieux qui étaient enchantés de ce qu'on leur laissait les premières places, sans se douter de l'aspersion qui les attendait et qui excitait le rire général.

Les trois derniers héros de la parade que nous avons nommés, ont disparu de la scène et ont eu un sort différent.

Le père Rousseau qui chantait le Matelot de Bordeaux, est devenu, vers 1805, marchand de tisane dans le faubourg du Temple, vis à vis la caserne. Bobèche, ayant eu la prétention de renfermer ses talents dans un intérieur, s'est fait siffler d'abord à Paris, et ensuite à Rouen : puis il a disparu sans avoir laissé de traces de ses anciens succès; et Galimafré cessant d'être acteur, et ne voulant pas abandonner les planches, est devenu garçon de théâtre sur celui de l'Opéra Comique.

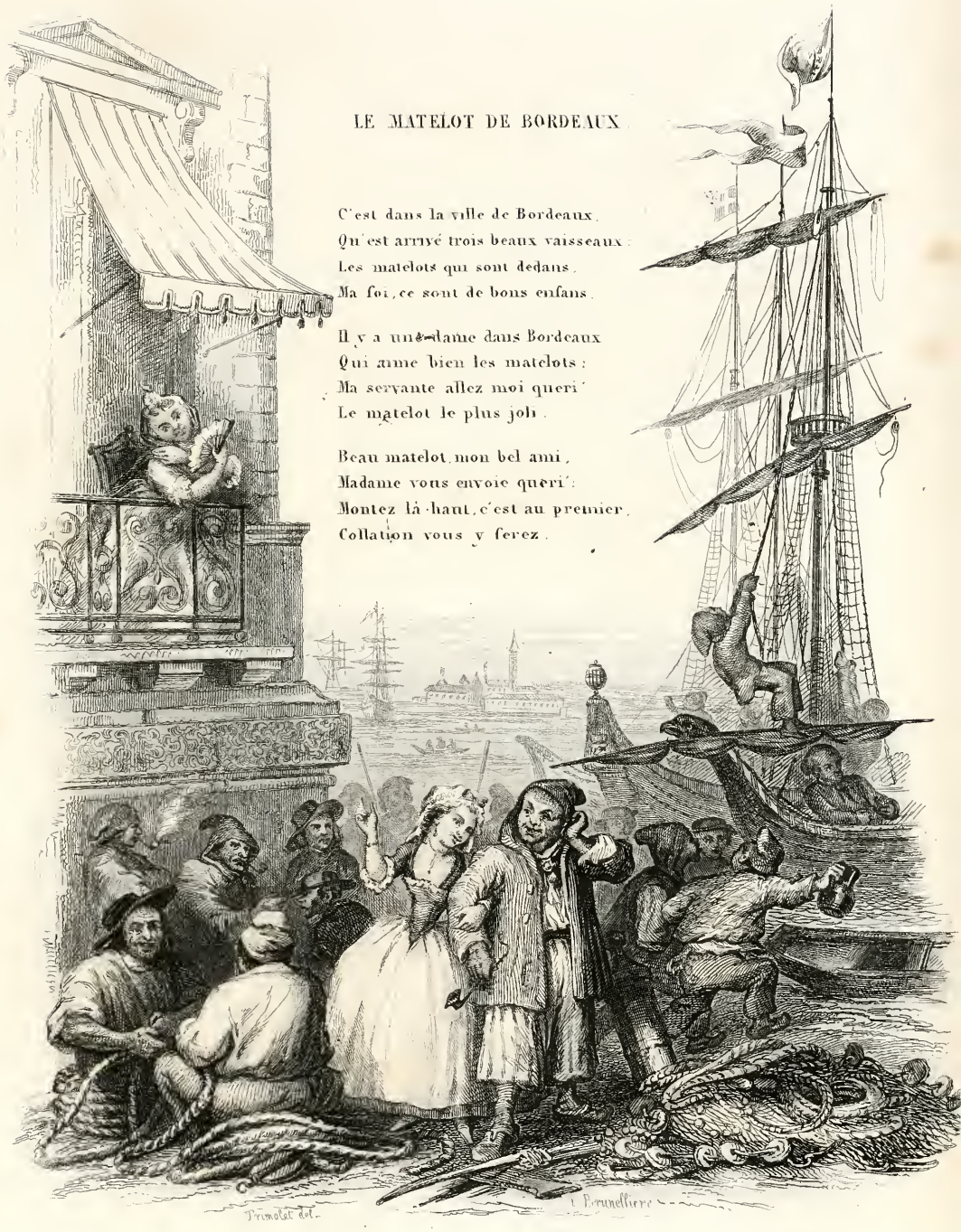
Ayant peu de chose à dire sur la chanson du Matelot de Bordeaux, je me suis rabattu sur celui qui la chantait et sur ses collègues, comme Simonide n'ayant rien à dire de son Athlète, s'était jeté sur Castor et Pollux. Mais nos lecteurs n'auront peut-être pas été fâchés de connaître ce qui amusait nos aïeux et jetait la gaité parmi le peuple. On paye aujourd'hui partout pour entendre d'assez mauvais couplets et voir des scènes qui ne valent guère mieux. Dans ce temps là on s'amusait gratis, on riait en plein air. Il est vrai que les cigarres n'infectaient pas l'atmosphère. Il est heureux qu'ils restent encore à la porte des salles de spectacle.

Du reste, si les parades sont faites pour le peuple, il y a beaucoup d'esprits distingués qui se font peuple pour jouir de ces innocents plaisirs. Témoin l'anecdote suivante:

Français de Nantes, directeur général des droits réunis, administrateur habile, et que son goût pour les lettres avait fait surnommer l'Anacréon de la Fiscalité, avait peuplé ses bureaux de littérateurs et de poètes. Se trouvant un jour forcé, par des plaintes réitérées, de gourmander un commis très inexact aux devoirs de sa place, ce jeune homme expliqua ses retards journaliers par la puissance d'un Paradiste du Boulevart du Temple, devant lequel il était obligé de passer pour se rendre à son bureau. Bah! lui dit M. Français, avec une surprise mêlée de satisfaction : Comment se fait-il donc que je ne vous y aie jamais rencontré?

M. Français pouvait bien aimer les parades et s'y arrêter, puisque le fameux Bayle, ce philosophe si profond, ne pouvait s'empêcher de quitter son travail et de descendre sur la place de Rotterdam, lorsqu'il y paraissait des Marionnettes

DU MERSAN.



LE MATELOT DE BORDEAUX.

C'est dans la ville de Bordeaux,
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux :
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi, ce sont de bons enfans.

Il y a une dame dans Bordeaux
Qui aime bien les matelots :
Ma servante allez moi querir
Le matelot le plus joli.

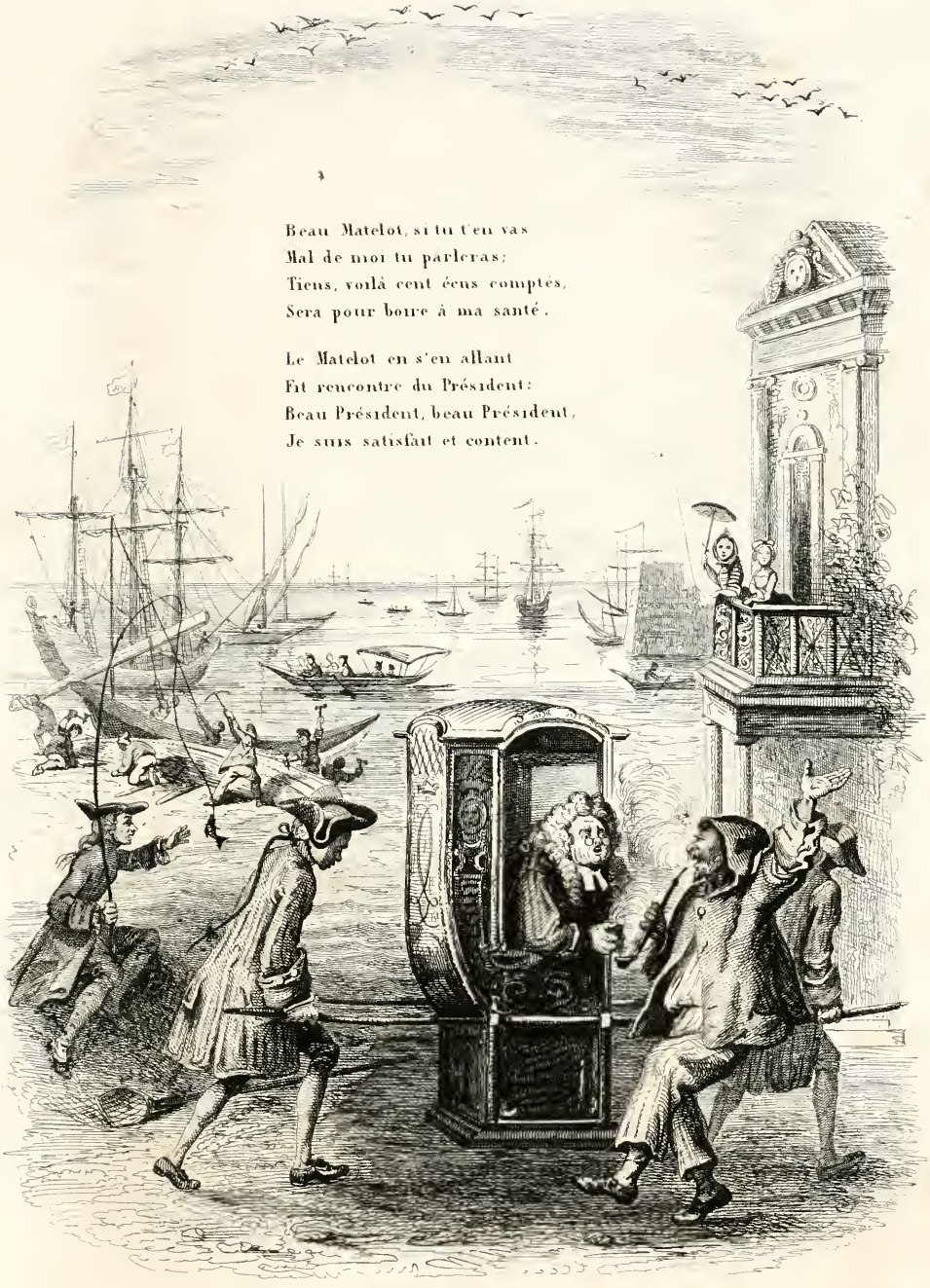
Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie querir :
Montez là-haut, c'est au premier,
Collation vous y ferez.

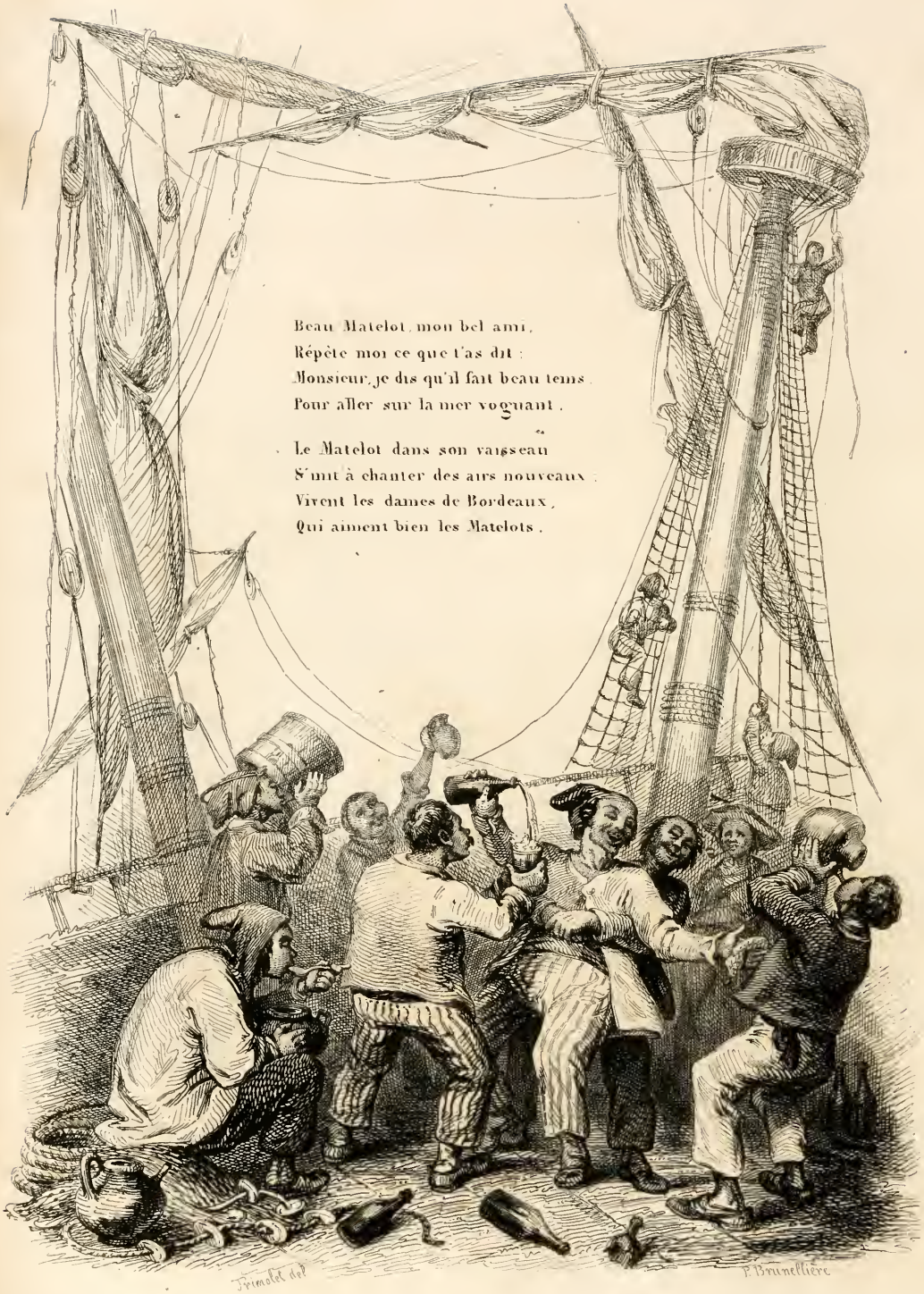
La collation a duré
Trois jours, trois nuits sans décessé,
Mais, au bout des trois jours passés,
Le Matelot s'est ennuyé.

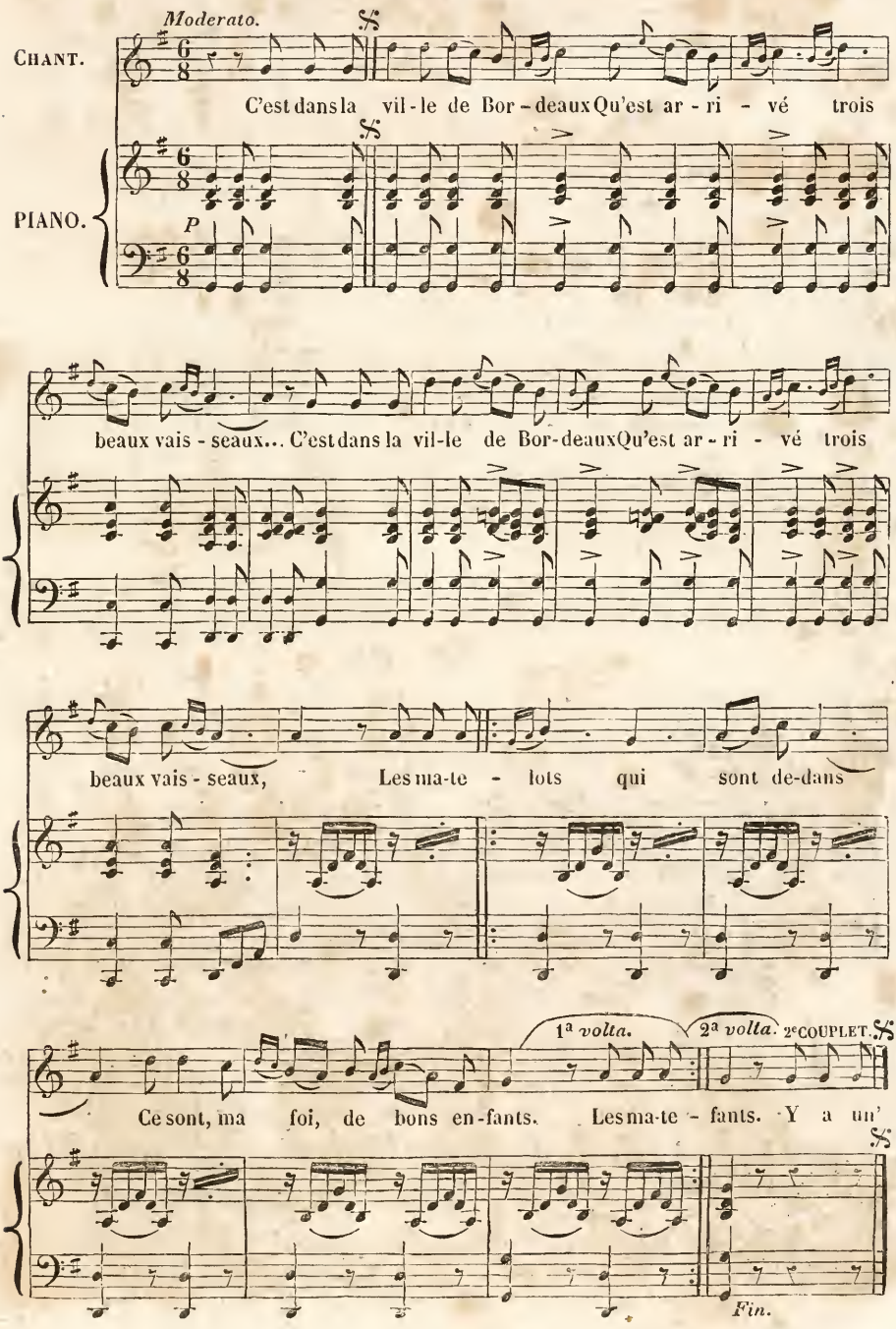
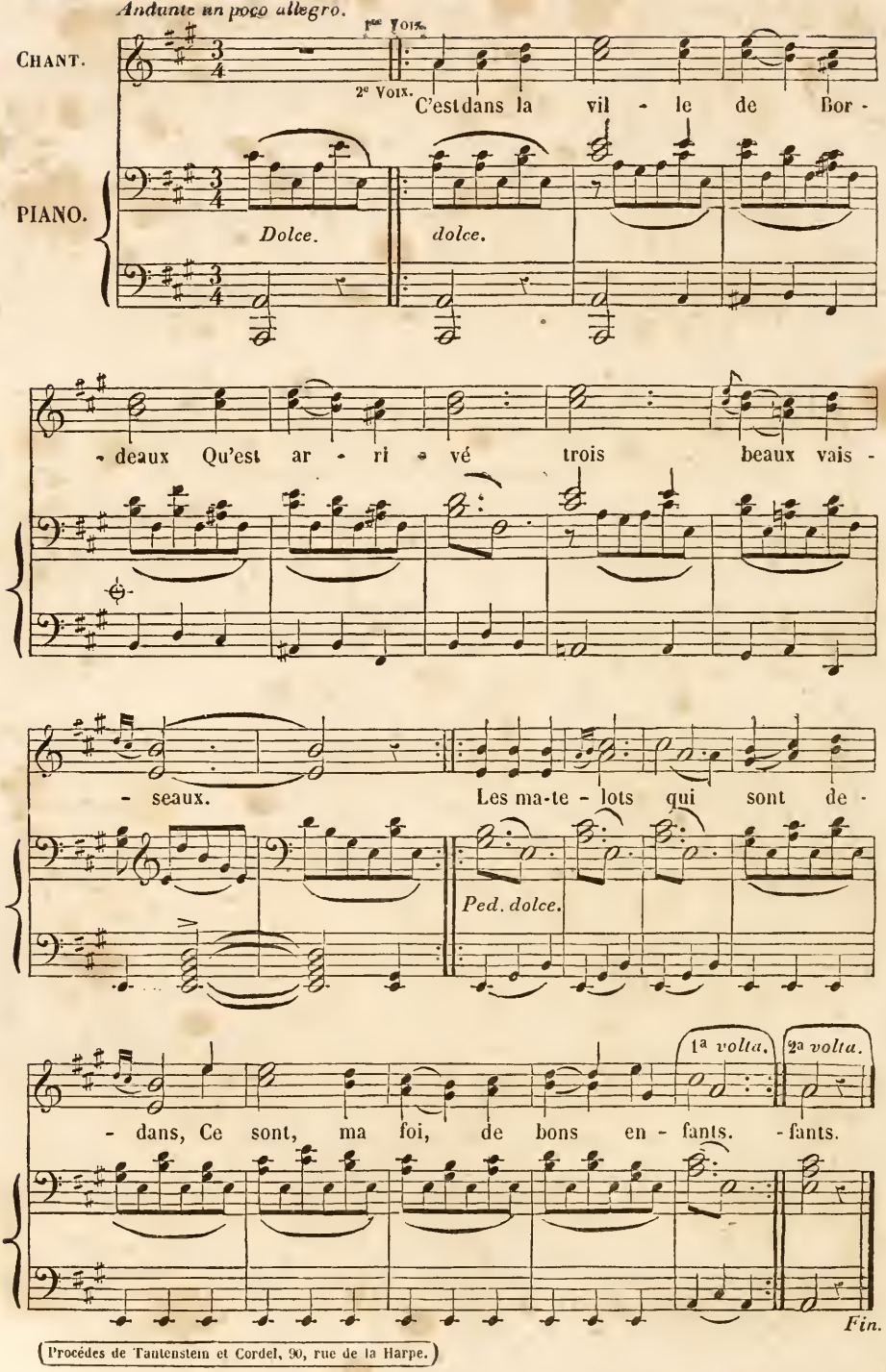
Le Matelot s'est ennuyé;
Par la fenêtre a régardé:
Madame, donnez moi mon congé,
Il fait beau tems, j'veux m'en aller.

Beau Matelot, si tu t'en vas
Mal de moi tu parleras;
Tiens, voilà cent écus comptés,
Sera pour boire à ma santé.

Le Matelot en s'en allant
Fit rencontre du Président:
Beau Président, beau Président,
Je suis satisfait et content.




Beau Matelot, mon bel ami,
Répète moi ce que t'as dit :
Monsieur, je dis qu'il fait beau tems
Pour aller sur la mer voguant.
Le Matelot dans son vaisseau
S'mit à chanter des airs nouveaux :
Vivent les dames de Bordeaux,
Qui aiment bien les Matelots.
Trimolet del.
P. Brunellière

LE MATELOT DE BORDEAUX, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

LA MACHINE INFERNALE

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. FERDINAND DELANNOY,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Bonaparte était revenu vainqueur (et vainqueur en trente jours) de sa seconde campagne d'Italie, celle qu'illustrèrent surtout le passage du mont Saint-Bernard et la victoire de Marengo. Il était facile de voir que, suivant l'expression de Charles Nodier, dans sa **Napoléone**, le Général-Consul **rêvait déjà l'Empire**; et plusieurs conspirations, entre autres celle d'Aréna, n'annonçaient que trop au nouveau César qu'il pouvait aussi **rêver le poignard de Brutus**. Mais un attentat plus lâche, puisque ses auteurs restaient cachés tout en frappant, plus féroce puisqu'ils ne reculaient point devant l'idée de sacrifier en même temps d'inoffensives victimes, se préparait mystérieusement contre lui.

Ce fut le 3 nivose an IX de la république (24 décembre 1800) que le passage du Premier Consul par la rue Saint-Nicaise, pour se rendre à l'Opéra, où allait se donner la première représentation de l'**Oratorio** d'Haydn (**la Création du Monde**), fournit aux ténébreux conspirateurs une occasion favorable pour exécuter leur dessein.

Nous reproduisons ici le récit (connu en langage populaire sous le nom de **canard**) qui fut alors crié et vendu dans les rues, au sujet de cet événement. Ces narrations improvisées sont précieuses à recueillir, parce qu'elles retracent avec fidélité les impressions du moment, et semblent ainsi nous reporter en quelque sorte à celui de la catastrophe :

GRAND DÉTAIL EXACT ET CIRCONSTANCIÉ DE L'EXPLOSION

Qui a eu lieu le 3 nivose dernier, à huit heures un quart du soir, dans la rue Nicaise.

"Le 3 nivose, à huit heures du soir, le Premier Consul se rendait à l'Opéra, avec son piquet de garde; arrivé à la rue Nicaise, une mauvaise charrette, attelée d'un petit cheval, se trouvait placée de manière à embarrasser le passage. Le cocher, quoique allant extrêmement vite, a eu l'adresse de l'éviter.— Peu d'instants après, une explosion terrible a cassé les glaces de la voiture, blessé le cheval du dernier homme de piquet, brisé toutes les vitres du quartier, tué trois femmes, un marchand épicier et un enfant. Une quinzaine de maisons ont été considérablement endommagées. — Il paraît que cette charrette contenait une espèce de machine infernale. La détonation a été entendue de tout Paris; une bande de roue de la charrette a été jetée par-dessus les toits, dans la cour du consul Cambacérès. Le Premier Consul a continué son chemin et a assisté à l'Oratorio. — Il y a deux mois, le Gouvernement fut prévenu qu'une trentaine de ces hommes qui se sont couverts de crimes à toutes les époques de la Révolution, et spécialement aux Journées de Septembre, avait conçu le même projet. Depuis ce temps, douze sont détenus au Temple. — Ces détails sont extraits du Journal Officiel. — L'explosion a produit un effet terrible sur les maisons environnantes; celles qui étaient

les plus proches sont presque détruites. Un mur de vingt-cinq pieds, qui forme le derrière des écuries du citoyen Lebrun, troisième Consul, a été renversé, et les débris de ce mur ont été jetés à vingt pieds dans l'intérieur. — Cet événement a coûté la vie à plusieurs personnes. Il s'en trouve aussi de grièvement blessées. Les vitres de tout le quartier sont presque partout brisées, même celles de toute la façade des Tuileries qui donne sur la cour. Parmi les blessés se trouve le citoyen Trepsa, architecte, âgé de soixante ans. — La machine infernale consiste en une espèce de baril que l'on croit être rempli de balles, de marrons et de poudre. Chevalier dit qu'il y a six à sept livres de cette dernière matière. A ce baril tient un canon de fusil solidement fixé, garni de sa batterie, mais ayant la crosse coupée."

Nous compléterons ce récit en y ajoutant quelques circonstances assez curieuses, et le dénouement de ce drame odieux.

La charrette devait être placée, à l'approche du Premier Consul, de manière à obstruer le passage, et sa voiture en la heurtant devait, par le choc, produire elle-même l'explosion; heureusement, le cocher sut éviter cet obstacle avec adresse, et sauva ainsi sans le soupçonner une grande destinée.

Le bruit des roues de la voiture ne permit pas au Premier Consul, ni à ceux qui s'y trouvaient avec lui, de reconnaître bien distinctement l'effet de l'explosion; ce fut seulement après son arrivée à l'Opéra qu'il fut mis au fait. Joséphine, allarmée, le supplia de retourner sur le champ aux Tuileries; il s'y refusa, et ne voulut partir qu'après avoir entendu l'Oratorio jusqu'à la fin, et sans que sa figure révélât aucune émotion.

Ce sang-froid ne se maintint pas à l'aspect de son ministre de la police, Fouché, qui l'attendait au Palais. — "Ce sont vos Jacobins, lui cria-t-il furieux, qui ont fait ce coup-là!" — "Je les en crois très capables, répondit tranquillement Fouché, et je vais donner des ordres pour leur arrestation. Toutefois, j'en soupçonne encore d'autres, et j'espère qu'ils ne m'échapperont pas non plus."

On commença en effet par faire une rafle des Jacobins les plus connus, au nombre de cent trente, et, quoique suivant la prévision de Fouché la découverte des vrais coupables eût lieu quelque temps après, les cent trente détenus n'en furent pas moins déportés par un bon arrêt bien juste, comme dit Figaro, de ce Sénat qui préludait ainsi à ses serviles complaisances.

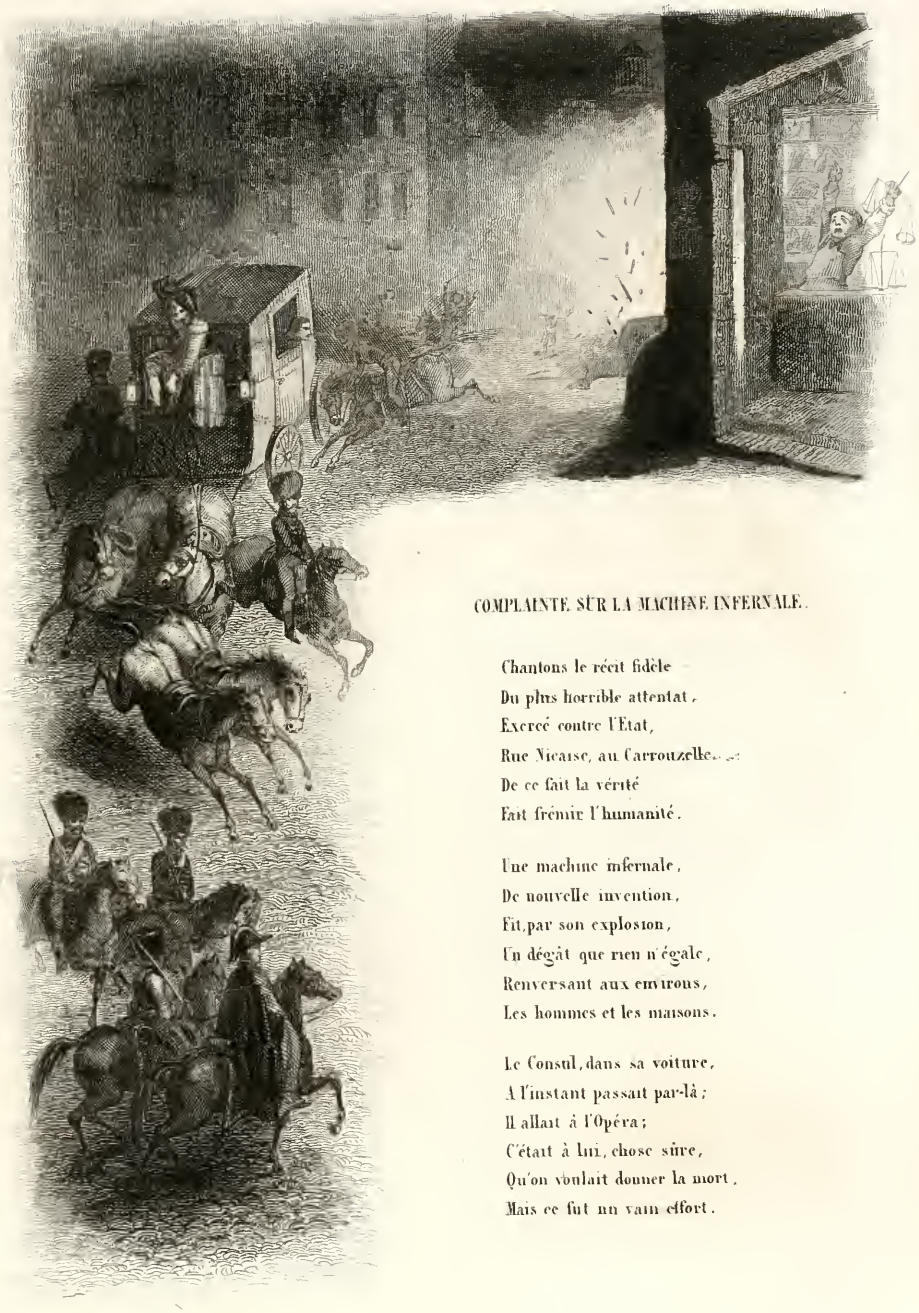
Avec une plus équitable sévérité, le Tribunal criminel de la Seine condamna à la peine de mort les véritables auteurs du crime, qui appartenaient au parti royaliste, et dont les deux plus connus étaient Carbon et Saint-Régent.

Un bruit, alors très répandu, attribua la découverte des coupables à un dîner de corps, à un louis par tête, donné par les cochers de Paris au cocher du Consul, sauvé par lui, comme nous l'avons dit plus haut. Dans ce repas, dit-on, la police, qui est partout, recueillit des détails qui la mirent sur la voie. Ce ne serait pas la première fois qu'elle n'aurait dû qu'au hasard d'importantes découvertes.

Les ravages produits par l'explosion se trouvèrent plus grands qu'on ne l'avait cru dès les premiers moments. Huit personnes furent tuées, entre autres le conducteur de la charrette; il y en eut vingt-huit de blessées, dont dix très grièvement. Quarante-six maisons furent fortement ébranlées et endommagées : ce qui produisit la suppression de l'étroite et incommode rue Saint-Nicaise, et le dégagement de la belle place du Carrousel.

La Complainte inspirée par l'attentat de la Machine Infernale eut une grande popularité, due à la fois au nom du héros de l'aventure et à l'importance de l'événement. Sa naïveté originale la rend encore fort curieuse aujourd'hui : car on peut dire de cette pièce ce que Montaigne disait de son ouvrage : "Ceci est une œuvre de bonne foi." Le modeste auteur, qui s'était caché sous une simple initiale D***, chanté pendant plus de six mois par les ménestrels de nos rues, résista à l'ivresse du succès, et ne livra point son nom à l'admiration populaire : bel exemple pour nos auteurs d'un jour!

****

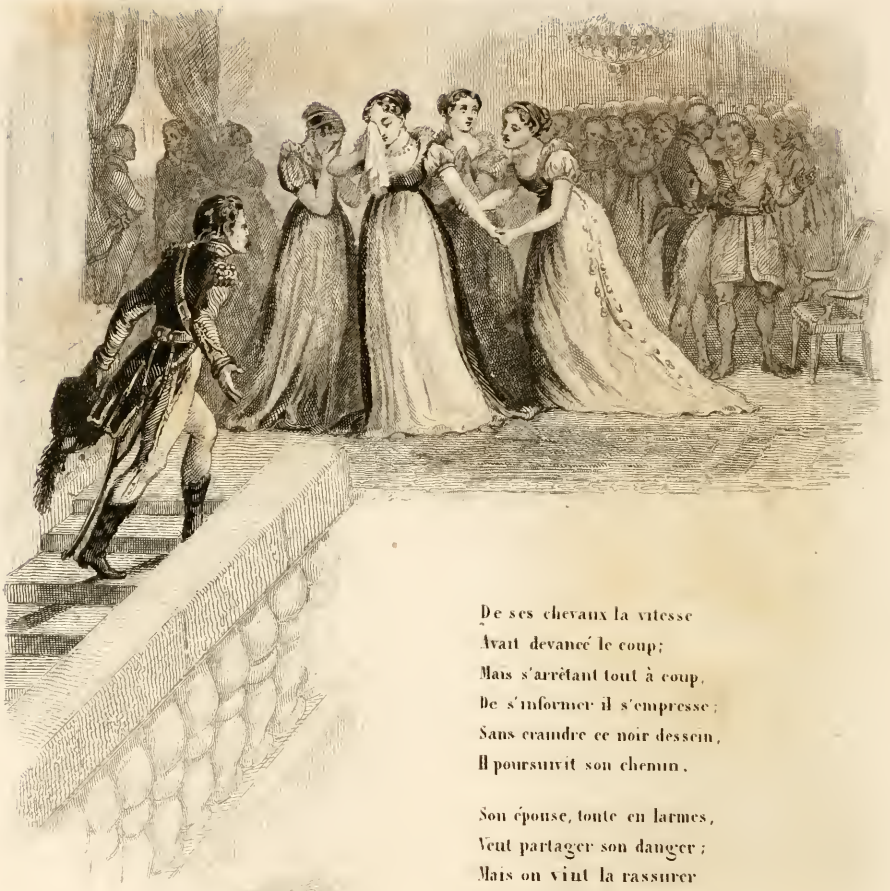


COMPLAINTE SUR LA MACHINE INFERNALE.

Chantons le récit fidèle
Du plus horrible attentat,
Exercé contre l'Etat,
Rue Nicaise, au Carrouzelle.
De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité.

Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit, par son explosion,
Un dégât que rien n'égale,
Renversant aux environs,
Les hommes et les maisons.

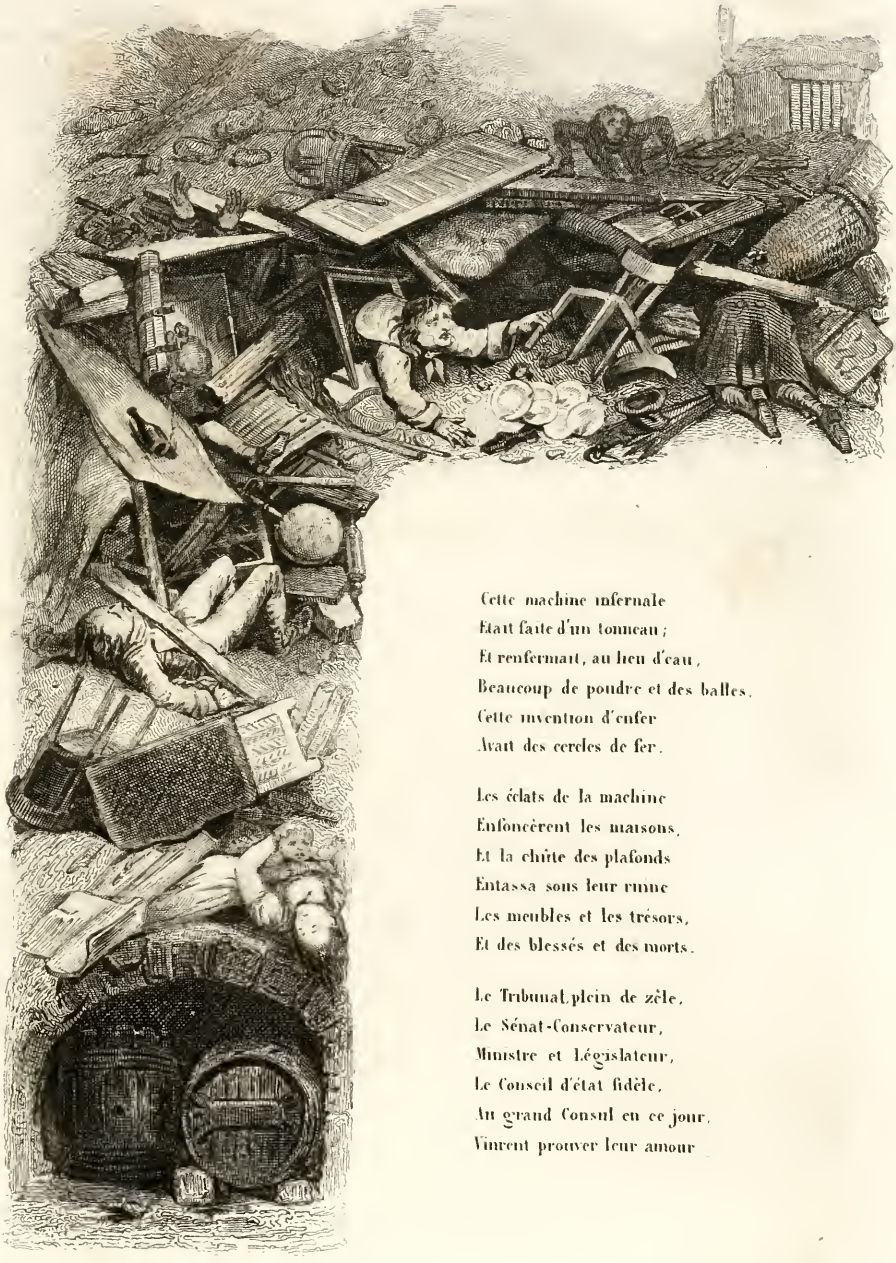
Le Consul, dans sa voiture,
A l'instant passait par-là;
Il allait à l'Opéra;
C'était à lui, chose sûre,
Qu'on voulait donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.



De ses chevaux la vitesse
Avait devancé le coup;
Mais s'arrêtant tout à coup,
De s'informer il s'empresse;
Sans craindre ce noir dessein,
Il poursuivit son chemin.

Son épouse, toute en larmes,
Veut partager son danger;
Mais on vint la rassurer
Sur ces horribles vacarmes;
Lui disant, il est passé,
Le Consul n'est point blessé.

Bientôt, dans le voisinage,
Les blessés et les mourans
Poussent des gémissemens;
D'autres se font un passage
A travers mille débris,
Pour se sauver dans Paris.



Cette machine infernale
Etait faite d'un tonneau ;
Et renfermant, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des balles.
Cette invention d'enfer
Avait des cercles de fer.

Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chûte des plafonds
Entassa sous leur ruine
Les meubles et les trésors,
Et des blessés et des morts.

Le Tribunat, plein de zèle,
Le Sénat-Conservateur,
Ministre et Législateur,
Le Conseil d'état fidèle,
Au grand Consul en ce jour,
Vinrent prouver leur amour

Discours du Ministre de la Police au Premier Consul.

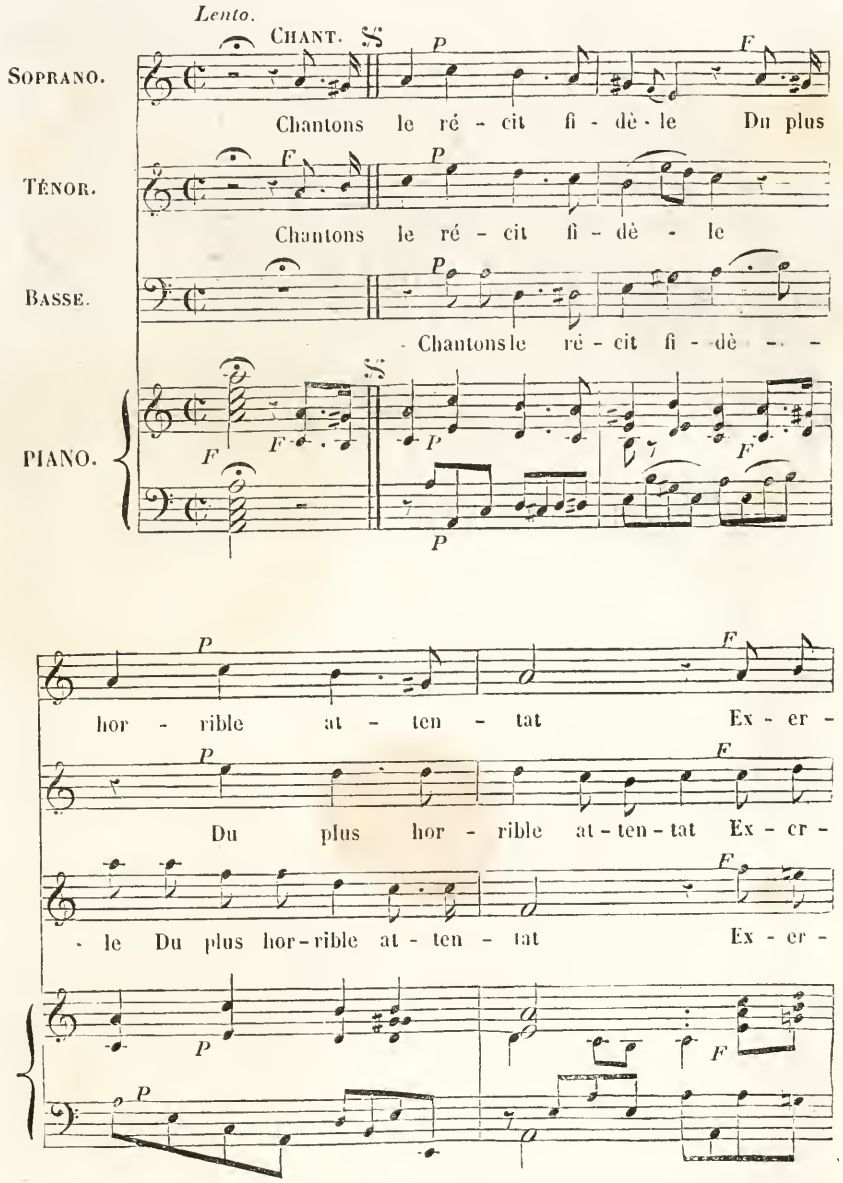
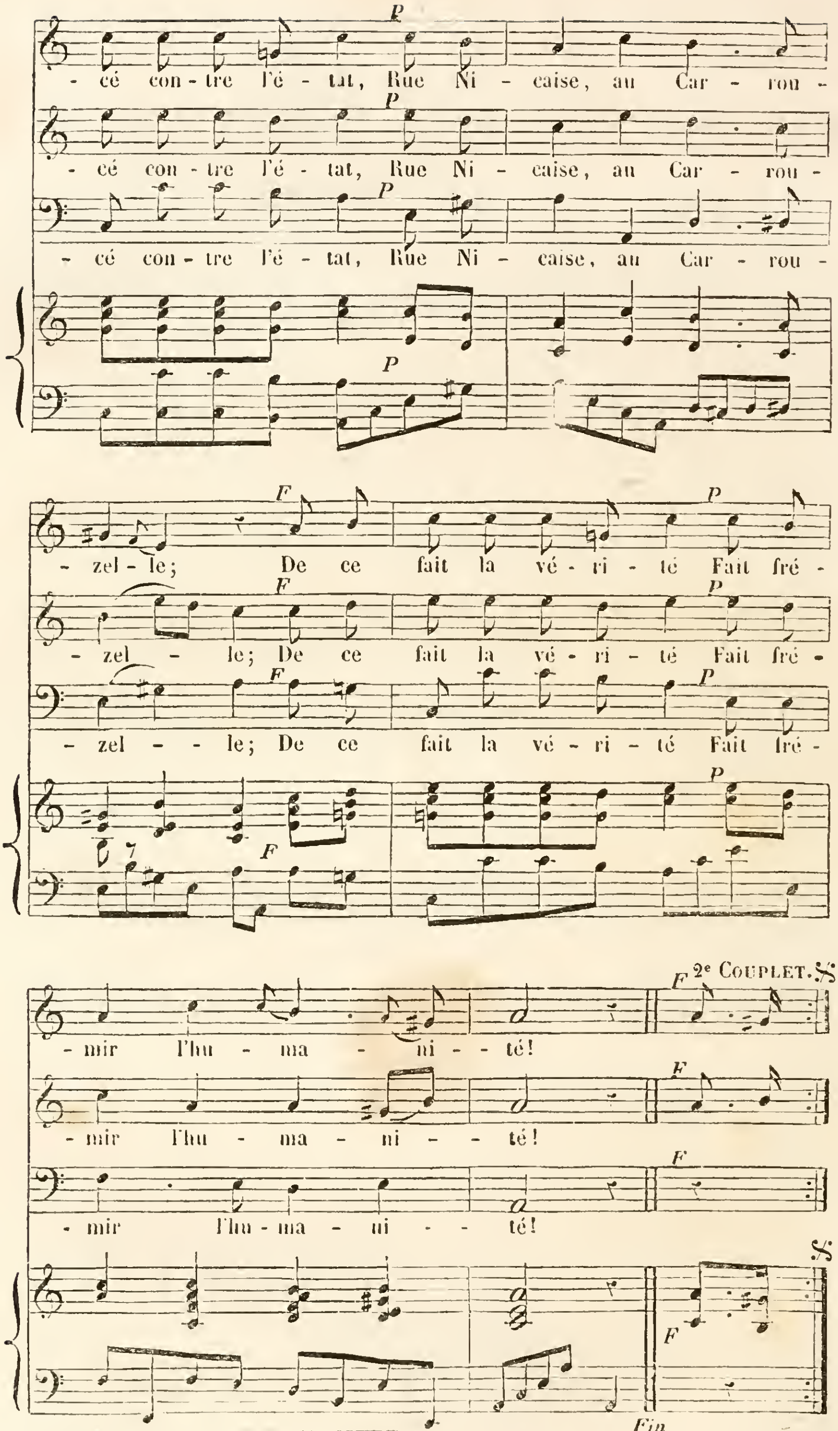
Une machine semblable
Est saisie entre les mains
De ces monstres inhumains,
Dont l'intention coupable,
Pour prolonger leurs forfaits,
Est de reculer la paix.

Discours des Présidens des Autorités du Gouvernement.

Quand des monstres pleins de rage,
Veulent renverser l'Etat
Par le feu, l'assassinat,
Le desordre et le carnage,
Nous punirons leurs forfaits,
Pour accélérer la paix.

Bonaparte, en assurance,
De ses lâches ennemis
Saura purger son pays,
Et par sa rare prudence,
Terminer à nos souhaits,
Le grand œuvre de la paix.

AIR DE LA MACHINE INFERNALE

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe)

Paris. — Imp. Dondey-Dupré, 46, r. St-Louis, au Marais.

LE RÉVEIL DU PEUPLE

CONTRE LES TERRORISTES,

PAROLES DE SOURIGUÈRE DE SAINT-MARC, MUSIQUE DE GAVEAUX

DESSINS PAR M. DUBOULOZ.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Le réveil du peuple fut le réveil du lion. On voulut bien lui faire croire qu'il avait dormi, quoiqu'à cette époque personne ne dormît bien tranquille, car on n'était pas sûr d'achever la nuit dans son lit. Toutefois, le 9 Thermidor avait ouvert les yeux de bien du monde sur le pouvoir effrayant des Jacobins et des Terroristes. La chute de Robespierre n'avait pas entièrement entraîné son parti, et ceux qui lui survivaient et qui voulaient continuer ses principes étaient appelés dérisoirement la **Queue de Robespierre**. Mais il fallait autre chose que du ridicule pour achever de terrasser l'hydre et de lui **couper la queue**. Collot-d'Herbois, Billaut, Vadier, et leurs adhérents, qui avaient concouru à la chute du tyran populaire, n'avaient voulu que se défaire d'un dominateur qui menaçait à chaque instant leur vie, leur désappointement fut grand quand ils virent se développer avec une rapidité irrésistible, la réaction née du 9 Thermidor. Ils retournèrent aux Jacobins, et voulurent refaire de cette assemblée anarchique leur centre d'action. Mais le 25 Vendémiaire an IV (16 octobre 1794), un décret de la Convention défendit toute association, fédérations ; et la jeunesse de Paris commença dès lors à livrer aux Jacobins une guerre acharnée. Des collisions, quelquefois ensanglantées, s'élevaient partout et à chaque instant, entre les oppresseurs de la veille et les vainqueurs du jour. Ce fut à cette époque que parut la Chanson du **Réveil du Peuple**, composée par Sourigière, mise en musique par Gaveaux, et chantée sur le **Théâtre de l'Opéra**. Bientôt elle courut les rues et les promenades, et fut dans toutes les bouches. On la chantait à la face des Jacobins, qui ripostaient par la **Marseillaise**, il s'ensuivait des rixes ; on demandait cette Chanson dans les Théâtres, et les batailles recommençaient.

Le 13 Brumaire (3 novembre 1794), Billant-Varennes s'écria à la tribune des Jacobins : **Que les contre-révolutionnaires ne s'imaginent pas qu'ils pourront triompher. Les patriotes ont pu garder un instant le silence; mais le lion n'est pas mort quand il sommeille, et à son réveil, il exterminera tous ses ennemis.**

Le lendemain, ces paroles furent dénoncées à la Convention, et Tallien y répondit avec vigueur ; enfin, le 19 Brumaire, un décret proposé par Rewbell, ayant ordonné la suspension provisoire des séances des Jacobins, et ceux-ci s'étant assemblés, au mépris du décret, les jeunes gens se chargèrent de le mettre à exécution. Les portes furent assiégées, les vitres cassées à coups de pierres, et l'enceinte envahie. En vain Duhem, armé d'un énorme bâton, tenta une sortie contre les assaillants ; ceux-ci se rendirent maîtres de la salle, d'où ils chassèrent les hommes à coups de pied, après avoir donné le fouet aux femmes. Le soir, les groupes se reformèrent plus menaçants ; mais un arrêté des Comités du Gouvernement ordonna la clôture de la Salle, et les clefs en furent portées au Comité de Sûreté générale.

Sourigière de Saint-Marc, auteur de la Chanson du **Réveil du Peuple**, était un poète peu connu, quoiqu'il eût fait quelques ouvrages dramatiques. Il était né dans les environs de Bordeaux, vers 1770. Ses ouvrages sont : **Artémidore**, tragédie, au **Théâtre du Marais**, en 1792 ; **Myrrha**, tragédie en trois actes, au **Théâtre Feydeau**, en 1776 : cette pièce, dont le sujet était révoltant, eut une chute complète ; **Céliane**, opéra, au même théâtre, et la même année, eut le même sort. **Cécile** ou la reconnaissance, petite comédie, au **Théâtre Louvois**, en 1797, fut mieux accueillie ; mais **Octavie**, tragédie, au **Théâtre Français**, en 1806, fut traitée avec une extrême sévérité, que l'on a tribua à la vengeance de ceux qu'il

avait attaqués dans son **Réveil du Peuple**. On siffla dès le premier vers, et la pièce ne fut pas achevée. Le poète Lebrun, renommé par le nombre et le sel de ses épigrammes, avait fait la suivante contre le malheureux auteur :

A tes tristes écrits, Tu souris, Souriguère : Mais si tu leur souris, On ne leur sourit guère.

En 1797, Souriguère coopéra avec De Beaunoir à la rédaction du journal **Le Miroir**; mais comme il était opposé au gouvernement d'alors, les deux rédacteurs furent condamnés à la déportation.

En 1809, Souriguère donna encore une tragédie de **Vitellie**, qui tomba comme les autres. Enfin, sa dernière apparition sur la scène littéraire et politique, fut en 1814, par un second **Réveil du Peuple**, qui n'eut pas la même vogue que le premier. Froissé par tant de chutes, Souriguère se résigna au silence, et tomba dans une telle obscurité que l'on ne sut s'il était mort ou vivant. L'**Almanach des Spectacles** de 1825 ne le porte plus sur la liste des auteurs dramatiques existants.

Son **Réveil du Peuple** est son titre le plus important. Les Jacobins y firent une réponse que nous croyons devoir donner ici pour satisfaire les curieux, cette pièce ne manque pas d'énergie, malgré les fautes de poésie que l'on y rencontre ; mais il eût été heureux que les Jacobins n'eussent fait que des fautes de cette espèce.

DU MERSAN.

LE VRAI RÉVEIL DU PEUPLE. — Air du **Réveil du Peuple**.

1

Peuple Français, peuple intrépide,
Toi le destructeur des tyrans,
Entends leur fureur homicide,
S'élever contre tes enfants;
Entends les cris, vois l'insolence
Des muscadins, amis des rois;
Ils menacent de leur vengeance
Tous les défenseurs de tes droits.

2

De ces mignons la horde infame
T'insulte, peuple souverain :
Ils chassent tes enfants, ta femme,
De tes palais, de tes jardins :
Ils rompent, divisent tes groupes,
Ils outragent les citoyens,
Et de leurs insolentes troupes,
Poursuivent les républicains.

3

Merveilleux, jouant les victimes
En cadenettes retroussées,
Gardez ces froides pantomimes
Pour les veuves des trépassés.
Vos brunes à perruque blonde,
Vous estiment ravissants ; mais
Que fait pour le bonheur du monde
La cadenette d'un Français.

4

Vous ne ruminez qu'hécatombes,
Fer, vengeance, nobles efforts,
Et vous soulèveriez leurs tombes,
Pour combattre... ceux qui sont morts.
Jeunes fous, courez aux frontières,
Les cannibales sont Anglais.
Quoi! vous craignez les étrivières!
Et vous n'en voulez qu'aux Français.

5

A tes patrouilles ils résistent,
Ils bravent le frein de la loi;
Au sein des nuits leurs cris persistent
A souiller l'air autour de toi.
Ils se ceignent d'armes brillantes,
Et ces jeunes efféminés,
De notre jeunesse vaillante,
Menacent les bras mutilés.

6

De nos légions victorieuses
Pusillanimes déserteurs,
Quelles blessures glorieuses
Reçûtes-vous au champ d'honneur?
Vous vous cachez loin des frontières,
Vous avez fui hors des combats.
Ah! du moins, respectez les mères
De nos intrépides soldats.

7

Ils se disent des patriotes,
Ces vils esclaves des tyrans;
De leurs égaux fougueux despotes,
Du trône ils sont les partisans.
Le mensonge vit sur leur bouche,
Ils fondent sur lui leurs succès,
Et leur haine impie et farouche,
Brûle de perdre les Français.

8

Vainqueur du Germain, de l'Ibère,
Conquérants du Wall et du Rhin,
N'avez-vous bravé le tonnerre,
Enduré la glace et la faim,
Que pour voir au sein de la gloire,
Changer vos lauriers en cyprès?
Ou faudra-t-il que la victoire,
Vous livre encore des Français!

9

N'insultez pas, par votre faste,
Aux maux que vous nous avez faits,
Et d'une méprisable caste,
Ne répétez pas les excès.
N'insultez pas à la patrie,
Aux héros morts pour son salut,
A ceux que la rage ennemie
A blessés, mais n'a pas vaincus.

10

O des boudoirs bande insolente,
De débauchés impur amas,
Troupe avilie et fainéante,
Tremblez de voir armer nos bras.
Ne rappelez pas de vos pères
Les trop criminels attentats :
Le peuple arrête sa colère,
Ne l'appelez pas aux combats.

11

Législateurs d'un peuple libre,
Renversez ces audacieux.
Ils veulent rompre l'équilibre
Que la loi fait peser sur eux.
Votre serment est d'être justes,
De maintenir l'égalité,
Et les nôtres, non moins augustes,
De mourir pour la liberté.

La chanson imprimée, qui se vendait et se chantait dans les rues, porte l'adresse de l'Imprimerie de Gouriet, rue Etienne des Grès, n° 9.

LE REVEIL DU PEUPLE

Peuple Français, peuple de frères,
Peux-tu voir sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur;

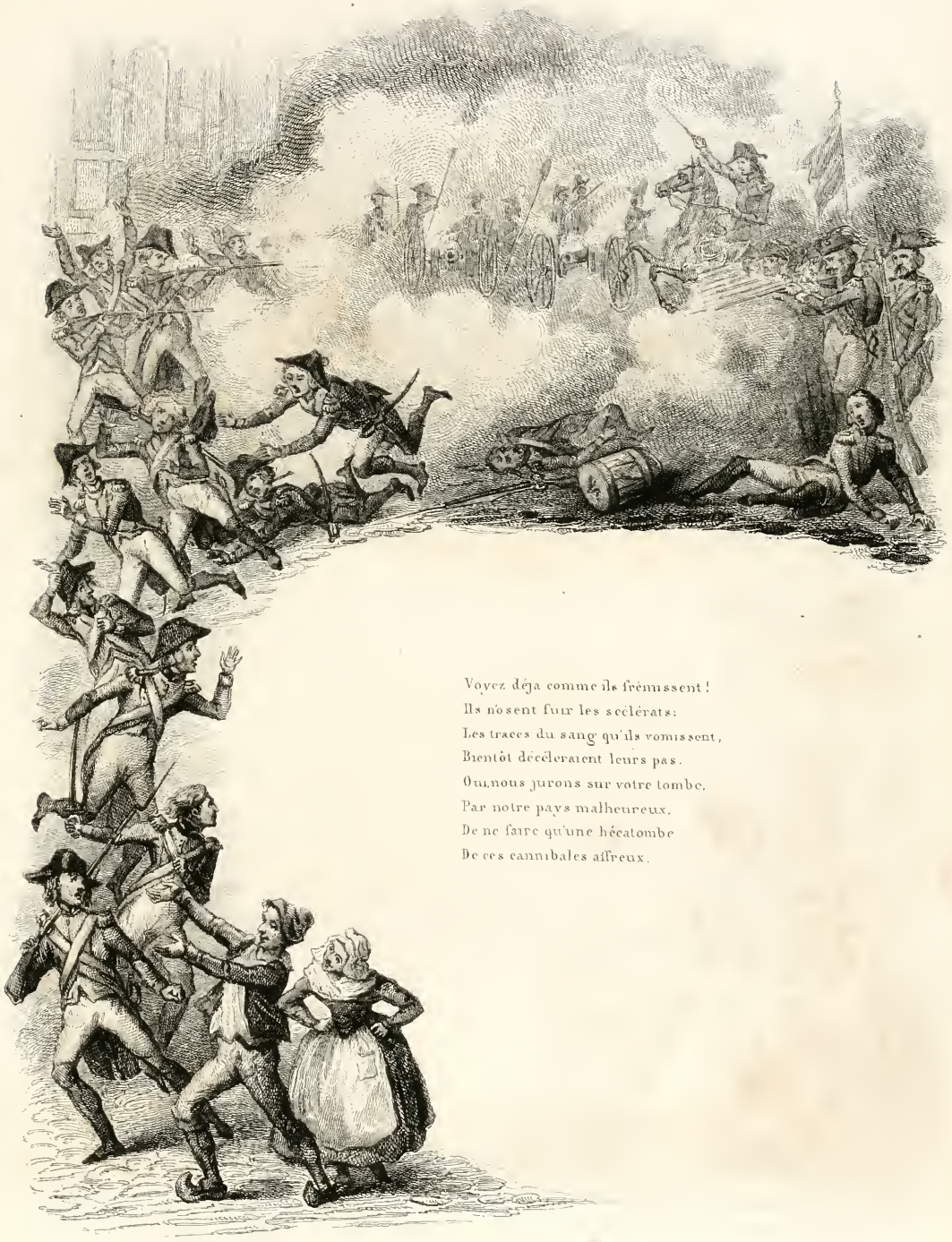
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivans.

Quelle est cette lenteur barbare ?
Hâte-toi peuple souverain;
De rendre aux monstres du Ténare
Tous ces buveurs de sang humain !
Guerre à tous les agens du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas;
Partage l'horreur qui m'anime,
Ils ne nous échapperont pas.

9. Thermidor.

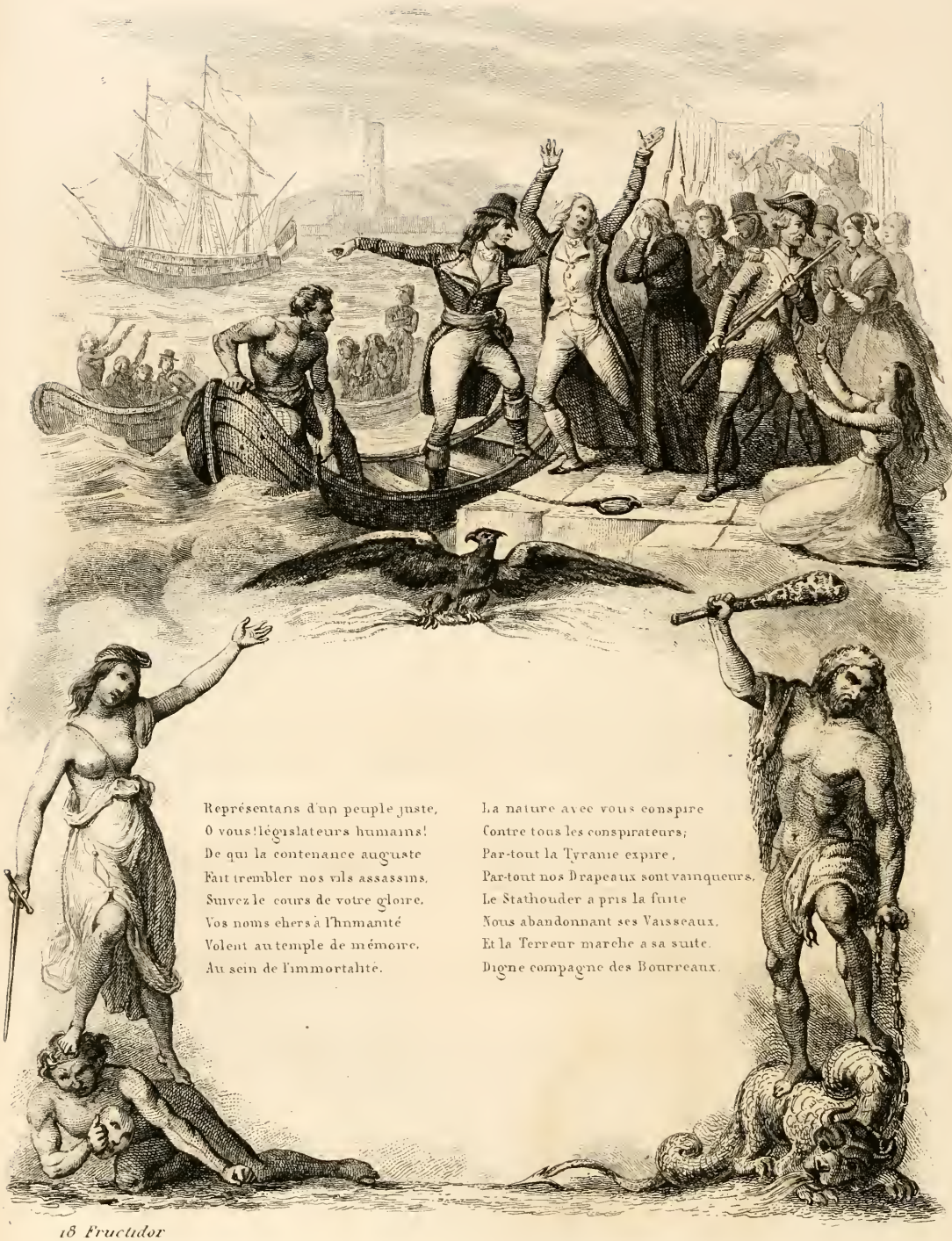
Ah ! qu'ils périssent ces infâmes,
Et ces égorgeurs dévorans,
Qui portent au fond de leurs âmes,
Le crime et l'amour des tyrans !
Mânes plaintifs de l'innocence,
Appaisez-vous dans vos tombeaux !
Le jour tardif de la vengeance,
Fait enfin pâlir vos bourreaux.

Ouverture des prisons après le 9 Thermidor



Voyez déja comme ils frémissent !
Ils n'osent fuir les scélérats:
Les traces du sang qu'ils vomissent,
Bientôt décéleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

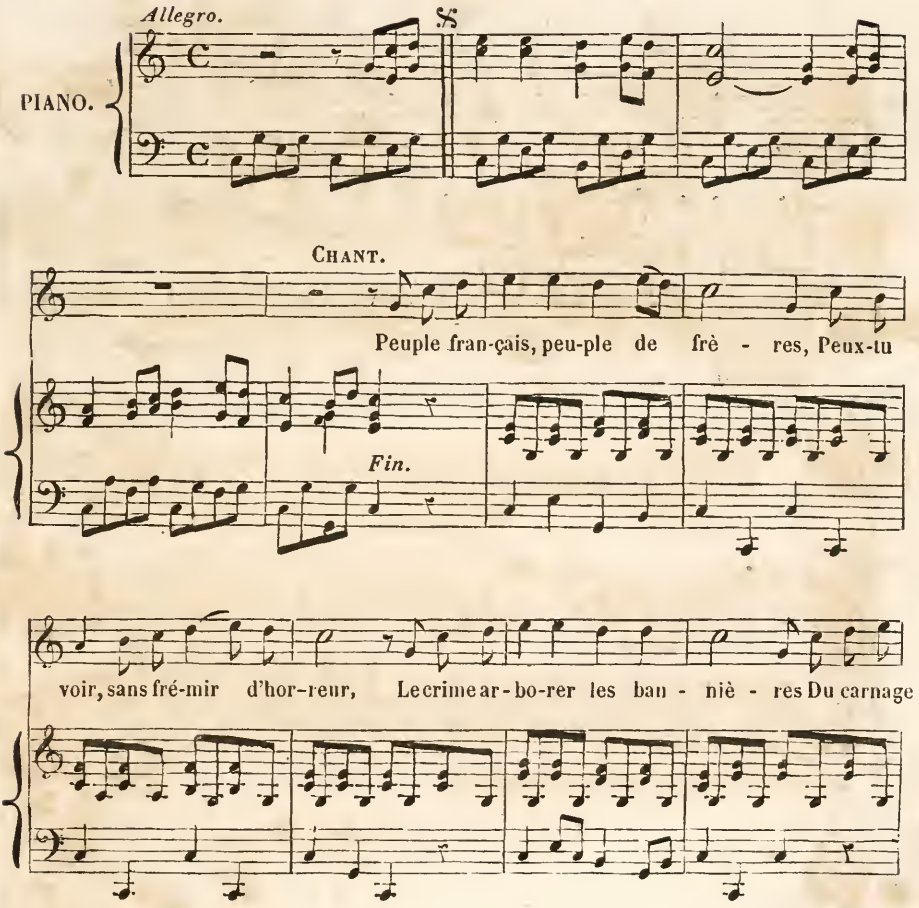
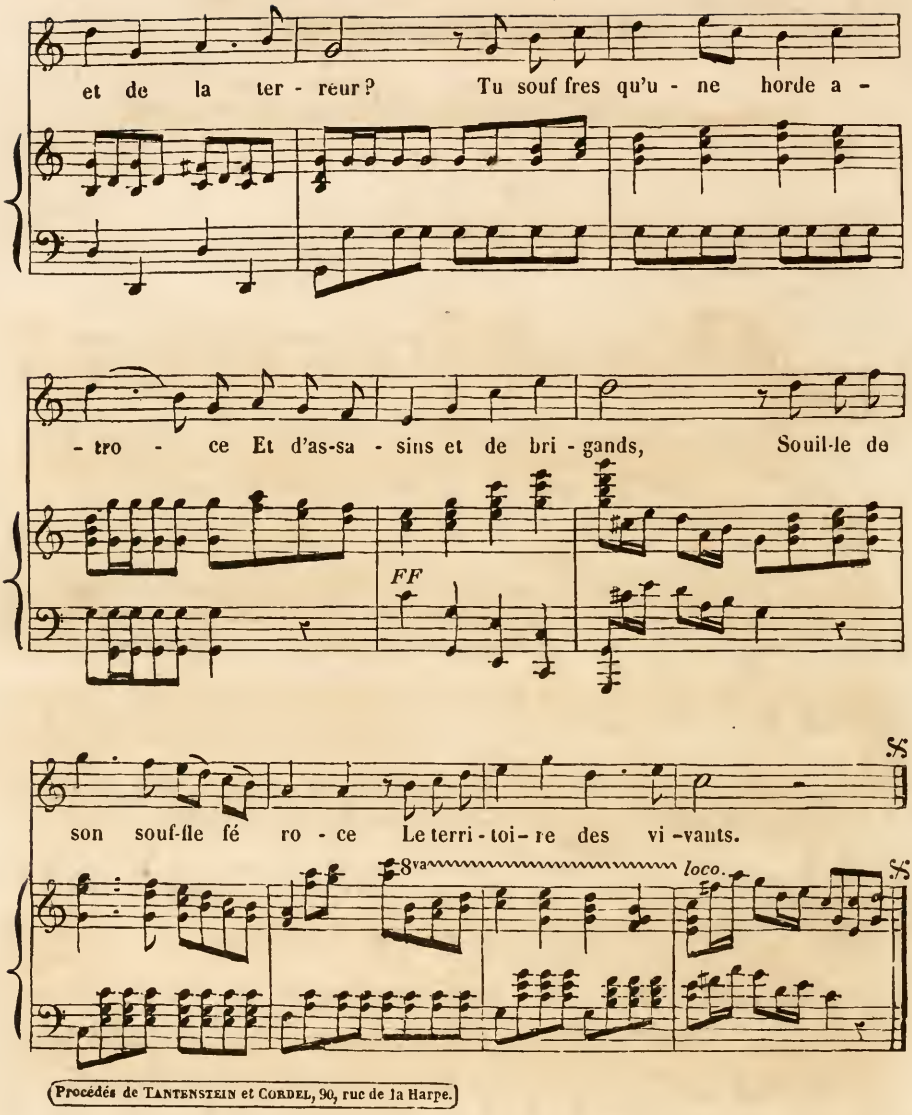
13 Vendémiaire



Représentans d'un peuple juste,
O vous! législateurs humains!
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins,
Suivez le cours de votre gloire,
Vos noms chers à l'humanité
Volent au temple de mémoire,
Au sein de l'immortalité.

La nature avec vous conspire
Contre tous les conspirateurs;
Par-tout la Tyrannie expire,
Par-tout nos Drapeaux sont vainqueurs,
Le Stathouder a pris la fuite
Nous abandonnant ses Vaisseaux,
Et la Terreur marche à sa suite.
Digne compagne des Bourreaux.

LE RÉVEIL DU PEUPLE,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, r. N.-D. des Victoires.

PÈRE DE L'UNIVERS

HYMNE CHANTÉ A LA FÊTE DE L'ÊTRE SUPRÊME,

Paroles de DESORGUES, musique de GOSSEC.

DESSINS PAR M. DUBOULOZ.

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAIT L'ÊTRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Telle fut la phrase qui fut placée sur tous les temples, par un arrêté du conseil général de la Commune, du 26 floréal an 2 (16 mai 1794), pour remplacer l'inscription : A LA RAISON, que l'on y voyait depuis que Chaumette avait fait célébrer une fête de cette nouvelle divinité, dont Robespierre, par dérision, l'avait surnommé le Grand-Prêtre. Quant à lui, il brigua un plus beau titre, celui de Pontife de l'Être Suprême, pontificat qu'il exerça un jour. En attendant qu'il fût Roi, il s'était fait Pape. En effet, ce fut Robespierre, qui, dans la séance de la Convention, du 18 floréal an 2 (7 mai 1794), avait fait un rapport sur les fêtes nationales et décadaires. Il y disait : *Si l'immortalité de l'ame est un songe, elle est la plus sublime des conceptions humaines.* — *L'idée de l'Etre Suprême et de l'immortalité de l'ame rappelle à la justice : elle est donc républicaine.* — Il proposa un décret qui commençait par ces mots : *Le peuple français reconnaît l'Etre Suprême et l'immortalité de l'ame.* Cet article fut décrété d'enthousiasme et au milieu des acclamations. *L'assemblée*, dit le journaliste Perlet, *s'est levée tout entière comme par respect pour la Divinité.* Et tous ces Sycophantes rendaient immortelles soixante ames par jour, au moyen de la guillotine! Il fut donc décrété que le 20 prairial, une fête serait célébrée en l'honneur de l'Être Suprême, et le plan de cette fête fut confié au peintre et représentant du peuple, David, qui fit à ce sujet un rapport dont le style fleuri est un modèle d'emphase et de faux enthousiasme. Ce rapport est trop curieux pour que nous n'en donnions pas quelques morceaux, il commence ainsi :

L'aurore annonce à peine le jour, et déjà les sons d'une musique guerrière retentissent de toutes parts, et font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur. A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la nature, amis, frères, époux, enfants, vieillards et mères s'embrassent, et s'empressent à l'envi d'ordonner et de célébrer la fête de la Divinité.

David avait tout prévu : jusqu'à l'ardeur des jeunes républicains, jusqu'au sourire des femmes, jusqu'aux larmes qui devaient mouiller les yeux des vieillards, jusqu'à l'enthousiasme que devait produire le discours de l'orateur. Il invite le peuple à honorer l'auteur de la nature : il dit : *Le peuple fait retentir les airs de ses cris d'allégresse. Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents sonores du Midi soulèvent et prolongent en échos dans les vallons et les forêts lointaines.*

Les inscriptions placées dans les Tuileries étaient curieuses. En voici quelques unes :

La Révolution est fille du ciel.

La Divinité a condamné les rois; le Peuple français exécute ses arrêts.

La Vertu ne s'imite pas : chacun est vertueux à sa manière. Etc, etc.

A dix heures du matin, la Convention parut sur un amphithéâtre dressé pour elle au milieu des Tuileries. Robespierre, comme président, fit un discours; et le journaliste dit qu'il renouvela ces prodiges de l'éloquence romaine que l'on concevait à peine; que son geste était expressif, son action animée; qu'il rappelait Cicéron dans la tribune aux harangues.

Après son discours, Robespierre descendit vers un monument de sapin et de toile peinte, qui représentait le monstre de l'Athéisme; il y mit le feu avec le flambeau de la Vérité. Les flammes eurent bientôt consommé cet athéisme enduit d'essence de térébenthine, et un changement de décoration fit paraître à sa place la Sagesse au front calme et serein.

David avait dit dans son programme qu'à son aspect, des larmes de joie et de reconnaissance couleraient de tous les yeux : je ne sais si l'on s'y conforma.

Alors on chanta quelques morceaux d'un hymne de Chénier, qui n'avait pas moins de vingt strophes; puis le cortège se mit en marche pour le Champ de la Réunion (Champ de Mars), où on arriva à 4 heures, escortant la Convention et un char traîné par huit bœufs et portant les emblèmes de l'agriculture. Les

hommes marchaient d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Au milieu du Champ de la Réunion on avait construit, à la place de l'autel de la Patrie, une vaste montagne hérissée de rochers et de plantes sauvages. Là fut chanté l'hymne de Desorgues, **Père de l'univers**; on prêta le serment de **terrasser tous les ennemis de la République**; enfin tout le monde s'embrassa **fraternellement**, et le reste de la soirée se passa à chanter et à danser **patriotiquement**. Il fit un fort beau temps dès la veille, ce qui fit dire aux journaux : **Un ciel calme et serein semble annoncer que l'Etre Suprême sourit à ce magnifique hommage rendu à sa toute puissance par le premier peuple de l'univers.**

Les mêmes hommes qui avaient proscrit le culte catholique et traité de **momeries** ses cérémonies et ses processions, ne craignaient cependant pas d'amuser par ces mascarades un peuple toujours ami des spectacles.

Toutefois, les représentants avec leur habit bleu, et le grand pontife Robespierre avec sa coiffure en ailes de pigeon, en frac écourté, son gros bouquet de roses à la main, n'avaient pas la majesté d'un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, marchant sous un dais, et portant le soleil d'or enrichi de diamants qui renferme la sainte hostie. Cette longue file de prêtres, de diacres, de chantres, en chasubles, en dalmatiques et en chapes enrichies d'or et de broderies; les enfants de chœur en aubes blanches, les corbeilles de fleurs, l'encens qui fume et s'élève au ciel, les chants religieux, et quelque chose de plus : la croyance, et l'ancienneté du culte, portent à l'ame une tout autre impression que les carmagnoles et les bonnets rouges des sans-culottes, les caracots et les baigneuses des citoyennes.

Robespierre lui-même semblait honteux du rôle qu'il jouait dans cette grotesque cérémonie. Il marchait seul en avant de la Convention, et ses collègues semblaient, en le laissant marcher ainsi et l'isolant d'eux, lui prédire qu'il avait été trop loin, et que le pontife serait bientôt victime. On dit qu'il en eut le pressentiment. Cinquante jours après, le pressentiment se réalisa, et le grand pontife de l'Être Suprême passa par l'échafaud, pour aller juger par lui-même de l'immortalité de l'ame !

Desorgues, auteur de l'hymne qui avait été chanté à cette fête, était contrefait, comme on le dit d'Esope et de Tyrtée; il était bossu par devant et par derrière. Il y avait eu lui un mélange de la malignité du fabuliste et du génie lyrique du poète grec. Extrême en tout, il se passionna pour la République qu'il célébra dans ses chants. Son **Hymne à l'Etre Suprême** est plein de noblesse et d'énergie poétique; il fut ensuite adopté par les théophilanthropes, chanté à leurs fêtes, et imprimé dans leur recueil. Cet homme original couchait dans un hamac; sa chambre était remplie de magots de la Chine.

Malgré l'exagération de ses principes, il lança contre le poète Lebrun, qui avait fait des vers à la louange d'un terroriste forcené, cette bonne épigramme, imitée de Saadi :

Oui, le fléau le plus funeste
D'une lyre banale obtiendrait des accords :
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Il avait chanté Bonaparte général et consul; il n'épargna point les sarcasmes contre Napoléon empereur. Un jour qu'il demandait une glace au café de la Rotonde, on lui en proposait une à l'orange et au citron : — « Non, dit-il, je n'aime point l'*écorce* (les Corses). » Dénoncé pour ce propos et une chanson insultante dont le refrain était :

Oui, le grand Napoléon
Est un grand caméléon,

il fut arrêté et renfermé dans l'hospice des aliénés, où sa tête acheva de se dérauger. Il y mourut en 1808, n'ayant que quarante-cinq ans.

GOSSEC, auteur de la musique de l'hymne de Desorgues, naquit en 1733. Il fut un des directeurs du Concert-Spirituel, maître de musique de l'Opéra et de l'Ecole de chant, fit partie du comité de l'Opéra, fut membre de la classe des beaux-arts à l'Institut. Il a fait beaucoup de musique religieuse, et a donné plusieurs compositions dramatiques à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Sa lyre fut aussi fort républicaine : on lui doit le **Camp de Grand-Pré**, ou le **Triomphe de la République**, dont les paroles étaient de Chénier; le **Serment républicain**, un grand nombre d'hymnes pour les fêtes nationales. Un de ses chefs-d'œuvre est le bel **O salutaris**, trio sans accompagnements, qu'il improvisa en 1780 pour une fête patronale de village, et qui fut chanté par Cheron, Laïs et Rousseau. Gossec a été un prodige de longévité, car il est mort à cent un ans en 1834.

Nous terminerons par une observation assez curieuse : c'est que l'inscription **Le Peuple français reconnaît l'Etre Suprême et l'immortalité de l'ame**, qui avait été mise au dessus de la porte de toutes les églises, même de celles des villages, fut effacée lors du rétablissement du culte catholique. Dans plusieurs endroits on se contenta de la badigeonner. Le temps a fait tomber le badigeon, et l'inscription a reparu. On la voit encore dans le petit village d'Ermont, situé dans la vallée de Montmorency, et je l'ai lue distinctement cette année à Nanterre, sur le fronton de l'église de la bonne sainte Geneviève, patronne des Parisiens.

DU MERSAN.

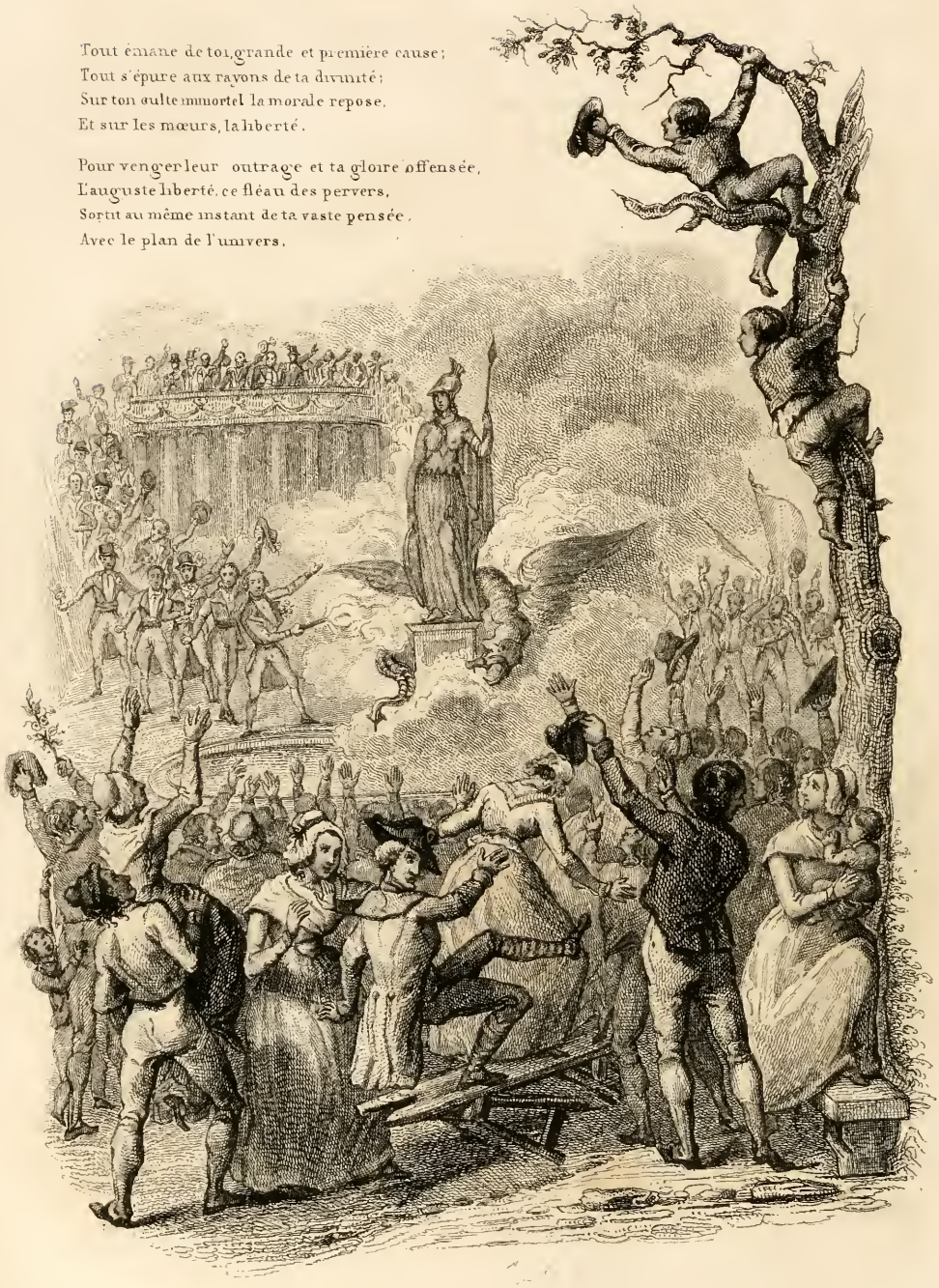
HYMNE A L'ETRE SUPREME

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels,

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir;
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de ton grande et première cause;
Tout s'épure aux rayons de ta divinité;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs, la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.



Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi ! qui du néant ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour ;
Fais plus ... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrâse-nous de ton amour.

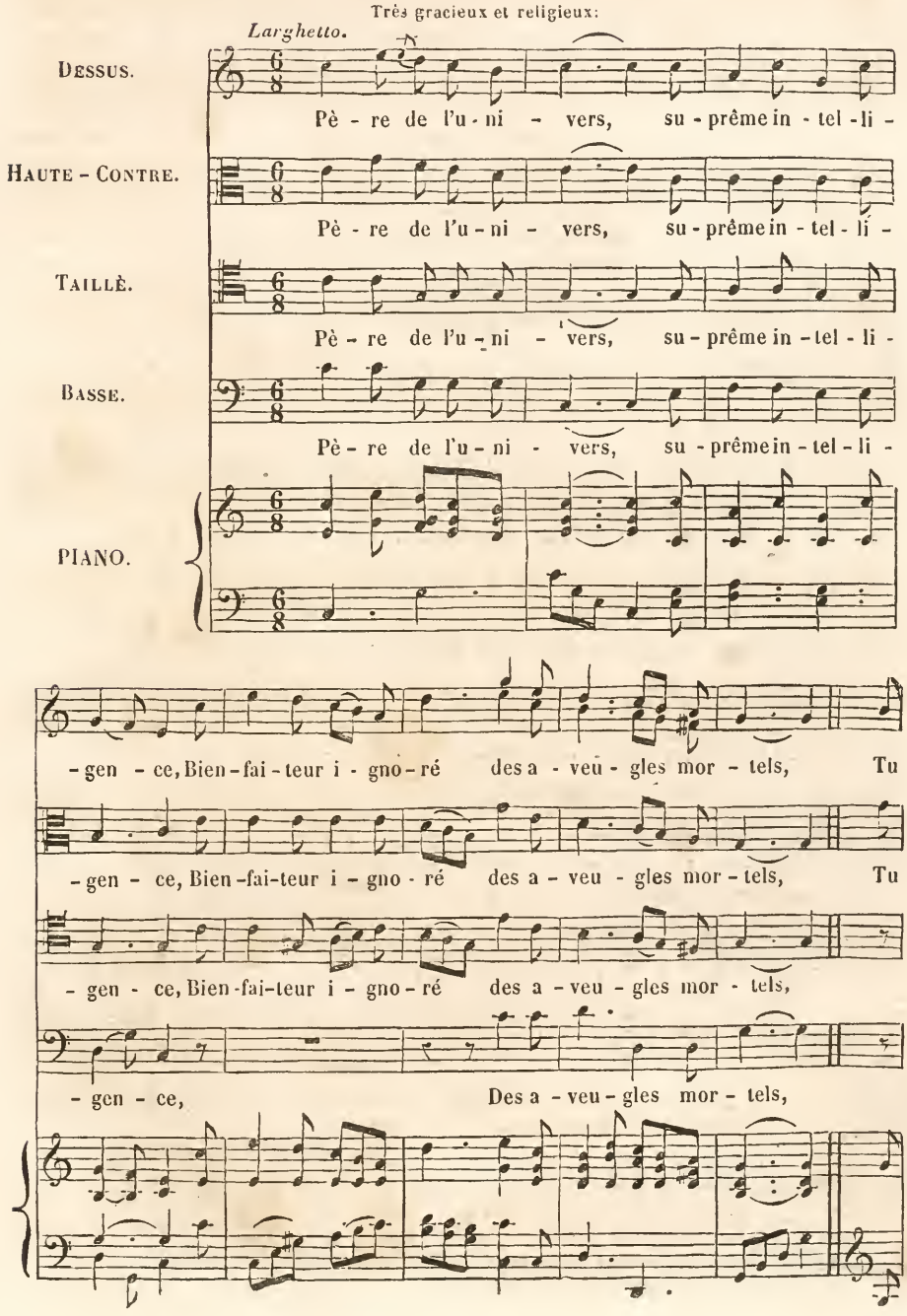
De la haine des rois anime la Patrie,
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

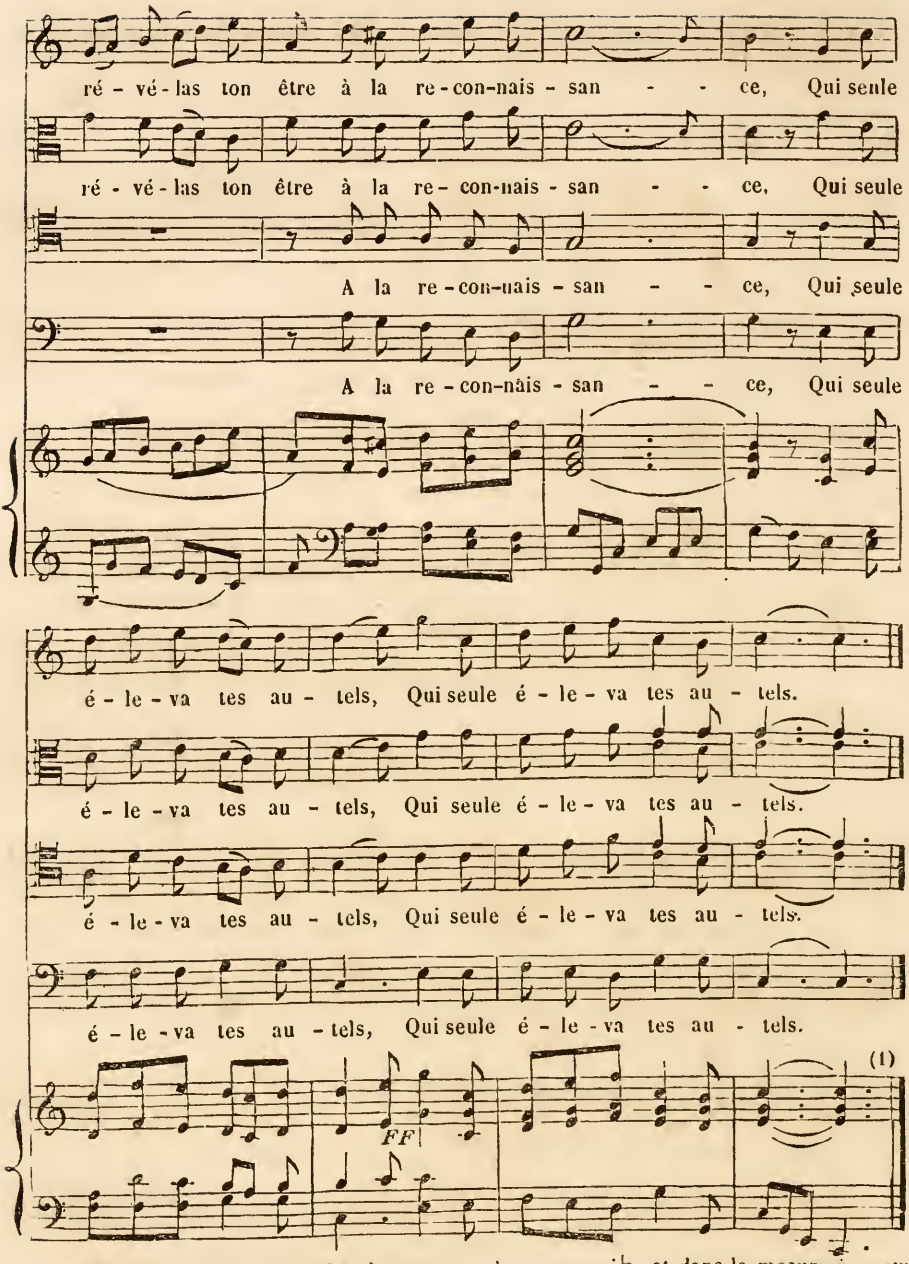
Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes,
Règne, règne au-delà du tout illimité ;
Enchaine la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme sa liberté.

PÈRE DE L'UNIVERS, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

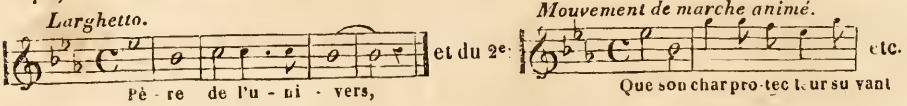
Très gracieux et religieux:

Larghetto.





Gossec a composé sur ces paroles deux autres chœurs en *mi* ♭, et dans la mesure à *quatre temps* ; voici le commencement du premier.



(1) D'abord une voix chante seule, puis quatre voix entonnent les quatre parties, et enfin vient tout le chœur.

(Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imprimerie de F. LOCQUIN, 16, rue N.-D. des Victoires.

PROPHÉTIE TURGOTINE,

PAR LE CHEVALIER DE LISLE,

AIR : J'aime mieux ma Mie, ô gué! ou la Bonne Aventure.

DESSINS PAR M. RIVOULON,

GRAVURES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H Colet.

NOTICE.

Si nous ne croyons pas aux Prophètes, nous sommes cependant obligés de croire aux Prophéties quand elles s'accomplissent. Il y en a d'ailleurs qui sont inspirées par des pressentiments dont la puissance prend sa source dans la raison. Toute chose a une conséquence que devinent les esprits prévoyants, et le Chevalier De Lisle n'était pas le seul qui eût prédit la Révolution de 1789. Fénelon écrivait dès 1710 : *La France est une vieille machine qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de se briser au premier choc.* Mais il est remarquable que le Chevalier De Lisle ait fait sa Prédiction avec des circonstances si particulières, que ceux même qui la préparaient n'auraient pas osé les déduire avec tant de précision. Sa Chanson intitulée Prophétie Turgotine, parut en 1777, et fut regardée sans doute comme une plaisanterie. Elle était dirigée contre les Encyclopédistes et les Économistes. On sait quelle influence exercèrent par leurs écrits les premiers, au nombre desquels se distinguaient Diderot, D'Alembert, Voltaire, Rousseau, et tous les apôtres de cette philosophie qu'on appela celle du dix-huitième siècle. On appliqua particulièrement la dénomination d'Économistes aux écrivains qui s'occupèrent d'économie politique sous le ministère de Turgot, et dont les principaux étaient : Malesherbes, Raynal, Mirabeau père, Quesnay, Condorcet, Dupont de Nemours.

On trouve dans les lettres du roi de Prusse ces mots : *Selon les* ENCYCLOPÉDISTES, *la France doit devenir un état républicain.* Et Linguet écrivait : *Les* ENCYCLOPÉDISTES *nous ont mis à la veille de voir renouveler de nos jours les querelles, et peut-être les combats du seizième siècle.*

Turgot, qui voulait faire une révolution par les lois et les mœurs, la commença par des réformes. La corvée fut convertie en argent, les droits d'entrée sur les objets de première nécessité furent modérés, il simplifia l'impôt, perfectionna l'administration générale par la popularité des administrations particulières. Les Jurandes et les Corporations qui mettaient des entraves à l'industrie furent abolies.

Mais les gens de cour ne pouvaient lui pardonner de s'être entouré de gens de lettres et de philosophes. Le ridicule est la monnaie dont on paye en France ceux qui veulent faire du bien. On l'accabla de sarcasmes, on inventa de petites voitures qu'on appela des Turgotines, et de petites tabatières auxquelles on donna le nom de Platitudes.

Malesherbes, dont les bonnes intentions ne peuvent être révoquées en doute, écrivait après leur disgrace commune : *M. Turgot et moi, étions de fort honnêtes gens.*

Les édits que fit rendre Turgot excitèrent cependant l'enthousiasme parmi le peuple, et à la Chanson épigrammatique du Chevalier De Lisle, nous en joindrons une d'un esprit tout différent, qui fait l'éloge du Ministre, et celui du Monarque dont on appréciait les vues bienfaisantes. Elle est sur le même air que l.

Prophétie Turgotine. On la trouve dans le 3e volume de l'Espion anglais, et dans le 1er des Entretiens de l'autre Monde, 1784.

1

Enfin, j'ons vu les édits
Du roi Louis seize;
En les lisant à Paris,
J'ons cru mourir d'aise.
Nos malheurs sont à leur fin,
Ça chantons, le verre en main,
Vive Louis seize, ô gué!
Vive Louis seize.

2

Je n'irons plus au chemin,
Comme à la galère,
Travailler soir et matin,
Sans aucun salaire:
Le Roi, je ne vous ments pas,
A mis la corvée en bas.
Ah! la bonne affaire, ô gué!
Ah! la bonne affaire!

3

On dit que le Parlement,
D'un avis contraire,
Aux vœux d'un Roi bienfaisant,
Etait réfractaire.
Du pauvre peuple souffrant,
Il se dit père, pourtant.
Le beau fichu père, ô gué!
Le beau fichu père!

4

Qu'à son age, notre Roi
Paraît déjà brave!
Il veut que chacun chez soi,
Vive sans entrave.
Et que j'ayons tous bientôt,
Lard et poule à notre pot,
Et du vin en cave, ô gué!
Et du vin en cave.

5

Il ne tient qu'à nous, demain,
En toute franchise,
D'aller vendre bière et vin,
Tout à notre guise.
Chacun peut de son métier,
Vivre aujourd'hui sans payer
Juré ni maîtrise, ô gué!
Juré ni maîtrise.

6

Je suis tout émerveillé
De ceci, compère!
C'est un double jubilé
Que nous allons faire.
Mais celui que notre Roi
Nous donne, vaut bien, ma foi,
Celui du Saint-Père, ô gué!
Celui du Saint-Père.

Le Chevalier De Lisle était de la cabale de M. le duc de Choiseul qui s'était réunie aux ennemis de Turgot. Voltaire, qui était en correspondance avec le Chevalier, lui écrivait le 14 mars 1776 :

Je vous avouerai que je ne suis pas tout à fait de votre avis sur les préfaces des Edits. Je peux me tromper; mais elles m'ont paru si instructives, il m'a paru si beau qu'un Roi rendît raison à son peuple de toutes ses résolutions, j'ai été si touché de cette nouveauté, que je n'ai pu encore me livrer à la critique. Le petit coin de terre que j'habite n'a chanté que des TE DEUM depuis qu'il est délivré des Corvées, des Jurandes, et des Commis des fermes.

On verra dans la Chanson du Chevalier De Lisle qu'il prédit l'abolition des privilèges : non seulement celle du culte catholique, mais même le calendrier républicain, où les noms des fruits et des légumes remplacèrent ceux des Saints.

Nous verrons un Ognon
A Jésus damer le pion.

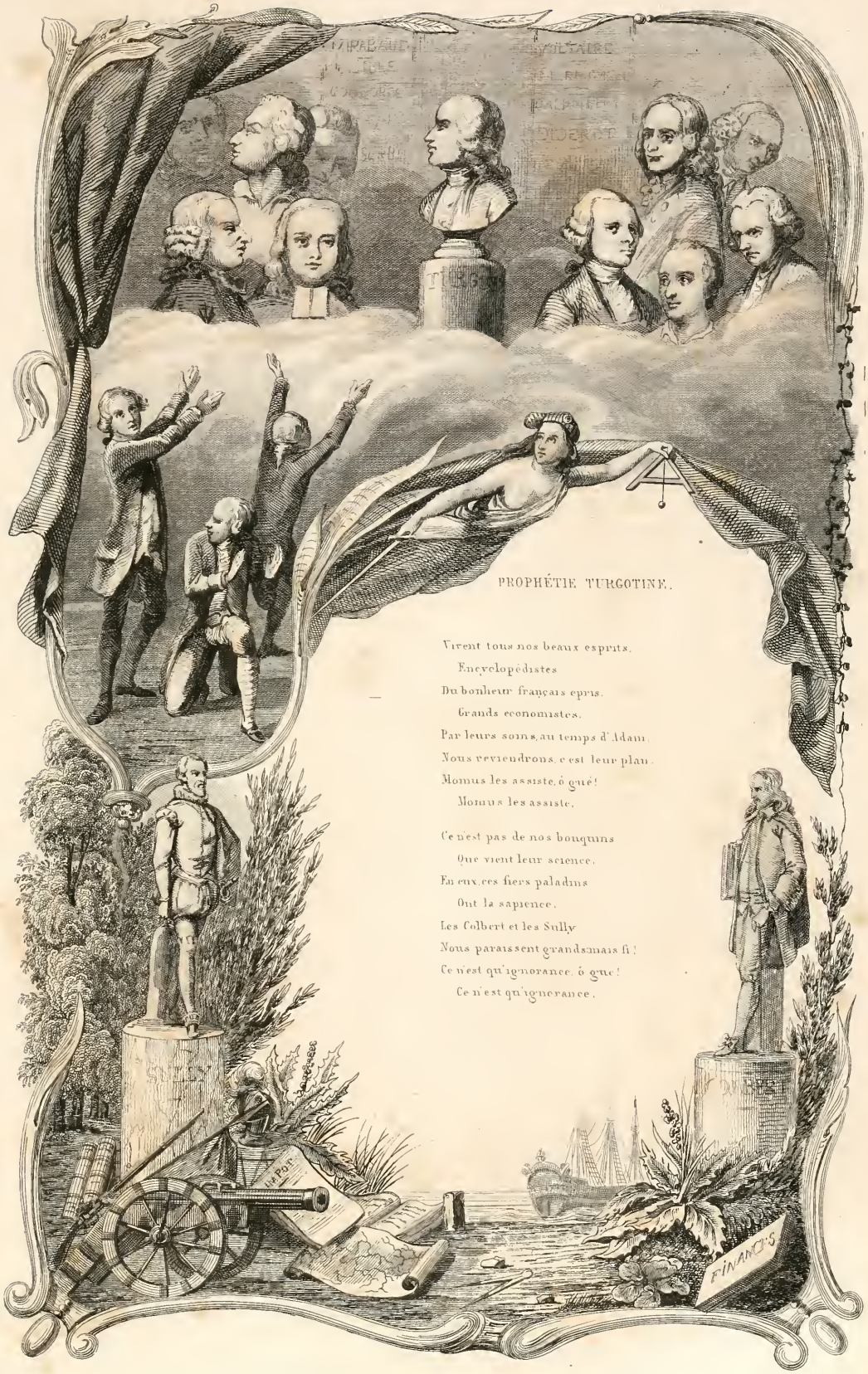
Il annonce la destruction des ordres monastiques et l'apostasie des prêtres. Enfin, dans le dernier couplet, il dit expressément : Le Roi se croyant un abus, ne voudra plus l'être. Ah! qu'il faut aimer le bien, pour, de Roi, n'être plus rien? Il est à remarquer que ce passage fait allusion au mot de Louis XVI à M. de Malesherbes qui lui demandait sa démission : Que vous êtes heureux! que ne puis-je m'en aller aussi. Cette idée est répétée dans La Constitution en Vaudeville de Marchand, où l'on trouve le couplet suivant, sur l'air : Avec les jeux dans le village :

Le Roi sera le Roi de France,
Et pourtant, IL NE SERA RIEN;
Mais comme une ombre de puissance,
Au moindre Prince sied très bien,
On pourra lui laisser par grace,
Ou, pour mieux dire, PAR ABUS,
Le doux plaisir de voir sa face,
Empreinte sur tous les écus.

Si l'on croyait la prophétie faite après coup, il suffirait de renvoyer les lecteurs à plusieurs ouvrages où elle fut imprimée lors de son apparition; le plus ancien est l'Espion anglais, où elle se trouve au tome 3 de l'édition de 1779. Elle fut mise depuis dans les Actes des Apôtres et dans plusieurs recueils. M. Castel, dans son Anthologie, en confond maladroitement l'auteur avec Rouget de Lisle, auteur de la Marseillaise, né en 1760, et qui aurait ainsi fait cette Chanson à 17 ans!

Le chevalier De Lisle, capitaine de dragons, était un littérateur aimable, qui se fit un nom par de jolis couplets et des noels de cour, ce qui l'avait fait surnommer De Lisle-Noels. Beaucoup de facilité et un talent agréable l'appelèrent auprès du duc de Choiseul, il fut un des familiers de la maison de Rohan, enfin il fut attaché au comte d'Artois (depuis, Charles X), qui lui avait fait une pension, et auquel il légua tous ses manuscrits. Il mourut en mars 1784, et ne vit pas la révolution qu'il avait prédite.

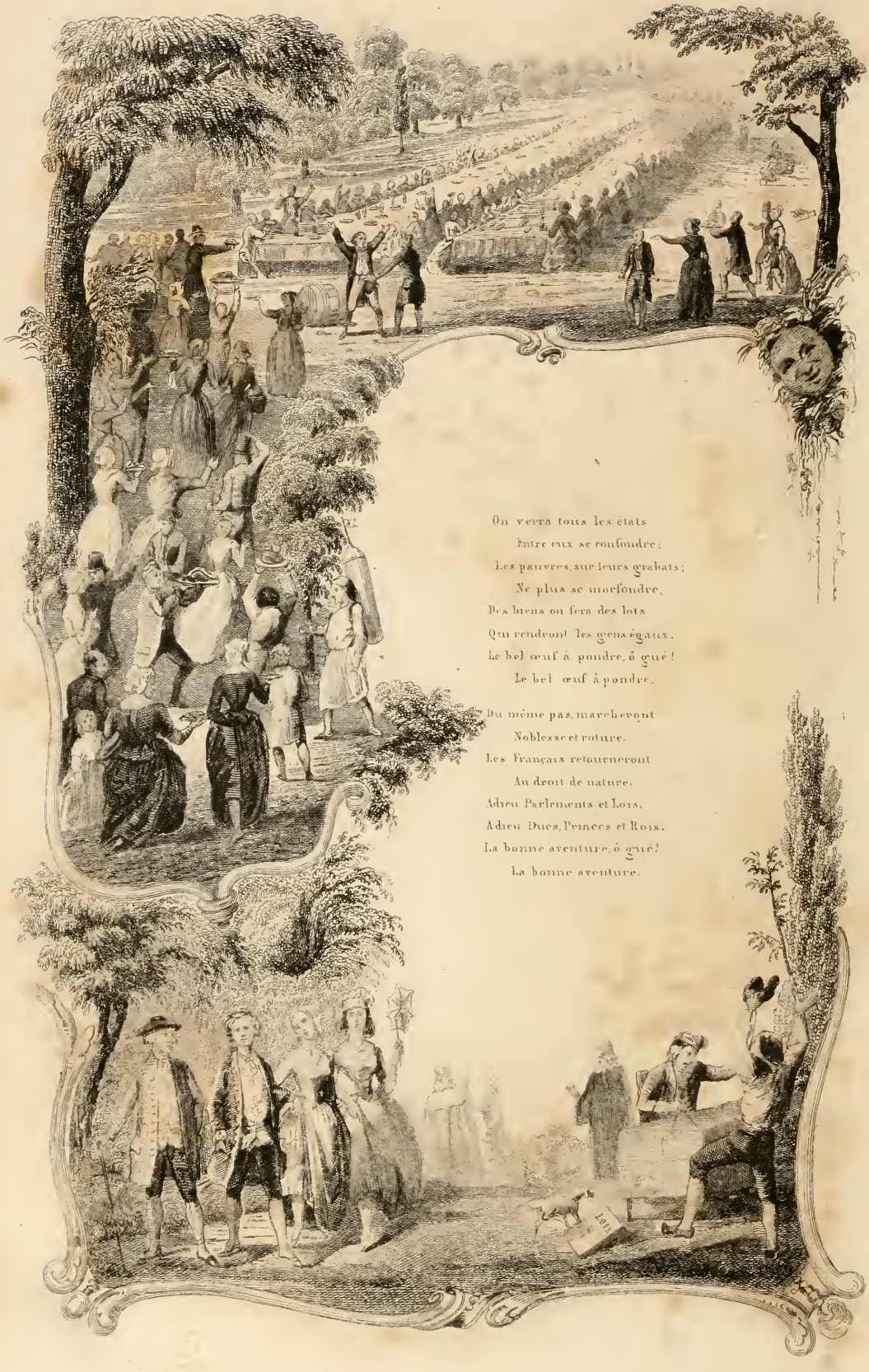
DU MERSAN



PROPHÉTIE TURGOTINE.

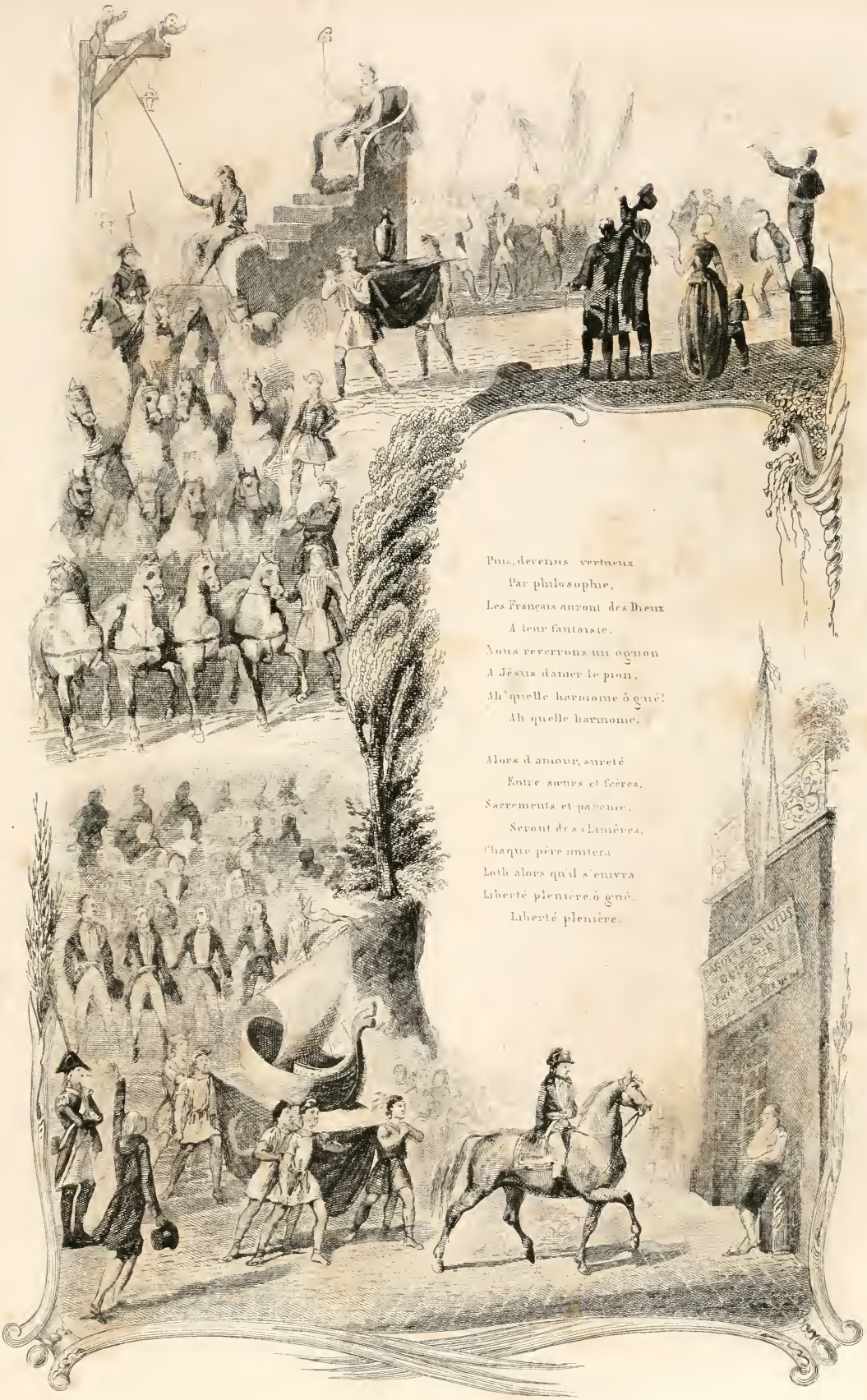
Vivent tous nos beaux esprits,
Encyclopédistes
Du bonheur français épris,
Grands économistes,
Par leurs soins, au temps d'Adam,
Nous reviendrons, c'est leur plan.
Momus les assiste, ô gué!
Momus les assiste.

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science,
En eux, ces fiers paladins
Ont la sapience.
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands, mais fi!
Ce n'est qu'ignorance, ô gué!
Ce n'est qu'ignorance.

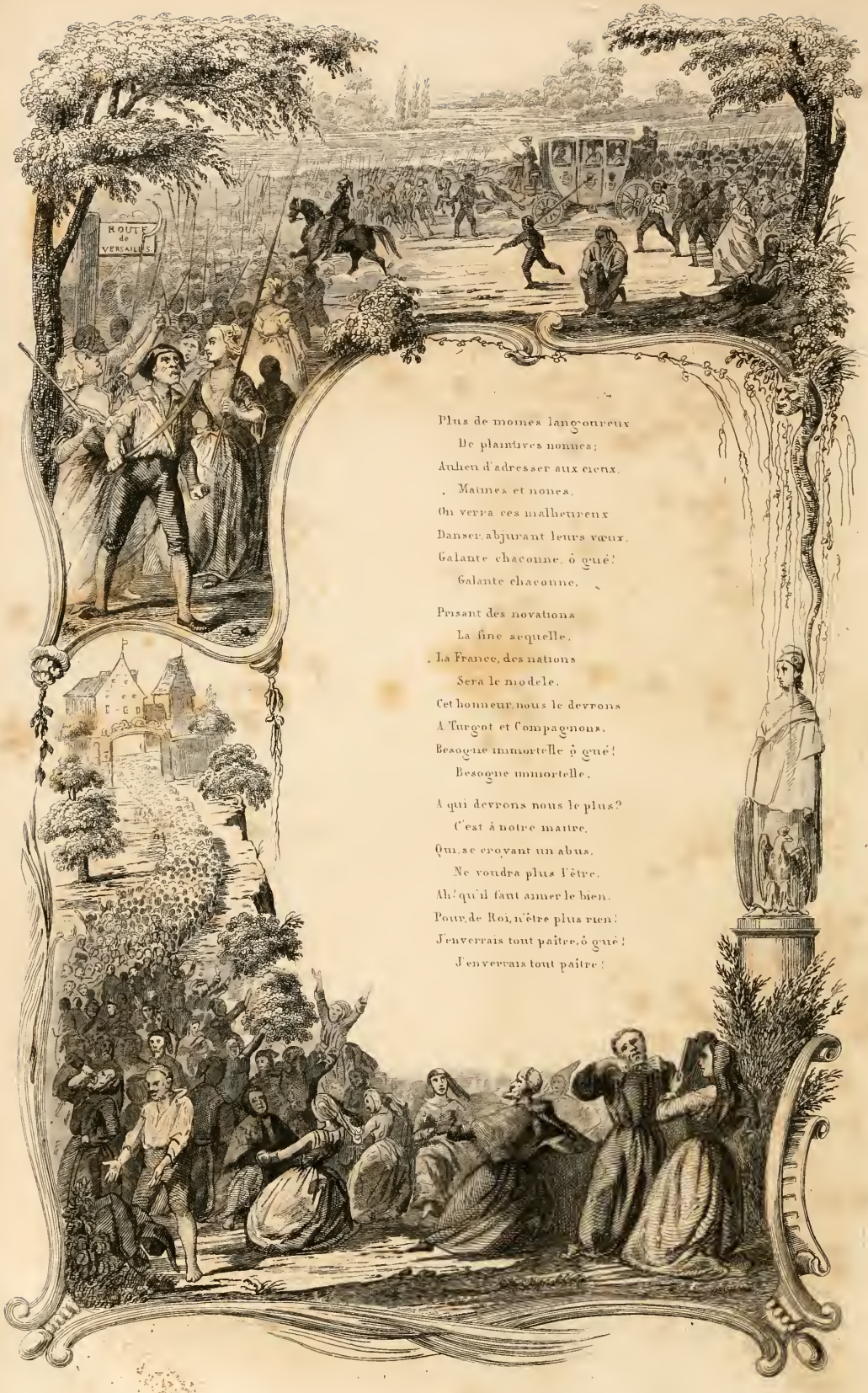


On verra tous les états
Entre eux se confondre ;
Les pauvres, sur leurs grabats ;
Ne plus se morfondre,
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre, ô gué !
Le bel œuf à pondre.

Du même pas, marcheront
Noblesse et roture.
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu Parlements et Lois,
Adieu Ducs, Princes et Rois.
La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure.



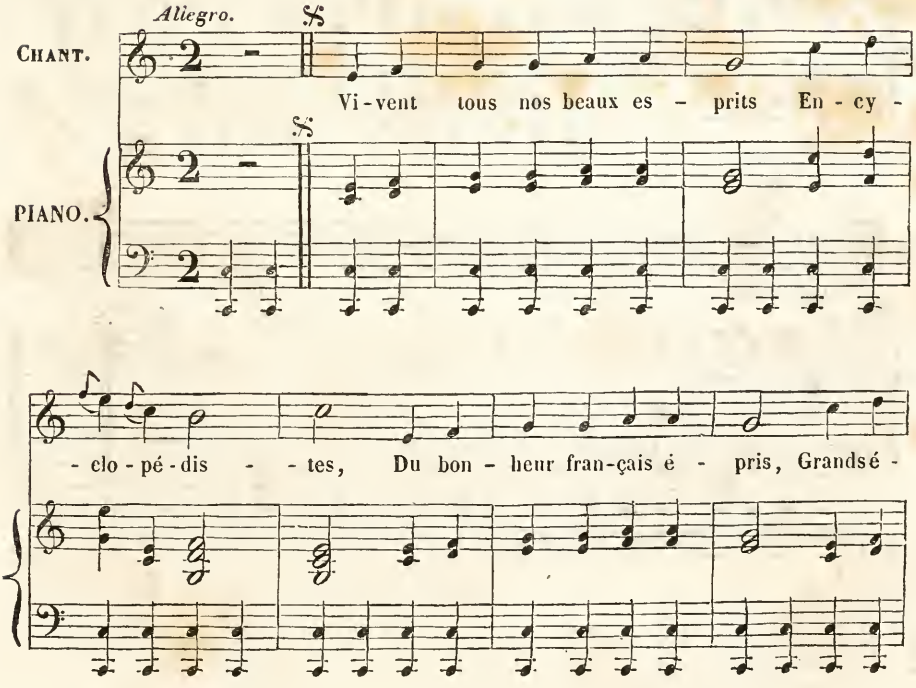
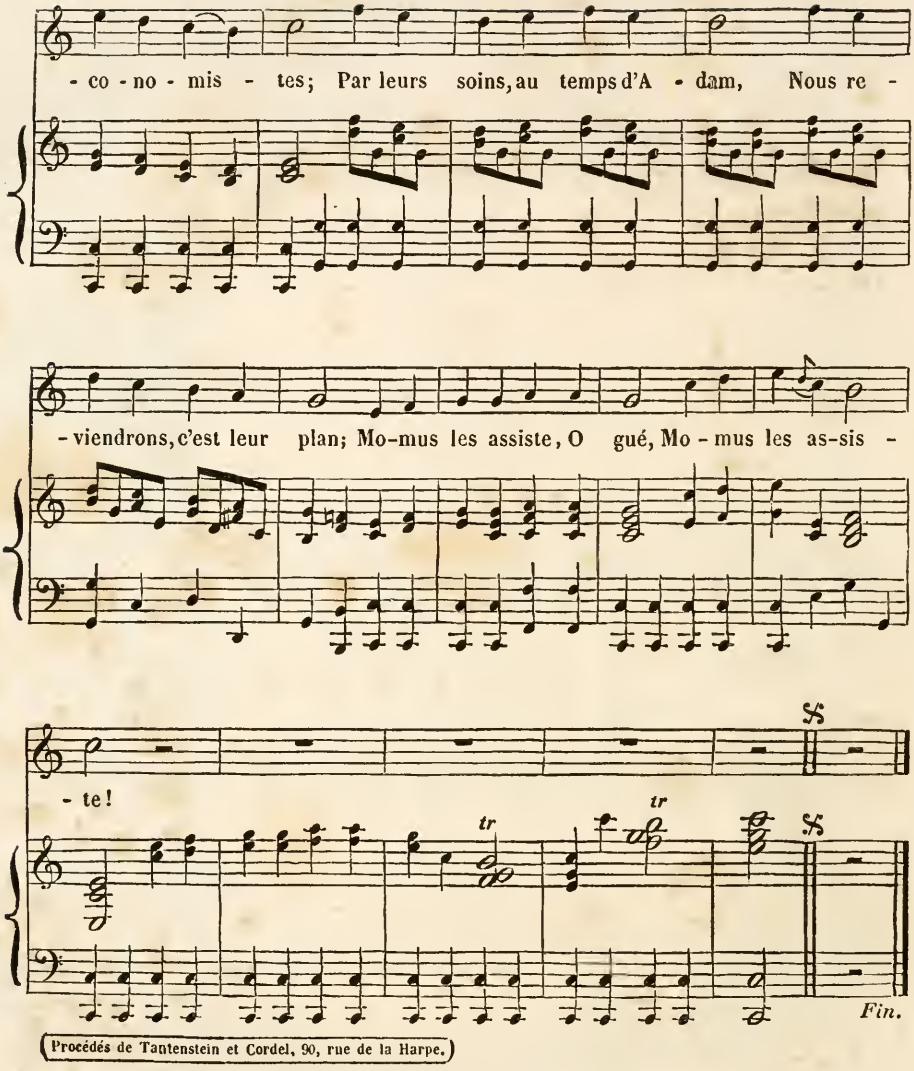
Puis, devenus vertueux
Par philosophie,
Les Français auront des Dieux
A leur fantaisie.
Nous reverrons un ognon
A Jésus donner le pion,
Ah! quelle harmonie ô gué!
Ah quelle harmonie.

Alors d'amour, sureté
Entre sœurs et frères,
Sacrements et parenté,
Seront des chimères.
Chaque père imitera
Loth alors qu'il s'enivra
Liberté plenière, ô gué,
Liberté plenière.

Plus de momes langoureux
De plaintives nonnes;
Adieu d'adresser aux cieux,
Matines et nones.
On verra ces malheureux
Danser, abjurant leurs vœux,
Galante chaconne, ô gué!
Galante chaconne.

Prisant des novations
La fine sequelle,
La France, des nations
Sera le modele.
Cet honneur, nous le devrons
A Turgot et Compagnons.
Besogne immortelle ô gué!
Besogne immortelle.

A qui devrons nous le plus?
C'est à notre maitre,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah! qu'il faut aimer le bien,
Pour, de Roi, n'être plus rien!
J'enverrais tout paître, ô gué!
J'enverrais tout paître!

PROPHÉTIES TURGOTINES,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA GAMELLE,

CHANSON POPULAIRE SUR L'AIR : DANSONS LA CARMAGNOLE.

GRACE A LA MODE ou LA SANS-GÊNE,

CHANSON PAR DESPRÉAUX,

AIR de la Nouvelle Bourbonnaise (gravé dans la 30e Livraison).

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re, 2e et 4e PLANCHES PAR M. LALLEMAND. — 3e PLANCHE PAR M. BOSREDON.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Terreur, arrivée comme une trombe qui dévaste tout sur son passage, commençait à être vieille au bout de quatorze mois, elle s'était usée vite par ses excès, en vain on cherchait à lui redonner une vie factice. La République inventa une parodie des anciennes mœurs des chrétiens, pour faire suite aux parades des Grecs et des Romains. LA GAMELLE ou les Banquets fraternels devaient rappeler ces Agapes qui avaient pour but d'entretenir chez les enfants de la primitive église la concorde et la fraternité.

Dans cet enthousiasme, dont la représentation devait avoir lieu en plein air, les habitants du quartier boueux de la Cité oublièrent que le ciel de la Grèce, son climat, ses maisons de marbre, ses jardins de lauriers et d'oliviers, ses portiques et ses temples, ne ressemblaient en aucune façon au ciel brumeux, aux baraques sales, aux ruelles infames des environs de la place Maubert, et aux murs noircis de la paroisse Saint-Severin.

C'était au mois de juillet 1794, l'étroite rue Saint-Jacques, longue d'une demi-lieue, occupée par deux files de tables, représentait une immense guinguette où la joie populaire s'exhalait par de gros rires et des chants joyeux. Le bruit des verres et de LA CARMAGNOLE, le cliquetis des assiettes et de ÇA-IRA, les cris A boire! et Vive la République! retentissaient d'un bout à l'autre.

Le Journal de Paris, qui avait fait le premier la motion de cette réunion gastronomique, en fit l'éloge d'une façon curieuse. Sur ces tables lacédémoniennes, disait-il, il n'est besoin ni de nappes, ni de serviettes, ni de rien qui tienne au luxe : les mets y sont nécessairement simples : un morceau de viande, des légumes, du fromage, du vin, un peu d'eau de vie, et beaucoup de gaité, voilà en quoi consiste toute la dépense. Des lampes et des chandelles éclairent

suffisamment, dit-il, et si l'on en manque, les réverbères y suppléent. Dans cet état de simplicité, digne de l'âge d'or, combien les cœurs sont disposés à la fraternité, à la douce égalité, et même à l'amitié! Les pères et mères attendris, au milieu de leurs enfants, jouissent avec délices des premiers fruits de la Révolution, leurs filles, malgré le défaut de lumières, y voyent assez pour lire leur bonheur dans les yeux de leurs amants!

Ces fêtes républicaines ne furent pourtant pas du goût de la Convention, et Barrère s'écria en pleine tribune: Je rends justice à la majorité des citoyens; mais le modérantisme pourrait être soupçonné d'avoir provoqué ces banquets. Le royaliste y était assis près du patriote et pouvait le corrompre. Ne peut-on pas croire que tel qui soupait les pieds dans la crotte, avait le cœur à Vienne ou à Coblentz? Dans une section, les mœurs n'ont point gagné à cette réunion. Il viendra sans doute un temps où ces repas alimenteront les affections républicaines; mais la fraternité n'est pas le fruit d'un jour. Il suffira que la Convention avertisse les bons citoyens du danger de ces banquets, et qu'elle renvoie l'exécution de son décret moral au tribunal révolutionnaire de l'opinion publique.

Barrère, qui avait de l'esprit, aima mieux tuer dès le principe cette institution qui n'était pas née viable, que de la voir mourir d'une apoplexie foudroyante de ridicule.

La chanson de la **Gamelle** courut cependant, elle est sur l'air de la **Carmagnole**, que nous saisissons cette occasion de donner, car notre Recueil ne peut pas admettre les horribles paroles de la chanson originale, qui fut l'accompagnement obligé de tous les crimes et de toutes les orgies de l'époque.

Après mille modes plus singulières les unes que les autres, la fin de la Révolution en vit éclore encore une dont l'école de David, et le retour des artistes à l'étude de l'antique, donnèrent la première idée. Les femmes se mirent toutes à la Grecque et à la Romaine. Le nu se dessina sous des robes légères, collantes et transparentes. On oublia encore que notre climat n'était pas celui de la Grèce et de l'Italie, et les modes d'Athènes amenèrent à leur suite celle des fluxions de poitrine, qui fit passer les femmes d'un excès à un autre. Aux robes de **Laïs** succédèrent les robes à la **Vierge**, qui dérobèrent aux yeux toutes les formes qu'on leur avait prodiguées.

C'était en l'An VI de la République, une et indivisible, 1796 vieux style, que Despréaux composa sa chanson **Grace à la Mode ou la Sans-Gêne**, qui dépeint à merveille le costume du temps. Despréaux (Jean-Etienne), était né en 1748; fils d'un musicien de l'**Opéra**, il fut d'abord danseur, mais une blessure au pied lui fit prendre sa retraite en 1781. Il fut ensuite maître des ballets de la cour jusqu'en 1787, époque où il épousa la célèbre Gnimard, qui avait cinq ans de plus que lui, cette union dura trente ans. Despréaux, successivement directeur, puis inspecteur général de l'**Opéra**, était homme d'esprit, il composa beaucoup de parodies piquantes, quelques pièces en société, au **Théâtre du Vaudeville**, beaucoup de jolies chansons qu'il a publiées sous le titre de: **Mes Passetemps** (2 vol. in-8°, Paris, 1806), un poème sur l'art de la danse. Il fut membre de la **Société des Dîners du Vaudeville**. Il mourut en 1820. On prétend que ce fut à la suite d'un dîner du **Caveau Moderne**, où il éprouva une vive émotion, en entendant au dessert, les jeunes chansonniers lui décerner une espèce d'apothéose, en chantant ses plus jolies chansons. Ce serait ce qu'on peut appeler mourir de plaisir.

DU MERSAN.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

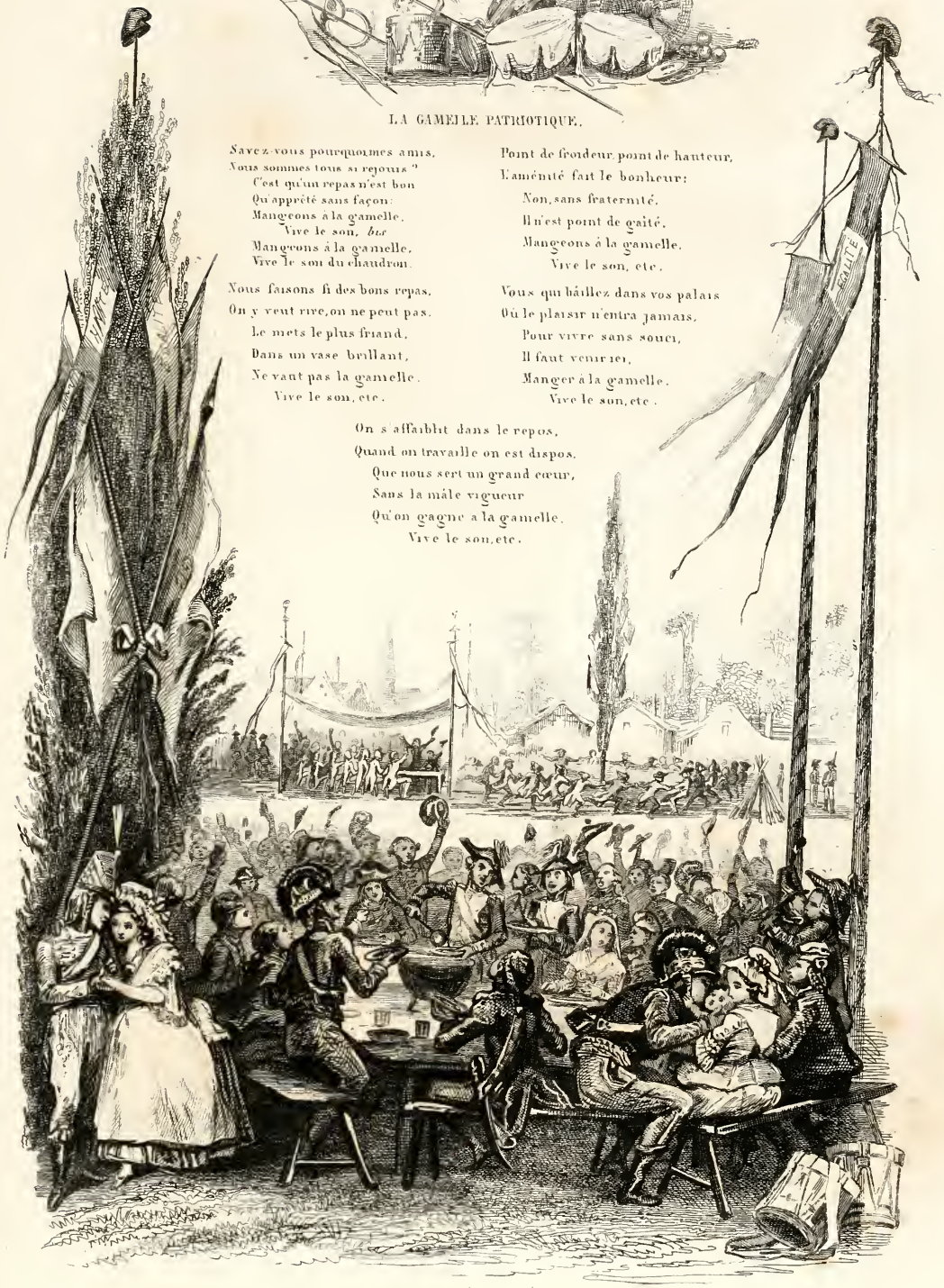
Savez-vous pourquoi mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon:
Mangeons à la gamelle,
Vive le son, *bis*
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas,
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle.
Vive le son, etc.

Point de froideur point de hauteur,
L'aménité fait le bonheur:
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté,
Mangeons à la gamelle,
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos,
Quand on travaille on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle.
Vive le son, etc.



Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourans de faim, proscrits, bernés;
Vont envier l'état
Du plus pauvre soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons
À Capoue ont fait les capons.
S'ils ont été vaincus
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un:
Loin de s'entr'égorger
Ils viendraient tous manger
À la même gamelle
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français.
Jurons tous mes amis,
D'être toujours unis,
Vive la république!
Vive le son, *bis*
Vive la république!
Vive le son du canon.

GRACE À LA MODE

Grace à la mode
On n'a plus d'cheveux :
On n'a plus d'cheveux
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'cheveux,
On dit qu'c'est mieux.

Grace à la mode,
On va sans façon ;
On va sans façon,
Ah! qu'c'est commode
On va sans façon
Et sans jupon.

OU LA SANS-GÊNE

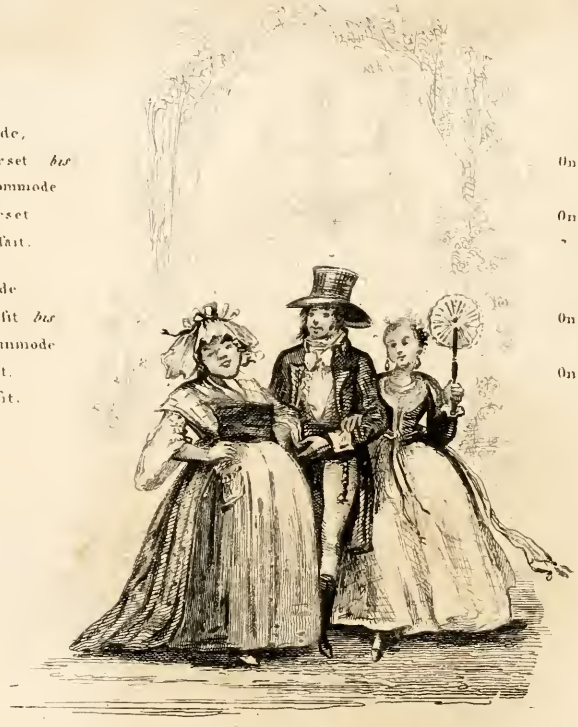
Air des Trembleurs

Grace à la mode,
On n'a plus d'fichu *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'fichu,
Tout est déchu.

Grace à la mode
Plus d'poche au vêtment. *bis*
Ah! qu'c'est commode,
Plus d'poche au vêtment
Et plus d'argent.

Grace à la mode,
On n'a plus d'corset *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'corset
C'est plus tot fait.

Grace à la mode
Un' chemis' suffit *bis*
Ah' qu'c'est commode
Un' chemis' suffit.
C'est tout profit.

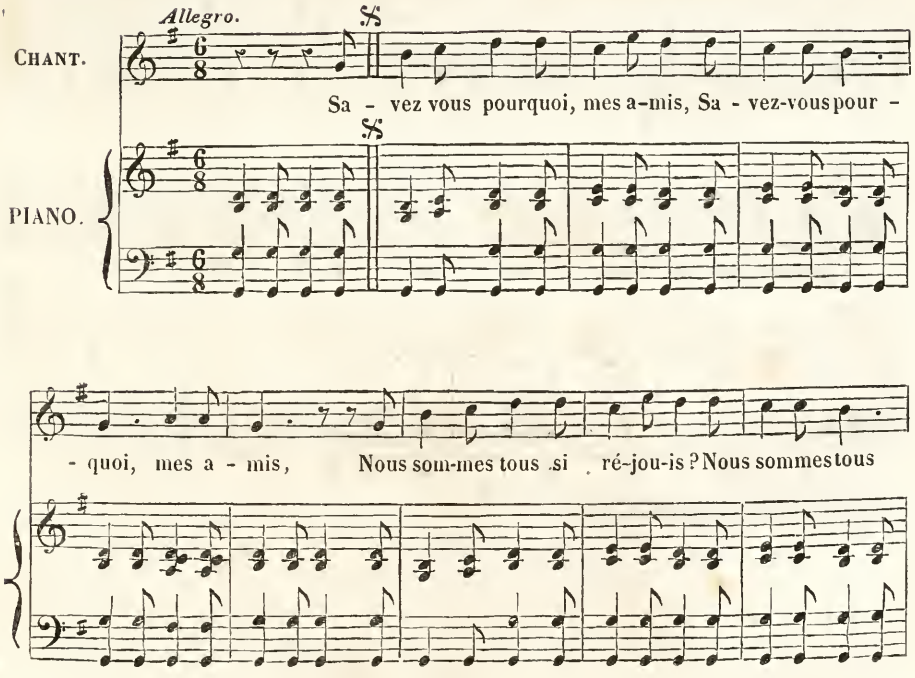
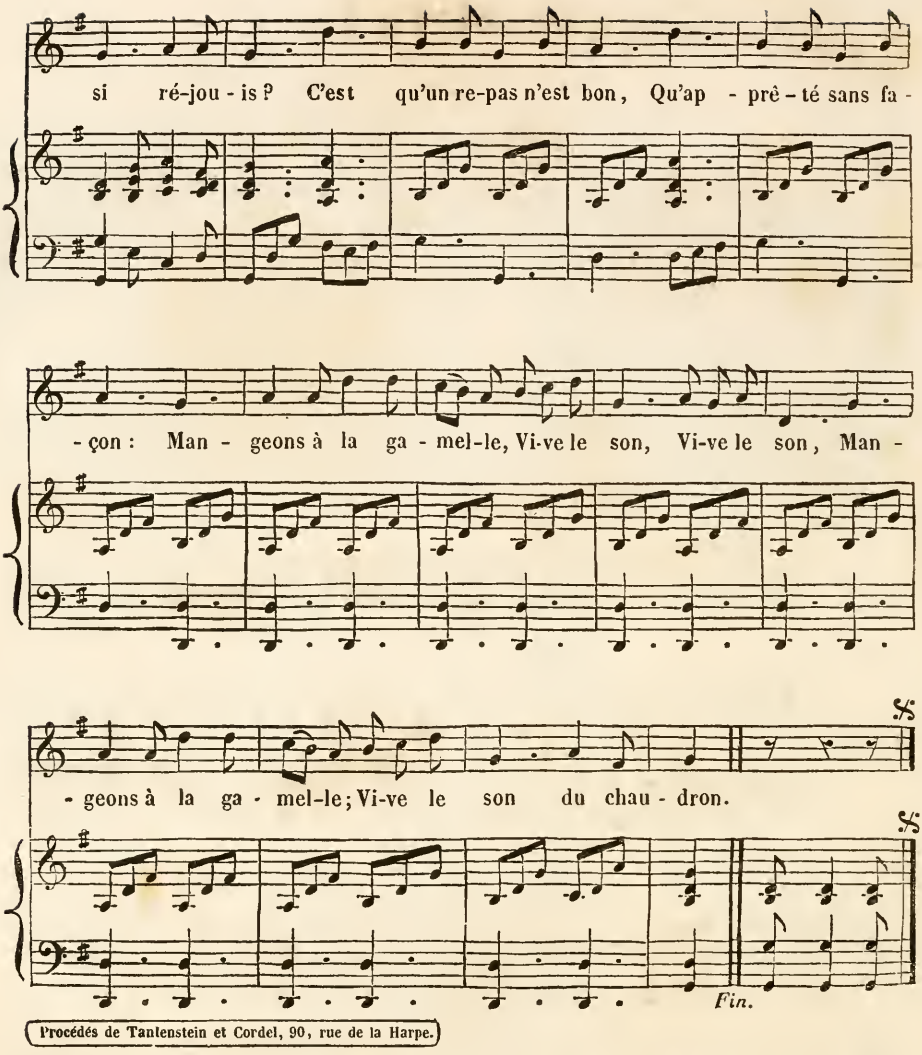


Grace à la mode.
On n'a qu'un vêtment *bis*
Ah' qu'c'est commode
On n'a qu'un vêtment
Qui est transparent.

Grace à la mode
On n'a rien d'caché *bis*
Ah' qu'c'est commode
On n'a rien d'caché
J'en suis fâché.

LA GAMELLE,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, Imp. de Fillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5.

FONTAINE, TONTON.

CHANSON DE CHASSE,

PAROLES DE M. MARION DU MERSAN.

AIR DE COR.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. KOLB.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Cette Chanson de chasse, faite en 1770, pour le château de la Brosse, qui appartenait au duc de Montmorency, est de M. Marion Du Mersan, qui était poète pour son seul plaisir. M. Du Mersan a signé peu de ses ouvrages, et cependant quelques unes de ses poésies fugitives ont eu dans le monde beaucoup de succès. On en trouve plusieurs dans l'Almanach des Muses et dans le Mercure, depuis 1770 jusqu'en 1789. Lorsque le comte de Saint-Germain fut tiré de sa retraite pour être mis à la tête du département de la guerre, peu de temps après l'avènement de Louis XVI, il courut une Chanson qui eut une grande vogue, et qui commence par ces vers, sur l'air du Menuet d'Exaudet :

Saint-Germain,
Dès demain,
Je m'engage; &c.

Elle fut insérée dans tous les recueils du temps : on la trouve entre autres, dans les Mémoires secrets de Bachaumont et dans la Correspondance de Metra, mais sans nom d'auteur. J'en ai le manuscrit autographe, ainsi que celui d'une autre Chanson qui fit beaucoup de sensation au commencement de la révolution, et qui se trouve dans les Actes des Apôtres : elle est sur le même air.

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine, un beau matin,
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique, &c.

M. Du Mersan, né à Peilhac, près de Ploermel, en 1718, en pleine régence, était un de ces hommes aussi modestes que spirituels, qui attachent peu de valeur aux légères productions de l'esprit, et qui n'en font que le délassement de leurs travaux et le charme de leur société. Ses longs voyages, ses missions importantes dans l'Inde, où il avait été, en 1750, commissaire général de l'armée française et agent-général de la France dans le Dekhan, lui faisaient mettre peu de prix à des bagatelles que sa plume jetait avec une grande facilité. (Voyez la *France Littéraire*, par Querard.) L'air de cor sur lequel cette Chanson a été composée, avec le refrain **Tontaine, tonton**, est très ancien, c'est une jolie fanfare sur laquelle il paraît que des paroles avaient déjà été faites; et il faut croire que ces paroles étaient des préceptes à l'usage des chasseurs, puisque le timbre de l'air porte : **Ecoutez les règles succinctes.** Je ne connais à ce dernier mot qu'une rime, celle de **distinctes**, qui fait supposer encore plus que la Chanson était une instruction élémentaire : nous n'avons pu la retrouver nulle part. A la Chanson si connue de M. Du Mersan, que nous donnons dans cette livraison, nous en joindrons une fort spirituelle, moins ancienne, puisqu'elle date de germinal an IX (mars et avril 1801) Elle est de Philippon-la-Madelaine, et insérée dans le joli recueil des **Dîners du Vaudeville**, dont l'auteur de cette Chanson était un des convives, comme il était un des plus spirituels soutiens de ce théâtre, que l'on appelait encore alors la **Boîte à l'esprit**. Nous profitons de cette occasion pour réparer une omission, et apprendre à nos lecteurs que la Chanson de la **Mère Goutemps**, que nous avons donnée dans notre 55e livraison, est de cet aimable chansonnier.

Philippon-la-Madelaine, alors âgé de 65 ans, avait toute la vivacité de la jeunesse, et une grace dont tous

ses ouvrages portent l'empreinte. Il ne mourut qu'en 1818, âgé de 84 ans, et sans avoir jamais eu d'ennemis, parce qu'il ne s'était jamais permis aucune épigramme directe, aucune personnalité. Il avait conservé jusqu'à ses derniers moments sa gaîté, sa douceur, sa sensibilité, son humeur égale, son caractère obligeant et affectueux, et tout le charme de l'ancienne urbanité française. Cet éloge peut convenir également à l'auteur de la première Chanson, qui, par un rapprochement assez singulier, est mort précisément au même âge. Tous deux ont prouvé que l'esprit ne vieillit jamais, surtout quand c'est du bon esprit. L'auteur de cette Notice est heureux de pouvoir consacrer quelques lignes à la mémoire de deux vieillards dont l'un fut son père, et dont l'autre l'honora de son amitié. Ce fut encore au même âge que la muse chansonnière perdit Laujon, que j'ai entendu dans nos réunions épicuriennes chanter les jolies productions de sa jeunesse, avec une grace et une gaîté que les années n'avaient pu éteindre. Tant il est vrai qu'une conscience pure, une gaîté douce qui part du cœur, sont des brevets de longévité.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de conter un fait qui frappa mon imagination si vivement, qu'il m'est encore présent au bout de trente-deux ans. Je passais le pont des Arts, et je vis venir devant moi deux personnes qui sortaient de l'Institut. Dans l'éloignement, je distinguai un vieillard qui s'appuyait sur le bras d'un jeune homme. Celui-ci avait une allure vive et fringante, il marchait légèrement : mais il semblait ralentir son pas pour s'accommoder à la faiblesse de celui qu'il soutenait, et dont la démarche était tremblante et maladive. Ces deux personnes s'avançaient, et quand je me trouvai près d'elles, je vis que le vieillard était Chénier, âgé de 46 ans, et le jeune homme Laujon, qui en avait 84.

De ma vie je n'oublierai ce contraste.

La carrière agitée de l'homme politique avait usé le poète, qui portait sur sa figure attristée les traces de la mélancolie profonde qu'y avait imprimée la *calomnie*, dont il avait cependant si noblement repoussé les traits dans une belle et noble épître. L'indigence pesait aussi sur la tête de l'auteur de **Charles IX** et de **Fénelon**. Il était prêt à dire ces paroles qu'il envoya à Napoléon lorsqu'un officier du palais lui apporta le premier quartier de la pension que lui envoyait le tardif souvenir de l'empereur : *Allez dire à votre maître qu'il a le coup d'œil juste, et que ses faveurs ne me seront pas longtemps nécessaires.*

Laujon aussi était peu fortuné, il n'y avait que quatre ans qu'on lui avait permis de passer par l'Institut, comme l'avait dit Delille en lui donnant sa voix.

Tous deux s'éteignirent la même année, et Chénier devança de six mois Laujon qui avait 38 ans de plus que lui.

Après cette digression que m'a suggérée le souvenir de mes trois vieillards chansonniers, je reviens à celui qui a survécu aux deux autres, et je terminerai ma Notice plus gaiment, par la jolie Chanson de Philippon-la-Madelaine.

LA CHASSE.

Chacun de nous a sa folie :
Moi, la chasse est ma passion,
Touton, touton, toutaine touton.
C'est un plaisir que je varie,
Suivant le lieu, l'occasion,
Touton, toutaine, touton.

Tantôt, les perdrix dans la plaine,
Tombent sous mes coups à foison,
Touton, &c.
Tantôt la trompe au bois m'entraîne :
Tout gibier me plaît, s'il est bon,
Touton, &c.

Dans les vignes du vieux Silène,
La chasse est de toute saison,
Touton, &c.
Et le plaisir passe la peine,
Car on y laisse sa raison,
Touton, &c.

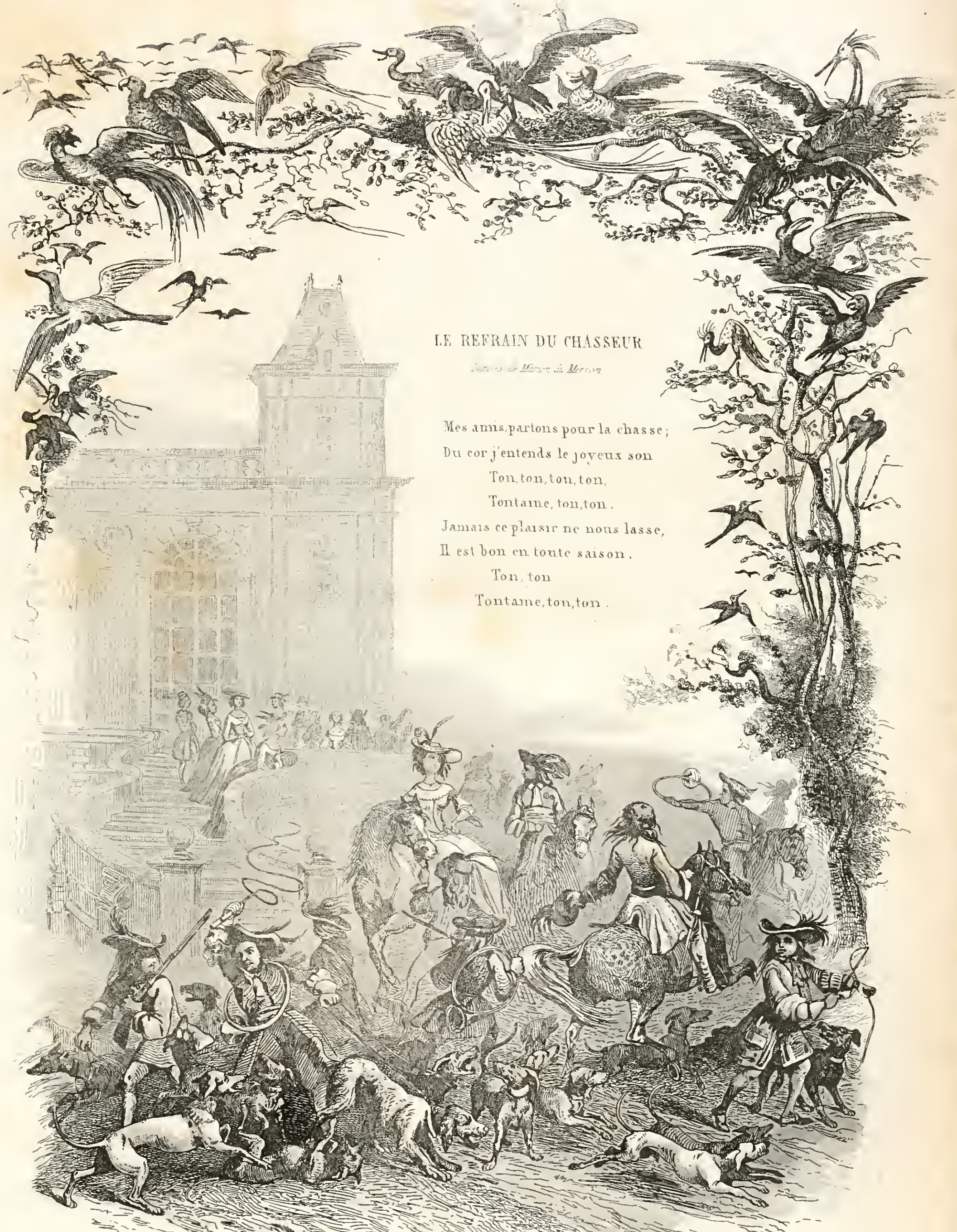
Quelquefois, je vais au Parnasse :
Mais hélas ! depuis qu'Apollon,
Touton, &c.
N'a plus le goût pour garde-chasse,
Son domaine est à l'abandon :
Touton, &c.

Sur les terres de la fortune,
Le chasser n'est plus aussi bon,
Touton, &c.
La chasse au vol est trop commune,
Depuis dix ans, dans ce canton :
Touton, &c.

J'aime à braconner à Cythère :
Mais du cor j'adoucis le son,
Touton, &c.
Les Graces ne se prennent guère,
Dans les filets du fanfaron,
Touton, toutaine, touton.

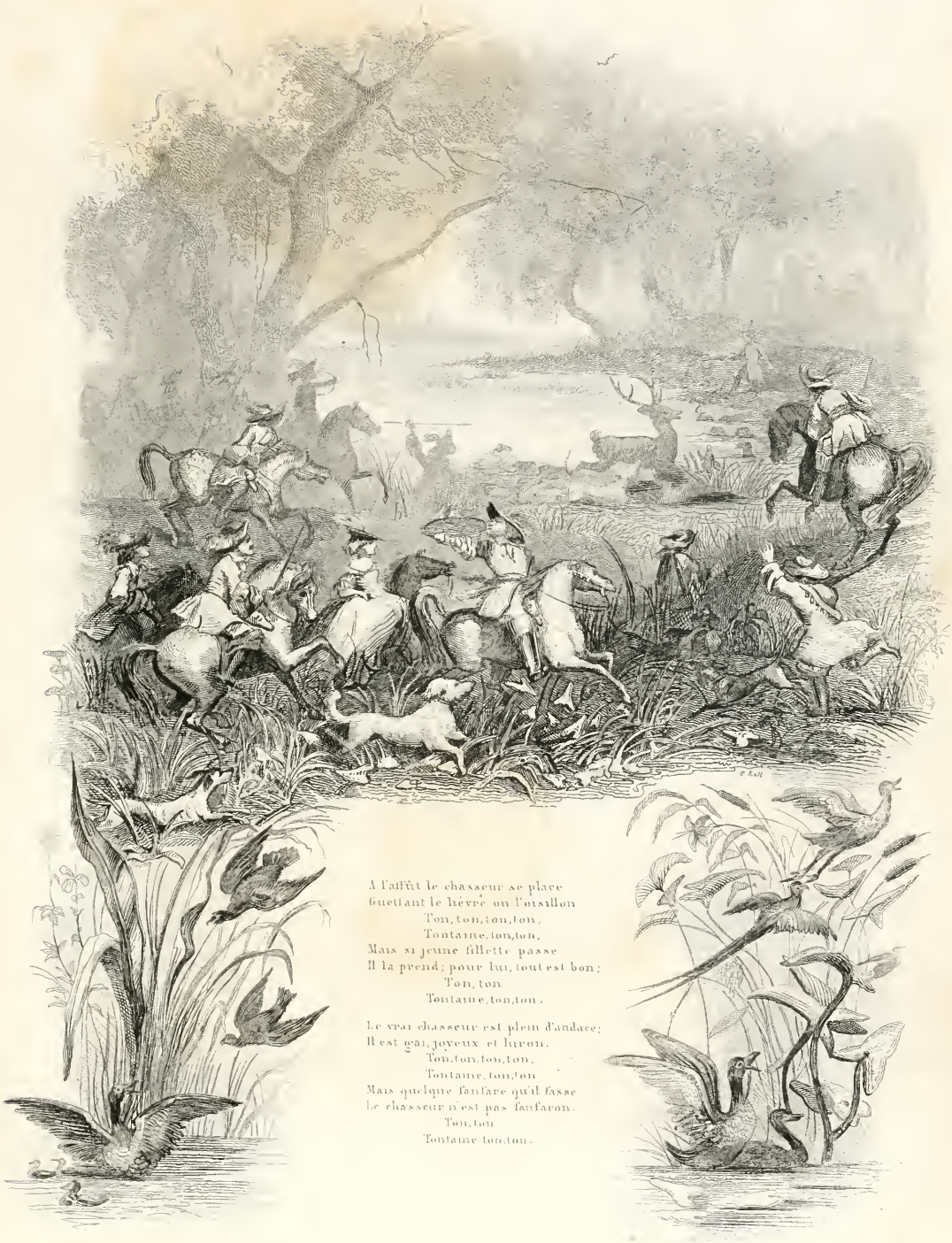
Nous rappellerons ici une troisième Chanson sur le même air, que tout le monde connaît et a retenue, celle de Béranger : *Allons chasseurs, vite en campagne.* J'ai fait comme un chasseur qui s'égare en poursuivant le gibier : mais je crois avoir rencontré en route des épisodes qui ne sont pas sans intérêt. C'est quelquefois par hasard que l'on fait bonne chasse.

DU MERSAN


LE REFRAIN DU CHASSEUR
Mes amis, partons pour la chasse;
Du cor j'entends le joyeux son
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton.
Jamais ce plaisir ne nous lasse,
Il est bon en toute saison.
Ton, ton
Tontaine, ton, ton.

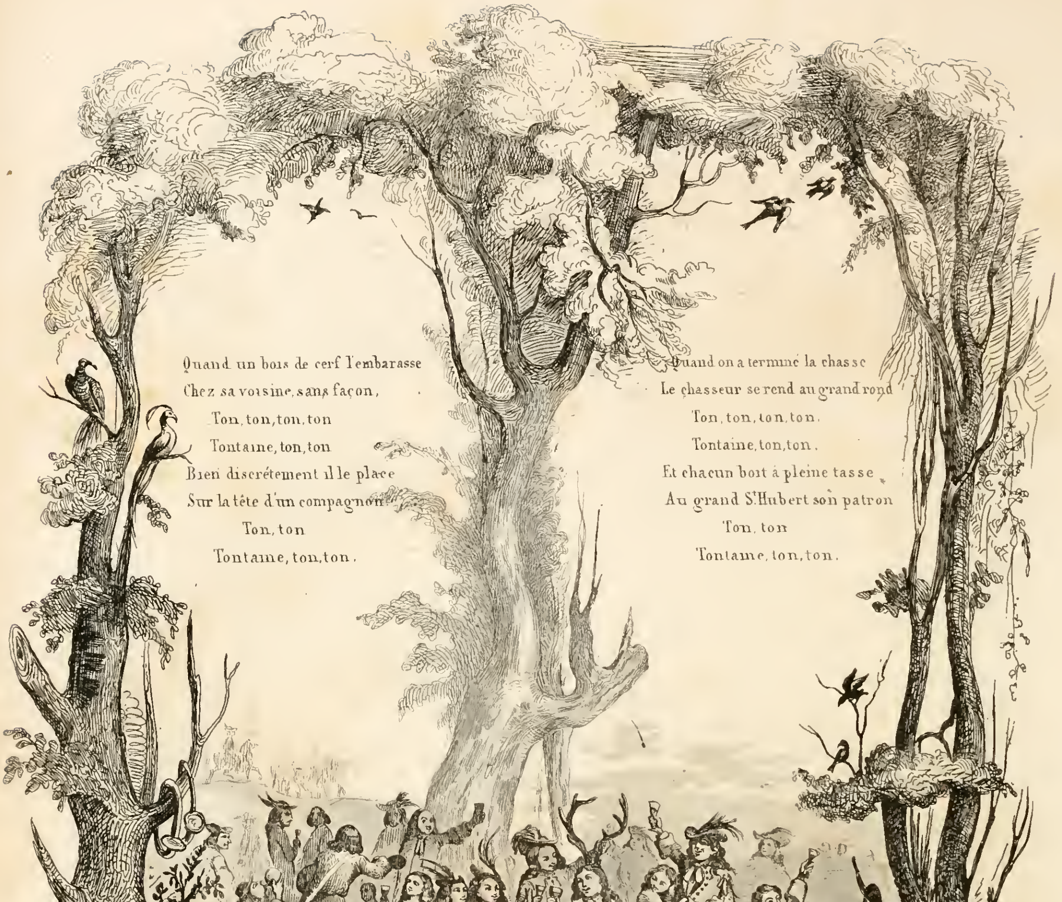
A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon
Ton, ton, ton, ton
Tontaine, ton, ton
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon.
Ton, ton
Tontaine, ton, ton.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, le vallon,
Ton, ton, ton, ton
Tontaine, ton, ton
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long.
Ton, ton
Tontaine, ton, ton.

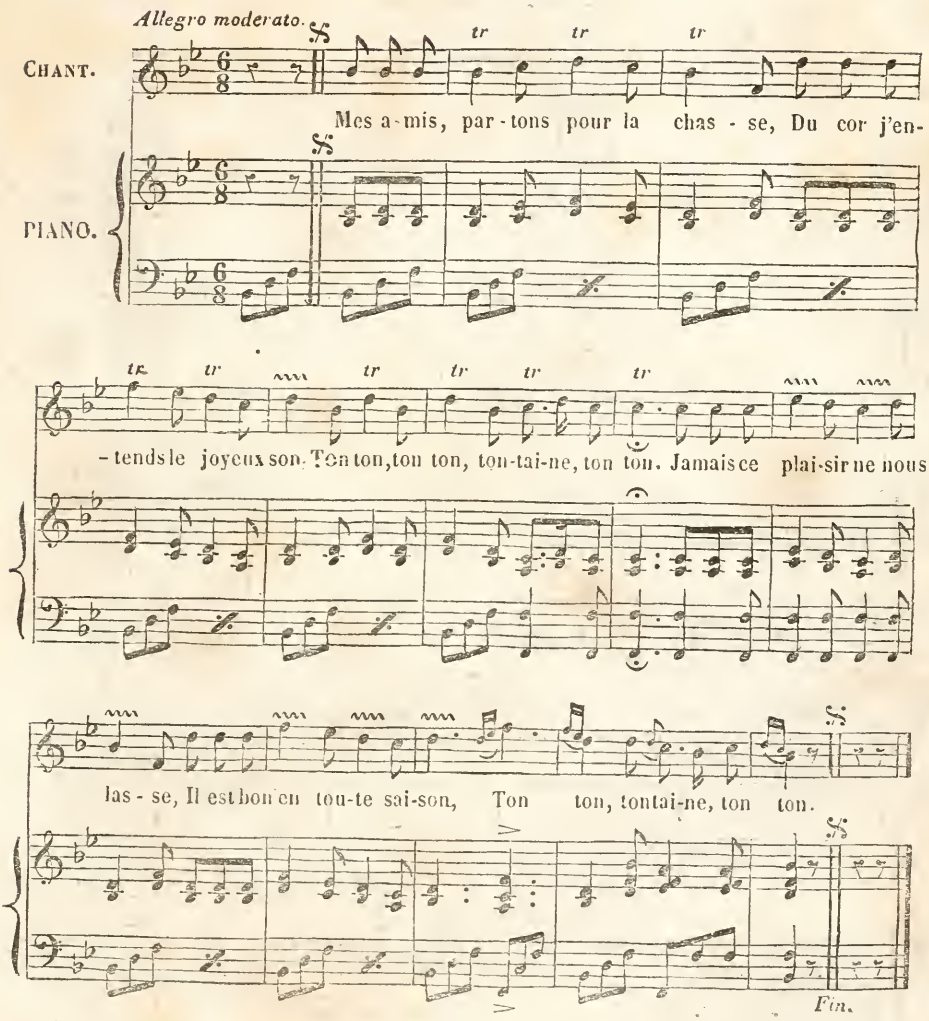


A l'affût le chasseur se place
Guettant le lièvre ou l'oiseillon
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton,
Mais si jeune fillette passe
Il la prend; pour lui, tout est bon;
Ton, ton
Tontaine, ton, ton,

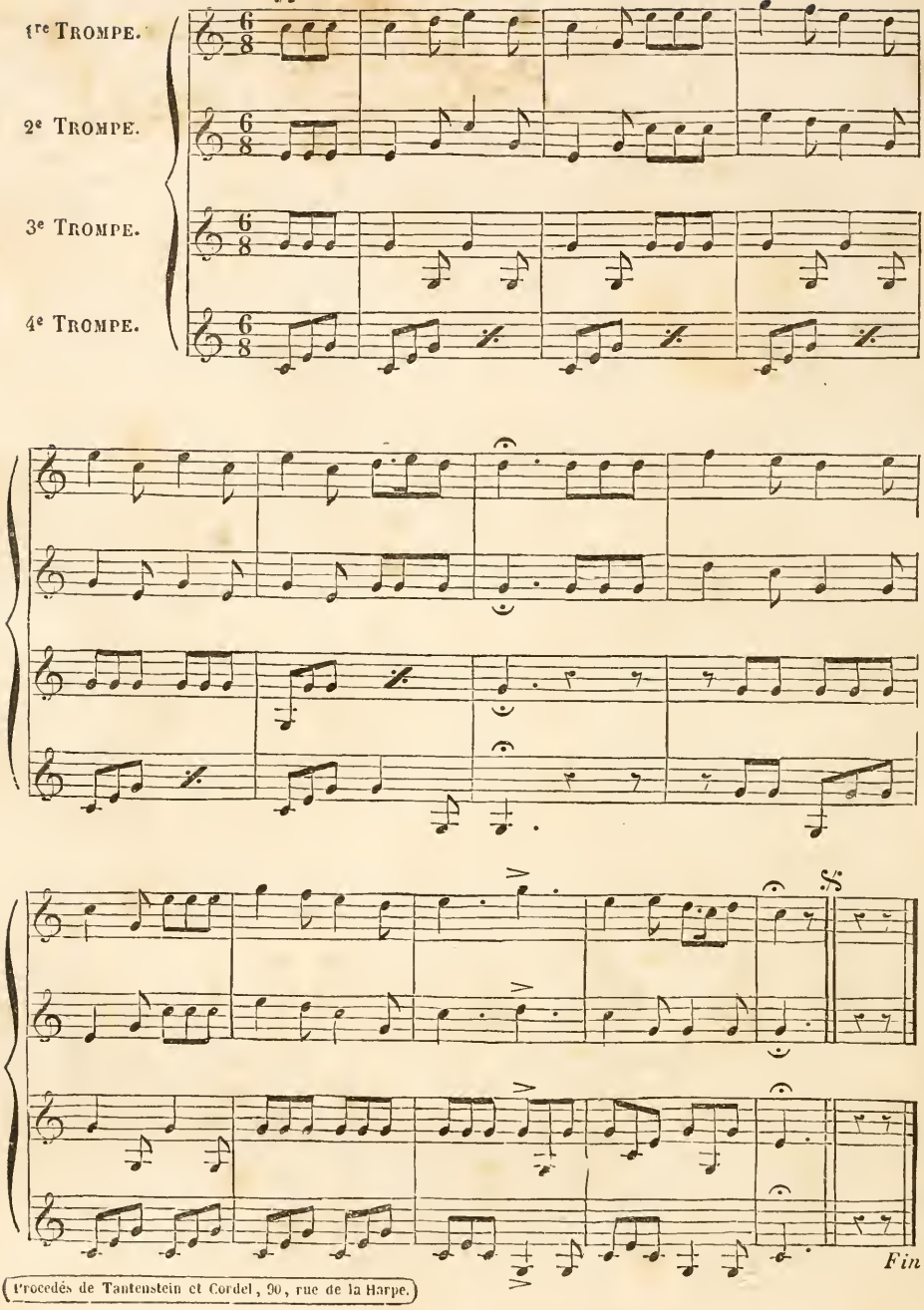
Le vrai chasseur est plein d'audace;
Il est gai, joyeux et luron.
Ton, ton, ton, ton,
Tontaine, ton, ton
Mais quelque fanfare qu'il fasse
Le chasseur n'est pas fanfaron.
Ton, ton
Tontaine ton, ton.



Impr. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

TONTAINE, TONTON, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

AUTRE ACCOMPAGNEMENT.

Moderato.



Procedés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.